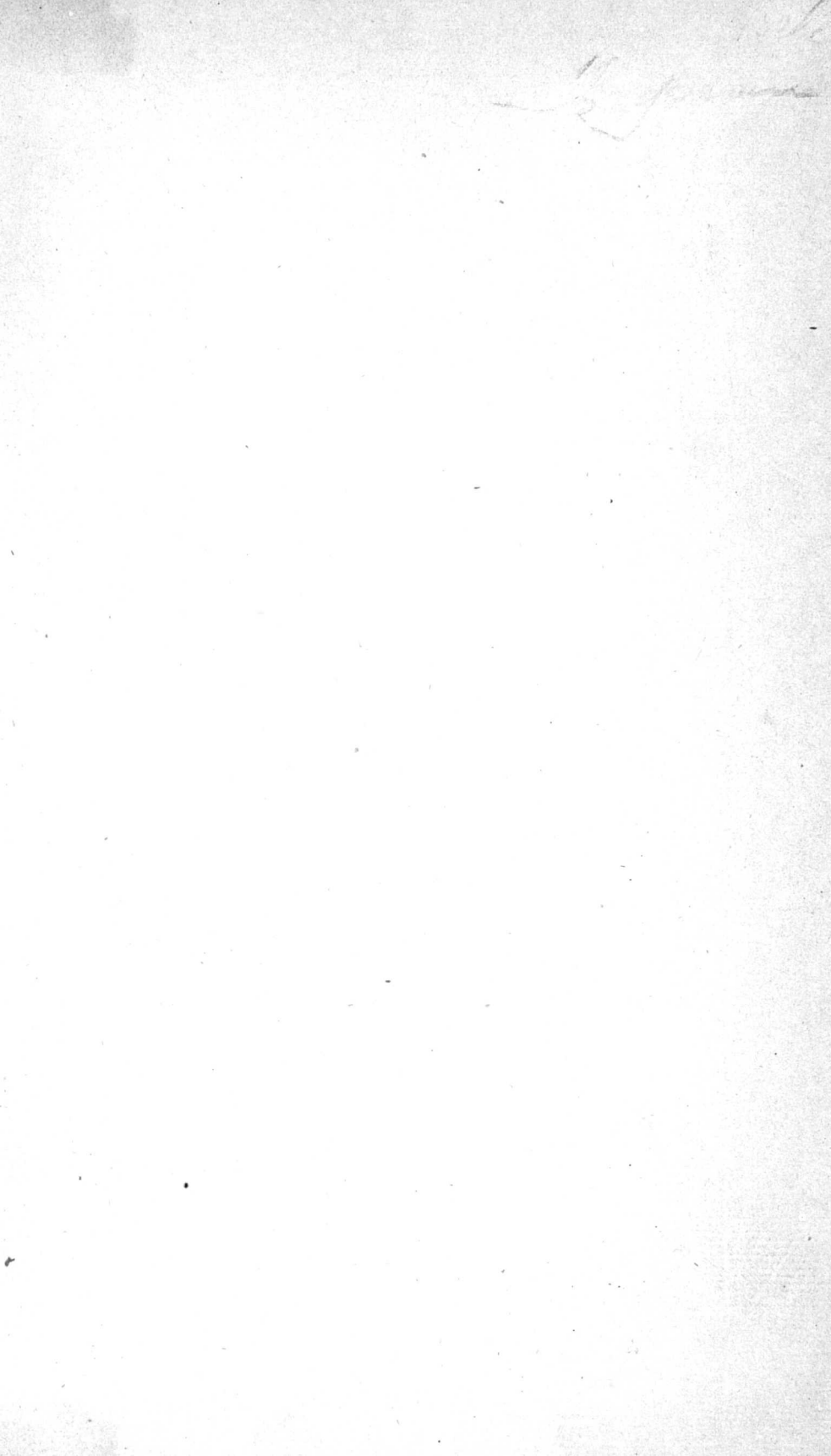




17





1850



LA VIE

de

Thomas Platter

écrite par lui-même



GENEVE

Imprimerie de Jules-Guillaume Fick

1862

Rh 417



Suæ fortunæ quisque faber.



PREFACE DU TRADUCTEUR.

* *
*



LE Valais, patrie de Thomas Platter, est entré en 1815 dans la Confédération suisse, à laquelle l'unissaient déjà des alliances séculaires. C'est une vallée étroite, longue de 35 lieues, qui se dirige de l'est à l'ouest, depuis la Furca où le Rhône prend sa source jusqu'à l'embouchure de ce fleuve dans le lac de Genève. A cette vallée principale aboutissent treize vallées latérales. Au nord les Alpes bernoises, au sud les Alpes pennines enferment le Valais d'une haute muraille de montagnes périlleuses à franchir. « Le chemin, » dit un géographe du XVI^e siècle, Séb. Münster, en parlant de la Gemmi, l'un des passages les plus fréquentés, « le chemin monte droit en haut en forme de limaçon ou de viz, ayant des circutions & des storfes continues & petites tant à gauche qu'à la dextre, & est un chemin fort étroit & dangereux, aux yvrongnes principalement & effordiz. Car

de quelque côté qu'on tourne les yeux, on voit des abysses & gouffres fort profonds, que mêmes ceulx aussi qui ont le cerveau bien posé & arrêté, ne les peuvent regarder sans horreur. De ma partie confesse n'avoir monté ceste montaigne sans grand frisson & tremblement. » Pays sans commerce & sans industrie, le Valais est resté isolé & peu connu jusqu'à l'époque toute récente où, le goût des excursions alpestres s'étant développé, les magnificences sublimes du Mont-Rose & du Mont-Cervin se sont révélées aux yeux des voyageurs émerveillés. Pendant longtemps, les seuls étrangers qui s'aventuraient dans cette contrée étaient des malades venant chercher leur guérison aux bains de Louësch, car depuis des siècles Louësch jouit d'une réputation méritée; néanmoins sa situation presque inabordable l'empêchait d'être visité par cette foule amie de l'oïveté & de la dissipation qui, de tout temps, s'est donné rendez-vous aux eaux thermales. Les Valaisans, laborieux & de mœurs simples, vivaient donc séparés du monde, dans un pays d'une fertilité méridionale en certaines parties, en d'autres du climat le plus rigoureux. Partagés en Haut & Bas-Valaisans, les premiers parlant l'allemand, les seconds le français, ils étaient au XVI^e siècle gouvernés par l'évêque de Sion assisté d'un « grand-bailli. » Le Bas-Valais se divisait en six « bānières, » le Haut-Valais en sept « dizains, » commandés chacun par un « châtelain. »

Thomas Platter naquit dans le dizain de Viège, à Grenchen, village de la vallée de Zermatt, situé non loin de l'endroit où cette vallée se réunit à celle de Saas. Au rapport des contemporains, le lieu était verdoyant, pourvu d'excellents pâturages, mais d'un accès difficile. Félix Platter, fils de Thomas, le visita en 1562; il y arriva par un étroit sentier où il n'avancait qu'avec précaution de peur de rouler dans le précipice. Il vit la maison paternelle, construite, comme la plupart des habitations du pays, avec des troncs de sapins grossièrement équarris; elle était déjà inhabitée & ne tarda pas à disparaître, car du temps de Josias Simler, auteur d'un livre sur le Valais, publié en 1574 après avoir été soumis à l'examen de Thomas Platter, on ne montrait plus que le large rocher (*Platte*) auquel les Platter doivent leur nom. Félix Platter dépensa une couronne pour faire graver sur cette plateforme son nom & ses armoiries.

Félix avait rencontré, tout près de Grenchen, une forêt d'aspect sévère, que les ours habitaient en grand nombre. La partie orientale du Haut-Valais était, en effet, citée pour sa nature sauvage, ses frimas & les privations qu'enduraient ses habitants. « Le pain commence à y devenir plus aspre, » dit Séb. Münster, « en sorte qu'en tout le pays des Suysses à grand'peine en trouvera on de plus rude, ne moins favorable. » Dès ses plus tendres années, Platter eut à lutter contre la misère. Perdu dans les Alpes, il vit

souvent la mort de près, mais il était aguerri au danger : nourri son, il n'avait jamais bu que du lait de chèvre; or, suivant la croyance des montagnards, le lait de chèvre rend l'enfant courageux & le préserve du vertige.

Lorsque Platter abandonna le métier de pâtre, ce fut pour mener l'existence d'écolier. Ce changement de condition aurait de quoi surprendre, si la carrière des études avait alors exigé un certain degré d'instruction & des sacrifices pécuniaires. Mais la plupart des écoliers battaient le pays, vivant d'aumônes & de rapines. Les plus jeunes chantaient dans les rues; ainsi le cardinal Matthieu Schinner & Luther. Les autres faisaient concurrence à la race maudite des bohémiens : ils vendaient des balles enchantées ou des calendriers, annonçaient les éclipses, levaient les forts, conjuraient les esprits, montraient des reliques, prédisaient l'avenir, découvraient les trésors cachés, enseignaient des prières pour faire sortir les âmes du purgatoire, donnaient la recette de charmes propres à préserver les récoltes de la grêle & les bestiaux des épidémies, & non contents d'exploiter par tous les moyens la crédulité populaire, ne craignaient pas à l'occasion de recourir à des expédients moins licites encore. Certains passaient pour être les héritiers de la science occulte pratiquée jadis par les druides que les armes romaines avaient chassés de la Gaule & refoulés au delà du Rhin : ils avaient, disaient-ils, pénétré dans la montagne de Vénus, ils y

ils y avaient reçu l'initiation magique ; comme signe distinctif, ils portaient sur les épaules une réfilie de couleur jaune. Si quelque vieux bachelier acceptait parfois les fonctions de sous-maître dans une école ou de vicaire dans une cure, il ne tardait pas à reprendre sa vie vagabonde. Très-anciennement déjà les *scholastici vagantes* avaient été de la part des conciles allemands l'objet de décrets sévères ; mais ce fut en vain que la loi essaya de réprimer leurs excès & que des fondations pieuses voulurent alléger leur indigence, soit par des aumônes périodiques & générales, soit par une modique rétribution allouée aux écoliers qui remplissaient les emplois subalternes dans les cérémonies du culte : pendant longtemps il n'y eut rien de plus commun que de voir un vieil étudiant errer de ville en ville, menant à sa suite de jeunes garçons qui avaient la charge de pourvoir à son entretien & sur lesquels il exerçait une autorité despotique. Un vieil étudiant se nommait en Allemagne *Bacchant*, mot qu'on fait dériver de *bacchari*, vagabonder ; ses protégés ou plutôt ses victimes s'appelaient *Schützen*, ce qui correspond à peu près au terme de « béjaune, » anciennement usité dans les universités de France.

C'était donc se débarrasser à bon compte d'un enfant que de l'enrôler dans la troupe des *scholastici vagantes*. Toutefois, nous voulons croire que si les parents de Platter l'envoyèrent étudier à l'étranger, leur résolution ne fut point

dictée par l'égoïsme. Comment Platter aurait-il pu devenir autre chose qu'un prêtre, puisque les cloches du village sonnaient l'office au moment de sa naissance? Matthieu Schinner ne lui avait-il pas prédit un avenir honorable, & ce dignitaire lui-même ne venait-il pas d'atteindre aux brillantes destinées qui lui avaient été annoncées par un vieillard un jour qu'il mendiait à Sion? Né de parents humbles, dans un village voisin de Grenchen, Schinner avait pris rang parmi les puissances politiques & se disposait à montrer au roi de France ce que peut un montagnard irrité. Son exemple était bien propre à propager le désir de l'instruction chez ses compatriotes. Le témoignage des contemporains, d'accord avec l'histoire, prouve d'ailleurs que, jusque dans les parties les plus reculées de l'Helvétie, les goûts nobles & les facultés heureuses se rencontraient fréquemment. « Les Valaisans, » dit Jos. Simler, « prisent fort la science : un grand nombre de fils de famille vont étudier à l'étranger ; les jeunes gens de condition inférieure font de même &, bravant la misère, ils préfèrent mendier de porte en porte plutôt que de renoncer à l'espoir d'acquérir des connaissances qui leur permettront de parvenir aux dignités civiles & ecclésiastiques dans leur patrie. » La chronique de Jean Stumpf contient le même éloge. Si le docte Erasme regrettait que le métier des armes détournât les Suisses de la science, pour laquelle il leur reconnaissait tant d'apti-

tude, il ne faut pas oublier que ces pâtres bel-
liques n'avaient garde de négliger les intérêts
intellectuels dans les traités que leur vaillance
imposait aux autres Etats. En vertu du pacte
d'alliance de 1499, chaque canton eut le droit
d'envoyer à Paris deux étudiants, dont Louis XII
prit à sa charge l'entretien; des clauses analogues
furent stipulées dans les cōventiōs postérieures
passées soit avec les rois de France, soit avec les
princes italiens.

Ainsi l'Helvétie ne resta point étrangère à ce
grand mouvement des esprits qui se développa
d'une manière providentielle au moment même
où la découverte de l'Amérique, présentant à
la convoitise de l'Europe des richesses inouïes,
semblait assurer aux appétits matériels une fu-
neste prépondérance. A partir de la fin du XV^e siè-
cle, la jeunesse suisse accourt aux écoles; dans
plusieurs cantons, comme dans les pays limitro-
phes de Souabe & d'Alsace, l'enseignement prend
un brillant effor. A Rottweil, Michaël Rubellus
fait part de sa science à son neveu Melchior
Wolmar, dont l'influence fut si grande sur la
destinée de Calvin, à Myconius, le continuateur
de l'œuvre d'OEcolampade à Bâle, au savant
Henri Loriti dit Glareanus, à Berthold Haller,
le fameux réformateur de Berne. OEcolampade
& Capito étudient à Heidelberg & Melanchthon
à Tubingen. L'école de Schletstadt voit s'asseoir
sur ses bancs Johannes Sapidus qui devait la diri-
ger plus tard avec éclat; Reuchlin, le restaura-

teur des études grecques & hébraïques en Allemagne ; J. Wimpheling, l'éminent pédagogue de Strasbourg ; Bebelius & Beatus Bild dit Rhenanus, célèbres par leur érudition. Zwingli écoute les leçons d'un Wolflin à Berne, d'un George Binzli & d'un Thomas Wittenbach à Bâle. Nommé évêque de cette dernière ville en 1502, le digne Uttenheim poursuit en même temps la réforme de l'Eglise & celle de l'instruction publique.

Avant de profiter des ressources qui s'offraient à la jeunesse studieuse, Platter perdit plusieurs années en courses vagabondes. Il eut enfin le bonheur de rencontrer dans la personne d'Oswald Myconius, professeur à l'école du Frauenmünster de Zurich, un homme joignant à tous les mérites du savant les qualités du cœur les plus exquises. Dès lors une affection touchante & inaltérable unit le maître & le disciple ; leur intimité fut aussi sacrée que celle qui règne entre le père & l'enfant.

Oswald Geisshüßler, qu'Erasme baptisa du nom de Myconius & qu'il ne faut pas confondre avec le réformateur saxon Frédéric Myconius (Mecum), naquit à Lucerne en 1488. On suppose que son père était meunier. Après avoir étudié dix années sous Michaël Rubellus, Oswald se fit immatriculer en 1510 à l'université de Bâle. Quatre ans plus tard, il était bachelier en philosophie, & ses connaissances philologiques lui valaient une place d'instituteur & d'honorables amitiés. En 1516, Myconius reçut de Zurich un

appel, il l'accepta. Le zèle, le talent qu'il déploya cōme pédagogue lui procurèrent de l'influence ; il en usa pour amener la nominatiō de Zwingli à la charge de prédicateur de la cathédrale. Maître Ulrich entra en fonctions le 1^{er} janvier 1519. Toutefois Myconius ne put rester longtemps auprès de l'homme qu'il admirait le plus : sa conscience lui ordonna d'aller rejoindre Jean Zimmermann dit Xylotectus, Jodocus Kilchmeier & Rodolphe Am Bühl dit Collinus, qui travaillaient à répandre à Lucerne les idées nouvelles. Zwingli l'accompagna de ses vœux & de ses regrets. « Depuis ton départ, » lui écrit-il, « je n'ai pas plus de courage qu'une armée séparée de l'une de ses ailes. C'est à présent que j'apprécie les services que mon cher Myconius rendait dans les affaires civiles comme dans les affaires religieuses ; à présent je fais combien de fois, sans que je m'en doutasse, il est entré en lice pour la cause de Christ & pour la mienne. »

Myconius enseigna pendant deux ans à Lucerne ; l'opposition violente qu'y rencontrèrent les partisans de la Réforme le contraignit à s'éloigner de cette ville. Après une courte halte à Notre-Dame-des-Ermites où l'administrateur de l'abbaye, Diebold de Geroldseck, l'avait appelé en qualité de professeur, il obéit à la sympathie qui l'entraînait vers Zwingli & revint à Zurich. Il y revêtit la charge de directeur de l'école du Frauenmünster ; c'est là qu'il rencontra Thomas Platter.

La funeste issue de la bataille de Cappel frâpa douloureusement Myconius qui désira quitter une ville où tout lui rappelait Zwingli. Instruit de ces dispositions, Platter s'acquit un premier titre à la gratitude des Bâlois en déterminant leurs magistrats à s'assurer les services d'un hōme dévoué : le 22 décembre 1531, Myconius fut nommé pasteur de la paroisse de Saint-Alban. Son mérite, bientôt reconnu, le fit choisir en août 1532 pour succéder à feu OEcolampade dans les fonctions d'antistès & de professeur en théologie.

Depuis ce moment jusqu'à sa mort, qui arriva le 14 octobre 1552, Myconius continua sans relâche l'œuvre de son prédécesseur & son nom est devenu inséparable de celui d'OEcolampade. Myconius vécut pauvre : sa femme & lui devaient à leur servante Anna Dietschi 14 florins de Zurich, soit pour gages, soit pour de l'argent qu'elle leur avait prêté ; de ces 14 florins, la femme de Thomas Platter n'en retira que 2 lors de son mariage & 6 après le décès de ses anciens maîtres.

En Myconius Platter ne trouva pas seulement un professeur qui lui rendit accessibles les trésors de la science : jusqu'alors abandonné à lui-même, le pauvre écolier connut pour la première fois au Frauenmünster les soins d'une sollicitude éclairée & d'une tendre affection. Myconius & sa femme ont mérité le nom de père & de mère que leur donnait Platter reconnaîs-

fant. J'avais déjà plié la présente,» écrit Platter à Myconius, « quand mes enfants se sont mis à crier : Salue de notre part le grand-père & la grand'mère ! » La vie du maître & celle du disciple furent à toujours étroitement unies ; aussi l'éminent historien bâlois, M. K.-R. Hagenbach, consacre-t-il à Thomas Platter un chapitre de son ouvrage sur Myconius.

Possédant enfin un asile, Platter répara le temps perdu. Il n'était déjà plus un adolescent, mais ses facultés avaient conservé leur vigueur native, elles furent égales à sa force de volonté. Son zèle pour l'étude & son attachement à la nouvelle doctrine lui gagnèrent la confiance de Zwingli, qui l'employa dans nombre de missions. Celles-ci demandaient du courage & de l'abnégation : périlleuses, elles ne rapportaient ni gloire ni profit ; mais la pensée de servir la bonne cause suffisait pour que Platter affrontât fatigues & dangers, comme il le fit, entre autres occasions, lors de la dispute qui se tint à Baden au printemps de 1526.

La connaissance qu'il avait acquise des langues anciennes, Platter ne l'utilisa point quand il dut songer à pourvoir à sa subsistance par des moyens plus honorables & moins précaires que la mendicité. Son caractère était encore trop rude, son humeur trop remuante pour s'accommoder de la calme existence du maître d'école ou du pasteur. De toutes les professions libérales, l'exercice de la médecine semblait convenir le mieux

à son besoin d'activité; aussi le voyons-nous, quelques années plus tard, quitter sa place d'instituteur à Bâle, encourir le déplaisir de ses protecteurs, & cela sans regret, afin de suivre le docteur Epiphanius qui s'engageait à l'initier aux secrets de la science d'Hippocrate.

Pour le moment, Platter ne porta pas ses vues de ce côté, ou bien la perspective de longues études, jointe aux impérieuses nécessités de la vie matérielle, le détourna de la carrière que son fils Félix & la plupart de ses autres descendants devaient parcourir avec honneur. Il se fit cordier. Aux yeux des contemporains, cette détermination n'avait rien d'étrange : le trop grand nombre de prêtres & d'écoliers, leur désœuvrement avaient occasionné des abus dont les réformateurs voulurent prévenir le retour. Dans ce but, rompant avec les préjugés & l'esprit de caste, ils revendiquèrent en faveur du travail manuel une considération bien légitime. C'était poser les premières bases de cette puissance des temps modernes qui s'appelle l'industrie; c'était, en outre, un moyen efficace de répandre parmi les masses la vérité. Quittant la paisible retraite des bibliothèques & des auditoires, maint savant allait s'établir dans les bruyants ateliers; là, par de familiers entretiens, il agissait sur ses humbles compagnons de travail & complétait ainsi, pour l'instruction & l'édification du peuple, l'œuvre que poursuivaient l'imprimerie & la prédication. La Réforme ne s'adressait pas à une
seule classe

seule classe d'individus : tout homme, quelle que fût sa condition, avait une âme dont il fallait prendre soin. D'un autre côté, avec l'ancien ordre de choses disparaissaient pour un temps les distinctions sociales ; la renaissance des lettres rendait égaux sur le terrain de la science les riches & les pauvres, les nobles & les roturiers ; plus qu'à nulle autre époque le mérite personnel obtenait sa récompense. Ce fut dans l'échoppe de cordier où Platter fit son apprentissage que la cité de Zurich vint chercher Rodolphe Collinus pour lui confier l'enseignement du grec. Collinus avait renoncé aux revenus comme aux hōneurs du canonicat ; il était pauvre, tellement qu'étant obligé à Zurich de transporter sa demeure de la *Neustadt* au *Thurmhaus*, tandis que sa femme était malade à la mort, il opéra le déménagement en moins d'une heure & demie, car, dit-il dans sa propre biographie :

Tota domus Codri rheda componitur una.

Mais son dénûment ne l'empêcha point en 1529, à l'âge de 30 ans à peine, d'être envoyé à la conférence de Marbourg, puis vers le doge de Venise. Ainsi, rien d'étonnant à ce que Platter, simple journalier, reçût sur la place publique la visite du grand Erasme. Peut-être même serait-il entré à cette époque dans les rangs des professeurs bâlois, si la guerre civile n'était venue lui fournir l'occasion de recommencer son existence vagabonde.

On connaît les causes & les événements des deux guerres de Cappel. A l'acte de combourgeoisie chrétienne signé par les villes réformées de Zurich, Constance, Berne, Saint-Gall, Bâle, Bienne & Mulhouse, les cinq cantons de l'intérieur Uri, Schwytz, Unterwald, Lucerne & Zug répondirent en contractant alliance avec Ferdinand, archiduc d'Autriche & roi de Hongrie. Le supplice du pasteur Jacques Kaifer, condamné au feu par le gouvernement schwytois, fut le signal de l'entrée en campagne. Le 9 juin 1529, les Zurichois vinrent prendre position à Cappel. Cependant tout espoir de paix n'avait point disparu. Quand ils furent en présence, les soldats des deux armées se souvinrent de leur commune origine; aussi, les voyant faire échange de bons procédés, le bourgmestre Jacques Sturm, de Strasbourg, s'écria: « Singulier peuple! leurs divisions ne les désunissent pas. » Les efforts persévérants du landāman de Glaris, Jean Aebli, réussirent, la paix fut conclue & l'original du traité avec l'Autriche anéanti dans la nuit du 25 juin. Pas une goutte de sang n'avait été versée. Malheureusement les causes d'inimitié subsistèrent & la seconde guerre de Cappel eut un fatal dénouement: le 11 octobre 1531, Zwingli tomba sur le champ de bataille avec plus de 500 Zurichois. Ivres de fureur, les soldats du parti victorieux outragèrent le cadavre du réformateur: par la main du bourreau le corps de Zwingli fut écartelé, livré aux flâmes & sa cendre

mêlée à celle de porcs qu'on imola. « Trois jours après la retraite des ennemis, » rapporte Myconius dans sa biographie de Zwingli, « quelques amis de maître Ulrich vinrent recueillir ce qui pouvait rester de lui ; or, chose prodigieuse ! ils retirèrent son cœur intact du milieu des cendres. Un peu plus tard, l'un de mes intimes me dit qu'il avait sur lui, dans une bourse, une portion du cœur de Zwingli, demandant si je désirais le voir. Je repoussai cette offre avec horreur. » On ignore pourquoi des historiens ont prétendu que Myconius jeta à l'eau la bourse & que le propriétaire de celle-ci n'était autre que Thomas Platter. Le silence de ce dernier infirme déjà gradément une pareille supposition.

Nous laisserons notre auteur raconter lui-même combien de fois il changea de domicile & d'état avant de s'établir à Bâle d'une manière définitive. Nous nous bornerons à constater que, pendant ses divers séjours en Valais, il contribua puissamment à répandre la Réforme dans le pays, d'autant plus que la ville la plus voisine de Grenchen, Viège, où il demeura, était habitée par un très-grand nombre de familles influentes ; les nobles y possédaient même une église dont l'entrée était interdite aux plébéiens. Plus tard, à Bâle, parmi les étudiants qu'il reçut à son foyer, il compta beaucoup de Valaisans, lesquels se mettaient volontiers sous la tutelle d'un compatriote jouissant de la considération générale. Imprimeur ou pédagogue, Platter s'était acquis une position

honorable. On n'avait point encore oublié qu'en l'an 1468 l'empereur Frédéric IV avait conféré aux typographes le droit de porter l'épée & les avait placés sur le même rang que les nobles & les savants. En outre, Platter avait travaillé avec ardeur, avec opiniâtreté, & ses efforts n'étaient point restés sans résultat.

Il est curieux de voir parvenir au bien-être matériel un homme que son passé n'avait pas dû préparer à l'esprit de suite & à la prudence indispensables dans les affaires. A celles des qualités que le négoce requiert & qui lui manquaient, Platter suppléa par son bon sens naturel, par son activité, par son désir de faire honneur à ses engagements. Ajoutons qu'il ne paraît pas avoir jamais été pris pour l'art typographique de cet amour, moins sage peut-être que désintéressé, auquel plus d'un imprimeur érudit de l'époque sacrifia sa fortune & sa vie. Il s'enrichit donc, tandis que ses anciens associés, entr'autres le très-savant Jean Herbst dit Oporinus, succombèrent misérablement sous le poids de dettes accumulées.

Platter n'imprimait guères à ses propres frais, il travaillait plutôt pour le compte de ses confrères. Sa marque représente Minerve tenant d'une main l'égide & de l'autre la lance, avec la devise : *Tu nihil invita faciesve dicesve Minerva.* Son nom restera dans les annales de la bibliographie, car Platter fut l'imprimeur d'un livre devenu d'une rareté excessive & dont l'apparition

fait époque dans l'histoire : au mois de mars 1536, dans la maison dite « de l'Ours noir, » paroisse de Saint-Pierre à Bâle, Thomas Platter, en société avec Balthasar Rauch, soit Ruch ou La-fius, acheva d'imprimer la première édition de la *Christianæ religionis Institutio*, de Calvin. Le même mois avaient paru les *J. OEcolampadii & H. Zwinglii Epistolarum libri quatuor* : dans une préface adressée au landgrave Philippe de Hesse, à Ulrich duc de Wurtemberg & à George comte de Wurtemberg & Montbéliard, Théodore Bibliander dit que ce volume est la première entreprise des deux associés, qu'il appelle : « *Honesti cives Basilienses & perinde typographi diligentes* ; » la Bibliothèque publique de Genève en possède un exemplaire donné par Oporinus à Guillaume Farel. Parmi les autres ouvrages sortis des presses de Platter, on cite encore un *Novum Testamentum græcum*, de 1540.

Mais c'était dans l'enseignement, & non point cōme imprimeur, que Platter devait rendre aux belles-lettres des services signalés. Le Conseil de Bâle avait, en 1529, à l'instigation d'OEcolampade, décrété la réforme de l'instruction publique ; Oporinus, ayant Platter pour sous-maître, *provisor*, reçut la direction de l'école de la Cathédrale, située dans le quartier nommé *Burg* (*castrum*), où demeuraient naguère l'évêque & les autres dignitaires ecclésiastiques. Lorsqu'en l'année 1533 fut fondé le *Pædagogium* ou *Collegium sapientiæ*, destiné aux jeunes gens qui se vouaient

plus particulièrement aux études classiques, Platter & Oporinus professèrent aussi dans le nouvel établissement. Toutefois les ennuis que l'Université leur suscita les forcèrent bientôt de renoncer à cette sphère d'activité.

A Bâle, en effet, le triomphe de la Réforme était définitif ; la lutte terminée, le travail de réorganisation commença. Alors apparurent de nouveau l'esprit de corporation & ses exigences ; l'Université voulut que chaque maître possédât un grade académique. Malgré son haut rang dans la hiérarchie de l'Eglise, Myconius, simple bachelier, se vit refuser le droit de professer la théologie dans la même chaire que ses collègues, tous docteurs ; on construisit à son usage une chaire spéciale qui garda le nom de *cathedra Myconii*. En outre, soit par un faux orgueil, soit dans l'intérêt des études, les fonctions de l'enseignement furent réputées incompatibles avec toute autre profession. Fils de ses œuvres & ayant conscience de son propre mérite, Platter tint tête à l'Université, dont il blâmait le vain formalisme. Certes, le Conseil (*die Deputaten*) chargé des affaires relatives à l'instruction & au culte eut de la peine avant d'amener un compromis entre les deux parties & d'assurer à l'Etat le concours de l'homme qu'il considérait comme le plus capable de relever l'école de la Cathédrale. Enfin, au mois de septembre 1541, Platter comparut devant les seigneurs scolaires assemblés au *Richthaus* où siégeait jadis le juge épiscopal, & là consentit à

rentrer dans la carrière de l'enseignement. Il formula par écrit ses conditions & le plan qu'il comptait suivre :

« Messieurs, » disait-il, « je vous prie d'exhorter mon cher père & ancien maître Myconius à surveiller assidûment l'école, suivant le devoir de sa charge, afin qu'il me reprêne à l'occasion & me châtie, ce dont je lui ferai reconnaissant... En demandant trois sous-maîtres, je prévois que vous vous plaindrez de ce que je désire alléger ma tâche. Telle n'est point cependant mon intention : je n'ai en vue que le bien des écoliers. Lorsqu'on veut construire promptement un édifice, on engage beaucoup d'ouvriers, ce qui ne signifie pas que chacun doive travailler avec moins d'ardeur, mais c'est afin que l'ouvrage soit terminé plus tôt. De même ici : s'il n'est pas fécondé, le maître aura beau faire tout son possible ; à l'heure dite, force lui fera de renvoyer chez eux les enfants. Voyons ce qui existe en d'autres villes, à Zurich, à Berne, à Strasbourg. A Zurich, pour deux écoles il y a neuf maîtres, chaque classe a le sien à Strasbourg. (Si je dis cela, ce n'est pas que vous ne sachiez ce qui est opportun, mais pour que vous considériez par quels moyens on travaille ailleurs au progrès des études.) Je vous demande donc, Messieurs, de peser mûrement la chose ; ne négligeons point la jeunesse, songeons à nos descendants, léguons-leur des hommes instruits, usons pour cela des talents que Dieu nous a donnés, afin qu'on ne re-

tombe pas dās les ténèbres passées.... Les autres maîtres trouveront mauvais qu'on ne leur prête pas la même assistance. Plût à Dieu que nous la recevions tous cette assistance, nos efforts communs produiraient de plus grands résultats. En attendant, l'école du Château appartient à la paroisse la plus importāte, elle doit être secourue en premier lieu, car c'est là qu'il y a le plus d'enfants..

« Quant à ma paie, je serai bref. Sur ce point, de même que sur tous les autres, à vous, Messieurs, à décider. Je vous prie toutefois de considérer le travail & souci qu'apporte une telle charge, cōme aussi la lourde responsabilité qu'encourt devāt Dieu celui qui mal la remplit. Veuillez faire en sorte que je trouve du cōtētement à m'acquitter de mes devoirs & que je ne dise pas, employant la phrase vulgaire : Supporte ta croix, jusqu'à ce que le fort te soit plus clément. Celui dont le cœur désire, n'a pas l'esprit à son ouvrage. Quand chaque année, chaque jour presque, le maître change, vous êtes à même de favoir, Messieurs, combien l'école en souffre. Je vous supplie donc d'assurer mon existence, afin que jē ne sois point forcé de venir à tout moment vous demander l'aumône & vous importuner. Maintenez la somme à laquelle vous vous êtes arrêtés en premier lieu, il n'y a vraiment rien de trop ; je fais bien ce qu'on donne ailleurs, mais besoin n'est de le dire & l'équité dictera votre décision. »

Le plan

Le plan d'enseignement que Platter adopta se rattache au fameux « ordre » des écoles de Saxe, œuvre de Mélanchthon, le *magister Germaniæ*, mais avec des modifications empruntées au célèbre pédagogue de Strasbourg, Jean Sturm. Un règlement dont le manuscrit existe encore & que M. D.-A. Fechter a publié dans son excellente étude historique sur l'instruction publique à Bâle, fait connaître l'organisation de l'école restaurée. Les leçons se donnaient le matin de 7 à 8 heures & de 9 à 10, l'après-midi de 1 à 2 & de 3 à 4 heures. Pendant l'heure d'intervalle les élèves pouvaient rester en classe & travailler, presque toujours sous la surveillance du maître. L'école était divisée en quatre classes, chaque classe en décuries d'après la force des élèves, le professeur s'occupant successivement de chaque décurie. Les promotions d'une classe dans une autre avaient lieu aux Quatre-Temps.

Les élèves de la première classe apprenaient à lire sur la planche noire, à épeler le Donat & à écrire. Chaque soir on leur donnait deux mots latins que le lendemain ils devaient savoir ; le samedi matin, ils récitaient de nouveau tous les mots appris pendant la semaine. — L'enseignement de la deuxième classe consistait dans la lecture & la récitation du *Catechismus*, des *Dialogi sacri Castalionis*, des petits *Colloquia Erasmi*, des *Selectæ epistolæ Ciceronis*, & des règles élémentaires du Donat. — Troisième classe : *Testamentum*, *Catechismus*, *Grammatica Philippi Melanch-*
b.i.*

thonis latina, Ciceronis de Senectute, formulæ loquendi, proverbia, sententiæ, Eclogæ, figuræ poëtarum, Fabulæ æŒsopi selectæ, éléments de la langue grecque. — Quatrième classe : *Testamentum, Rhetorica Philippi Melanchthonis, Dialectica, Epistolæ Ciceronis, Ovidii Metamorphoses, Schemata Susenbroti, Terentius, Luciani Dialogi, Grammatica græca Ceperini*. — La *musica* était encore une des branches de l'enseignement, car les écoliers devaient, comme avant la Réformation, soutenir le chant dans les exercices du culte.

En sa qualité de pédagogue, Platter a bien mérité de sa patrie adoptive. Pierre Ramus dit à son propos : « *Uberrimi seminarii proventu innumerabiles annorum plurimorum tempore grammaticos genuit.* » Sa réputation attirait les écoliers des pays voisins ; disons en passant qu'il dispensa toujours les enfâts pauvres & les étrangers de la rétribution trimestrielle à laquelle il avait droit. Les querelles seules qu'il eut à soutenir contre l'Université sont la preuve manifeste de ses succès. En 1544, pour des motifs difficiles à entrevoir, les magistrats décidèrent la création d'un nouveau *Pædagogium* qui devait servir d'intermédiaire entre les écoles existantes & l'Université. Or, les élèves de Platter, se trouvant plus avancés que ceux du *Pædagogium*, refusèrent de se soumettre aux formalités de la déposition (*beania*). On fait en quoi celles-ci consistaient. Au moment d'être admis aux études supérieures, chaque écolier se présentait devant ses futurs

condisciples qui, armés d'instruments de bois, tels que haches, scies & rabots, lui enlevaient les emblèmes de l'ignorance & de la grossièreté, les oreilles d'âne & les cornes dont il était affublé. On l'étendait sur un banc, on lui rabotait tout le corps, pour lui môtrer cōment la science polirait son esprit; on le purifiait par d'abondantes aspersions; bref, on lui donnait à entendre qu'il cōmençait une vie nouvelle & qu'il devait dépouiller l'homme sot & bestial. Luther & Mélanchthon louent cet usage dont ils n'envisagent que le côté allégorique; suivant eux, la déposition est l'image de la vie humaine avec ses maux & ses mortifications. La plupart des ordōnances scolaires rendaient obligatoire cette cérémonie : vouloir y échapper était donc une prétention exorbitante, une véritable rébellion. Aussi les débats entre Platter & l'Université furent-ils vifs & l'arrangement survenu en 1549 ne parvint pas à les apaiser. L'école de la Cathédrale continua de prospérer, le *Pædagogium* ne put jamais prendre d'essor, si bien qu'il fut supprimé avec toutes les autres écoles classiques peu de temps après la mort de Platter, dont l'établissement agrandi devint la seule école latine de Bâle, sous le nom de *Gymnasium*.

C'est le directeur actuel de cette institution, M. D.-A. Fechter, connu par ses travaux sur l'histoire bâloise, qui a mis au jour en 1840 la seule édition fidèle des mémoires de Thomas Platter. Quelques fragments de cette autobio-

graphie avaient été imprimés pour la première fois au commencement du siècle passé dans un journal de Zurich intitulé *Altes und Neues*. En 1724 une reproduction plus complète eut lieu par les soins de l'antistès Ulrich, de Zurich, dans le t. III des *Miscellanea Tigurina*. En 1812, J.-Fr. Franz fit paraître à Saint-Gall une assez longue biographie de Thomas Platter. D'autres publications se sont également occupées de la vie de notre auteur ; ainsi : *Helvetischer Taschenkalender*, Zurich, 1785, 1790-1792 ; L. Meister & H. Pfenninger, *Helvetiens berühmte Mænnern*, Zurich, 1782 ; Marx Lutz, *Lebensbeschreibung des biedern Helvetiers, Thomas Platter*, Zurich, 1790 ; le *Lexicon* de Leu ; le *Dictionnaire* de Møreri ; la plupart des histoires de l'instruction publique au XVI^e siècle & un grand nombre d'écrits dédiés à la jeunesse, entr'autres : *Neujahrsblatt der Gesellschaft auf der Chorherrenstube*, Zurich, 1780 (par J.-J. Hottinger) & 1812 (par Zimmermann) ; *Neujahrsblatt der Stadtbibliothek*, Zurich, 1820 ; *Neujahrsblatt für Basels Jugend*, Bâle, 1836 ; R. Hanhart, *Erzählungen aus der Schweizergeschichte nach den Chroniken*, Bâle, 1838. Un livre récent, les *Bilder aus der deutschen Vergangenheit*, Leipzig, 1859, par Gustave Freytag, contient la peinture caractéristique que Platter trace des *scholastici vagantes* & de leurs mœurs. En annonçant l'ouvrage de M. Freytag dans la *Revue de l'instruction publique*, Paris, février 1860, M. E. de Suckau a traduit cette partie des mémoires de Platter. Une

traduction beaucoup plus libre des mêmes fragments, due à la plume de M. Ferdinand Flocon, a été inférée dans la *Libre Recherche*, Bruxelles, septembre 1859, avec quelques mots d'avant-propos de M. Victor Chauffour ; elle a été reproduite par le *Magasin pittoresque*. Le *Musée suisse*, qui paraissait à Neuchâtel il y a un quart de siècle, a raconté aussi l'étrange destinée de Platter à ses lecteurs. Une traduction anglaise a eu du succès de l'autre côté de la Manche.

Cependant les aventures de l'écolier errant ont seules été portées à la connaissance du public de langue française, & il n'existe, que nous sachions, aucune traduction complète des mémoires que Platter rédigea, dit-on, en seize jours. Outre cette autobiographie, il reste de Platter un certain nombre de lettres ; l'une d'elles, datée de 1554, parle d'une comédie de sa composition, & en effet c'était assez l'usage que les professeurs fournissent à leurs élèves un texte à déclamer. « Ma comédie, » est-il dit dans cette lettre, « a été jouée en présence du bourgmestre, du grand-maître des abbayes & de plusieurs conseillers. Si l'on avait su que la pièce était en allemand, l'assistance eût été bien plus nombreuse. J'en prépare une autre que je ferai représenter en latin & en allemand. »

A la suite de ses mémoires, Platter a écrit un abrégé de sa vie qui va jusqu'à l'année 1580. Nous y lisons que sa femme, qu'il avait épousée en 1529, mourut le 20 février 1572 ; le 24

avril de la même année (son fils unique Félix n'avait point d'enfants), il se remaria avec Esther Gross ou Grossmān, qui était fille de Nicolaus Megander, originaire de Brigg en Valais & prédicant à Lutzelfluh, canton de Berne. Le 25 février 1573, il lui naquit une fille, Madeleine; le 24 juillet 1574 un fils, Thomas; le 22 novembre 1575 une fille, Ursule; le 12 mai 1577 un fils, Nicolas; le 11 février 1579 une fille, Anna, & le 20 octobre suivant une fille, Elisabeth. Touchât sa charge de recteur, Platter s'exprime ainsi : « Je dirigeais l'école depuis 37 ans & trois trimestres; l'ouïe, la vue & les autres facultés commençaient à m'abandonner. La respectable *Academia* eut la pensée de me créer *emeritus*, elle pria le Conseil de m'accorder un congé honorable. Après de longs pourparlers, Messieurs m'assignèrent une pension annuelle & viagère de 80 florins. Ainsi fut résolu le 8 mars 1578, mais je dus encore tenir l'école, aux conditions antérieures, jusqu'à la Pentecôte suivante. »

Platter n'avait point sollicité sa retraite. Il alla finir ses jours dans sa terre de Gundeldingen, située à un quart de lieue de Bâle & qu'il avait achetée en 1549. En ville, il possédait *in der Tiefe* trois maisons, dont l'une s'appelait *Weissenburg* & la deuxième *Gejægd*. Il mourut le 26 janvier 1582, ainsi que nous l'apprennent les lignes suivantes qu'ajouta Félix Platter au manuscrit de son père :

« Anno 1582 & le 26 janvier, mon cher père

Thomas Platterus, après avoir été alité pendant neuf semaines des suites d'une chute, d'ailleurs affaibli par son grand âge, mais ayant conservé jusqu'au dernier moment toute sa raison, s'est endormi dans la félicité éternelle, vendredi, comme midi sonnait. Que le Tout-puissant lui donne une résurrection bienheureuse lors de la venue de notre Seigneur Jésus-Christ. Amen ! »

Le pauvre chévrier valaisan fut inhumé auprès de sa première femme dans le cloître de la cathédrale, où se voit encore aujourd'hui une pierre sépulcrale portant cette inscription :

Τοῖς παῖσιν εἰπων χρήσιμα,
 ANN. P. M. IIXL. ECCLES.
 SCHOLAE, R. P. Q. BAS.
 SEMINARIO,
 PARI
 FIDE ET DEXTERITATE
 PRAEFVIT;
 TALENTI CVM FOEN. EXERCITI
 PRAEMIVM
 OCTOGENARIO MAIOR
 AB AETER. MVN. DATORE
 RECEPTRVVS
 THOMAS PLATERVS SEDVNVS
 AD SVPEROS
 EMIGRAVIT
 ANN. CHRISTI M. D. XXCII
 A. D. KL. VII FEBR.
 FELIX PLATERVS
 ARCHIATROS,
 PAR. PIENTISS.
 Πανῶν πολλά πολλ' εὐδαιμονέει.

Félix Platter fut un éminent médecin & naturaliste, l'un des hommes illustres de l'époque. A l'exemple de son père, il a écrit sa biographie, que nous espérons traduire prochainement. Il mourut sans postérité. De six enfants qu'eut Thomas Platter, le fils d'Esther Grossmann, qui devint professeur d'anatomie & de botanique, un seul garçon fit souche, Félix, docteur en philosophie & en médecine, professeur de logique & de physique; il eut quatorze enfants, mais deux de ses fils seulement se marièrent, l'un & l'autre docteurs en médecine; ils moururent Félix en 1705 & François en 1711 sans laisser de descendance masculine. Une fille du dernier Platter entra par mariage dans la famille Passavant qui possède encore le portrait d'après lequel nous reproduisons ici les traits du célèbre pédagogue.

Imprimeur genevois, nous sommes heureux de publier la vie d'un savant typographe, d'un homme qui fut mériter la reconnaissance de Bâle, cette cité célèbre, cōme Genève, par l'influence que ses presses exercèrent au XVI^e siècle. Thomas Platter est digne que son nom passe à la postérité: il fut l'un de ces humbles auxiliaires, dévoués & actifs, dont les grands génies ont besoin pour que leur œuvre de rénovation sociale acquière une durée certaine, pour que leurs idées ne restent pas l'apanage des esprits d'élite, mais prennent racine au cœur même des populations. Platter consacra ses talents à la cause qu'il avait

qu'il avait embrassée &, faisant preuve d'abnégation, il déposa tout désir de gloire personnelle ; la conscience d'avoir rempli son devoir & la satisfaction que ce sentiment procure, voilà l'unique récompense qu'il ambitionna. A ces mérites s'ajoute celui d'avoir laissé des pages curieuses & peut-être sans pareilles, où se reflète la vie intime d'un siècle admirable par la même vertu qui donne une éternelle grandeur aux beaux temps des républiques antiques : la fermeté de caractère mise au service de fortes convictions.

EDOUARD FICK

Docteur en droit & en philosophie.

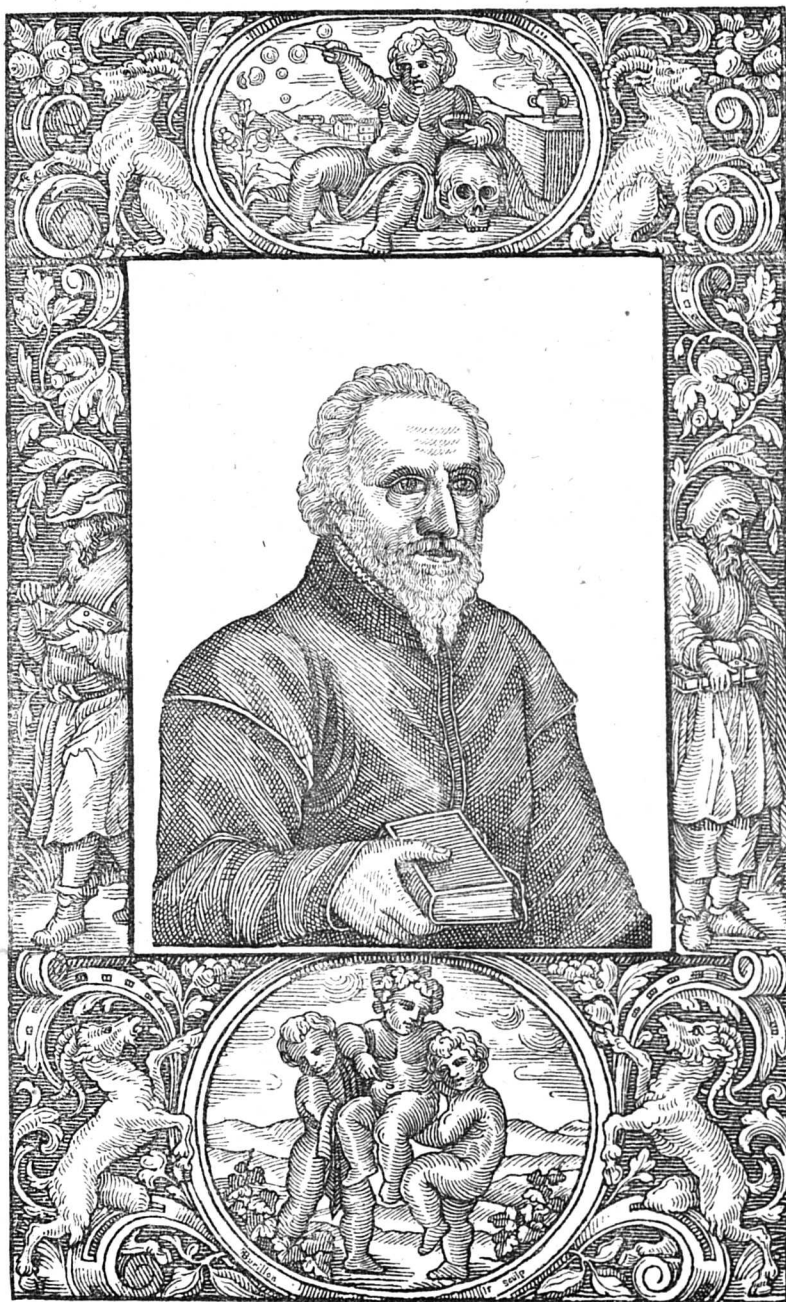
* * *

I N D E X.

	Pages
Thomas Platter chévrier	6
» » écolier	13
Séjour à Breslau	22
» Munich	28. 32.
» Schletstadt	37
L'école du Frauenmünster à Zurich	41
Dispute de Baden	54
Thomas Platter cordier	61
Première guerre de Cappel	68
Mariage de Platter	72
Le Docteur Epiphanius	85
Seconde guerre de Cappel	95
Platter imprimeur	104
» recteur à Bâle	124
Séjours en Valais	29. 39. 47. 72. 75. 104
» à Zurich	15. 36. 41. 51. 71. 95

* * *







VIE DE THOMAS PLATTER.

* *
*



SOUVENT, mon cher fils, tu m'as témoigné, ainsi que d'illustres & doctes hommes qui, dans leur jeunesse, ont été mes *discipuli*, le désir de me voir écrire un jour le narré de ma vie à partir de mon enfance. Maintes fois, en effet, vous m'avez entendu parler de l'étrange misère que j'ai endurée dès mes premières années; des nombreux dangers que j'ai courus, soit dans les sauvages solitudes des montagnes, lorsque j'étais en service, soit dans les voyages que j'entreprenais pour me rendre à telle ou telle école; de mes labeurs enfin, de mes soucis quand, une fois marié, j'eus à pourvoir à mon entretien & à celui de ma femme & de mes enfants.

Il ne fera point inutile à ton salut que tu puisses considérer les voies merveilleuses par lesquelles Dieu m'a si souvent préservé, afin qu'à Celui qui règne dans le ciel & qui t'a épargné d'aussi

rudes épreuves, tu rendes grâces de tous les dons qu'il t'a octroyés. C'est pourquoi je dois accéder à ton désir, & vais t'instruire des faits encore présents à ma mémoire, te dire de qui je suis né, comment je fus élevé.

Et d'abord, il n'y a rien que je puisse moins garantir que l'époque exacte de chaque circonstance de ma vie. Lorsque j'eus l'idée de m'enquérir de la date de ma naissance, on me répondit que j'étais venu au monde en l'an 1499, le dimanche de la Quinquagésime, juste au moment où l'on sonnait la messe. Cette coïncidence fit espérer que je ferais prêtre un jour. Ma sœur Christine m'a raconté qu'elle se trouvait seule auprès de notre mère quand celle-ci accoucha de moi. Mon père était Antoine Platter, de l'antique famille des Platter, qui tirent leur nom d'une maison bâtie, dans le haut de la montagne, sur un rocher formant une large plate-forme, près du village de Grenchen, dizain & diocèse de Viège. Viège est un gros village & un dizain important du Valais. Ma mère, qui se nommait Amilli, était de la grande famille des Summermatter. Son père a vécu jusqu'à 126 ans; six ans avant qu'il mourût, je lui ai parlé moi-même & il me dit qu'il connaissait, dans le diocèse de Viège, dix hommes plus âgés que lui : déjà centenaire, il épousa une fille d'une trentaine d'années & en eut un garçon. A sa mort, il laissa des fils & des filles dont les cheveux étaient gris, voire blancs. On l'appelait le père Hans Summermatter.

Je suis né à Grenchen, dās la maifō dite «an den Graben;» tu y es allé toi-même, cher Félix. M'ayant mis au monde, ma mère eut mal aux seins & ne put m'allaiter; je n'ai même jamais bu de lait de femme, à ce que m'a dit ma défunte mère. Mes malheurs commençaient. Il fallut me donner du lait de vache au moyen d'une petite corne, comme c'est la coutume dans le pays pour les enfants qu'on fèvre & qui restent souvent jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans sans prendre aucune autre nourriture que du lait. Mon père mourut trop tôt pour que je me rappelle de l'avoir jamais vu. Chez nous, presque toutes les femmes savent tisser & coudre; avant l'hiver, les hommes vont hors du pays, ordinairement sur terre de Berne, acheter de la laine dont les fēmes font du drap pour chausses & habits. Or, en allant chercher de la laine à Thun, dans le pays de Berne, mon père fut attaqué de la peste & mourut; il fut enterré à Stäfyßburg, village proche de Thun. Bientôt après, ma mère se maria avec Heintzmann am Grund, ainsi nommé d'une maison située entre Viège & Stalden. Ses enfants la quittèrent; combien étions-nous? je l'ignore. Je me souviens de deux sœurs: l'une, Elisabeth, a fini ses jours dans l'Entlibuch, où elle avait pris mari; l'autre, Christine, est morte de la peste, elle neuvième, à Stalden an Burgen. J'ai connu aussi mes frères Simon, Hans & Ioder. Simon & Hans ont péri à la guerre. Ioder est mort à Oberhofen, sur les bords du lac de Thun.

Les ufuriers avaiēt ruiné mō père, de forte que presque tous mes frères & sœurs entrèrent en service dès qu'ils le purent. Cōme j'étais le plus jeune, les sœurs de mon père me prirent chez elles, chacune à son tour.

Je me rappelle très-bien qu'une de mes tantes nōmée Marguerite m'emporta dans ses bras à Grenchen : elle y habitait, en compagnie d'une sœur, la maison dite « in der Wildin. » Je ne fais ce que mes parentes avaient à faire avec les fēmes de l'endroit; mais, en arrivant au logis, Marguerite mit sur la table une gerbe de paille qui se trouvait par hasard dans la chambre, m'étendit dessus, puis courut chez les voisines. Un soir que mes tantes, après m'avoir couché, s'étaient rendues à la veillée, je me relevai & m'en allai dans une autre maison en marchāt dans la neige, le long d'un étang. Ma disparition jeta mes parentes dans une grande frayeur; quand elles me retrouvèrent, j'étais couché entre deux hōmes qui tâchaient de me réchauffer, car j'étais tout transi de froid.

Pendant un autre séjour que je fis chez Marguerite, mon frère aîné revint de la guerre de Savoie & m'apporta un petit cheval de bois que je m'amufais à traîner par une ficelle devant la maison; j'étais persuadé que ce cheval marchait réellement, ce qui me fait comprendre comment les enfants peuvent s'imaginer que leurs poupées & leurs autres jouets sont en vie. Mon frère passait sa jambe par-dessus ma tête en disant :

« Ho, ho ! Thomili, tu ne veux plus grandir ! » paroles qui me vexaient fort.

J'avais trois ans environ lorsque le cardinal Matthieu Schinner, en tournée dās le pays pour visiter les églises & dōner la cōfirmation, suivant la pratique papiste, arriva à Grenchen, où se trouvait alors un prêtre, messire Antoine Platter, qui devait me servir de parrain & vers lequel on me conduisit. Au moment où le cardinal Schinner (peut-être n'était-il encore qu'évêque) sortit de table afin d'aller continuer la cérémonie, je ne fais ce que messire Antoine, mon cousin, eut à faire, mais il disparut ; je courus seul à l'église, désirant être cōfirmé & recevoir de mon parrain le petit présent d'usage. Assis dans son fauteuil, le cardinal attendait qu'on lui amenât les enfants. Je m'avançai résolûment vers lui. Me voyant sans parrain : « Que veux-tu, mō garçon ? me demanda-t-il. — Je voudrais être confirmé. — Et comment t'appelles-tu ? dit-il en fouriāt. — Je m'appelle messire Thomas, » répondis-je. Il se prit à rire, murmura quelques paroles, leva la main & m'en toucha la joue. Au même instant survint messire Antoine qui, pour s'excuser, prétendit que je m'étais échappé à son insu. Le cardinal lui fit part de mes réponses, puis ajouta : « Pour sūr, cet enfant ne fera pas un homme ordinaire, & probablement qu'il ne tardera pas à devenir prêtre. » C'était l'idée de beaucoup de gens, parce que les cloches sonnaient la messe à l'instant où je vins au monde ; j'en fus d'autant plus vite mis à l'école.

A l'âge de six ans je fus envoyé dans la vallée d'Eister, en deçà de Stalden, chez Thomas an Riedijn, qui avait épousé une sœur de ma mère. Il habitait une ferme appelée « im Boden. » La première année, je gardai les cabris autour de la maison. Je me souviens que j'enfonçais souvent dās la neige à ne pouvoir m'en sortir qu'à grand' peine : que de fois n'ai-je pas perdu en chemin mes fouliers, que de fois ne suis-je pas revenu au logis nu-pieds & tout grelottant ! Thomas possédait 80 chèvres, que j'eus à garder pendant ma septième & ma huitième année. J'étais encore bien petit & lorsque j'ouvrais l'étable, si je ne me jetais pas vite de côté, les chèvres en sortant me rēverfaient & me passaient sur le corps ; c'est ce qui m'arrivait la plupart du temps. Quand je les menais de l'autre côté de la Viège (c'est une rivière), les premières qui avaiēt traversé le pont, s'élançaient dans les champs de blé ; à peine les en avais-je chassées, que d'autres y couraient ; alors je me mettais à pleurer & à crier, car j'étais sûr que le soir je serais battu. Si d'autres chévriers se trouvaient là, ils venaient à mon aide, Thomas Leidenbach entr'autres, lequel était déjà grand ; il prit pitié de moi & me fit toute sorte de bien.

Nous cōduisions nos troupeaux sur de hautes & sauvages montagnes ; chacun de nous portait sur le dos un bissac contenant du pain de seigle & du fromage ; nous mangions ces provisions, assis les uns à côté des autres. Un jour, après un pareil repas fait sur la plate-forme d'un rocher à

pic, nous nous mîmes à jouer au palet; au moment où l'un de nous allait à son tour tirer au but, je voulus me reculer de peur qu'il ne m'attrapât, & je tombai dans le précipice. Tous les bergers de s'écrier : « Jésus ! Jésus ! » Mais déjà ils ne pouvaient plus m'apercevoir, car j'étais tombé sous l'arête du rocher. Ils me crurent perdu; néanmoins, au bout de quelques instants, je me relevai &, ayant remonté le rocher, je me retrouvai au milieu de mes cōpagnons; ils pleurèrent de joie, eux qui d'abord avaient pleuré de chagrin. Six semaines plus tard, une chèvre fit le même faut & s'affōma. Dieu m'avait protégé!

Six mois peut-être après cet accident, j'avais conduit de grand matin mon troupeau sur un pâturage élevé, nommé « Weisseck; » j'y étais arrivé bien avant les autres bergers, qui avaient à faire un plus long trajet. Voilà mes bêtes qui se mettent à monter à ma droite sur une roche large tout au plus d'un grand pas; au-dessous était un abîme effroyable, profond de mille toises au moins; rien que des rochers. L'une après l'autre les chèvres profitent de quelques touffes d'herbe pour grimper le long de cette arête. Toutes ayant pris ce périlleux chemin, je veux les suivre, mais je ne me suis pas plus tôt cramponné à la touffe la plus proche, que je me trouve dans l'impossibilité d'avancer ou de reculer: car je craignais, en sautant en arrière, de manquer le rocher & de tomber dans le précipice. Je restai donc là un bon moment, n'espérant

plus qu'en Dieu. Tout ce que je pouvais faire, c'était de me retenir des deux mains à l'herbe & d'appuyer l'orteil sur un petit buisson; quand je commençais à me fatiguer, je me soulevais un peu pour changer de pied. J'avais bien peur: je voyais de grands vautours voler au-dessous de moi & j'appréhendais qu'ils ne m'enlevassent comme ils enlèvent quelquefois dans les Alpes les enfants ou les agneaux.

Pendant que je suis dans cette situation & que le vent fait voltiger mon farrau (je n'avais point de chaufles), Thomas de Leidenbach m'aperçoit de loin. Sans savoir ce que cela peut être, & voyant flotter mon vêtement, il pense d'abord que c'est un gros oiseau. Mais quand il me reconnaît, il devient tout pâle de frayeur & me crie: «Thomili! ne bouge pas!» Alors il monte sur la roche, me prend à bras le corps, me met sur son dos, & nous continuons la poursuite des chèvres.

Quelques années plus tard, ce bon camarade ayant appris mon retour des lointains pays où j'étais allé étudier, vint me voir: il me demanda de ne pas l'oublier lorsque je serais devenu prêtre & de prier pour lui, puisqu'il m'avait sauvé la vie (ce qui est la vérité; gloire en soit à Dieu).

Tout le temps que je fus en service, je tâchai de faire de mon mieux; aussi, quand je revins à Viège avec ma femme, mon ancien maître déclara-t-il à celle-ci qu'il n'avait jamais eu de meilleur serviteur, quoique je fusse en bas âge & de petite taille.

Feu mō

Feu mō père avait une de ses sœurs qui n'était pas mariée, & à laquelle il m'avait particulièrement recommandé, parce que j'étais le plus jeune de ses enfâts. Cette tête s'appelait Franfy. Différentes personnes lui ayant représenté combien mon service était rude & que je ne manquerais pas de m'affommer une belle fois, elle vint déclarer à mon maître qu'elle ne voulait pas me laisser plus longtemps avec lui, ce qui le chagrina fort. Ma tante me ramena à Grenchen & me plaça, pareillement en qualité de chévrier, chez un riche payfan nômé Hans im Boden.

Une jeune fille, qui gardait les chèvres de son père, s'était un jour arrêtée avec moi auprès de l'un de ces canaux qui amènent dans les champs l'eau des montagnes. Nous avions arrangé une petite prairie & nous nous amusions à l'arroser au moyen de rigoles, comme font les enfants. Pendant que nous étions absorbés dans ce divertissemēt, nos chèvres s'enfuirēt vers les sommets, sans que nous pussions ensuite savoir par où elles avaient passé. Laisant ma jaquette au bord du ruisseau, je me mis à monter tout au haut de la mōtagne; la jeune fille retourna sans ses chèvres au logis; mais un pauvre valet de mō espèce n'y devait rentrer qu'avec son troupeau. Ayant aperçu sur la cime la plus élevée un jeune chamois, je le pris pour une de mes bêtes & le poursuivis de loin jusqu'au coucher du soleil. Je vis qu'en bas, au village, il faisait déjà presque nuit; je me mis à redescendre; l'obscurité

augmentait rapidement. J'avançais d'arbre en arbre (c'étaient des mélèzes, d'où coule la térébenthine), m'accrochant aux racines que les éboulements de terre avaient mises à découvert. Bientôt les ténèbres furent complètes & la pente devint si roide que je n'osai plus continuer mon chemin. Me retenânt de la main gauche, avec la droite je grattais autour des racines & j'entendais la terre rouler bruyamment au fôd de l'abîme. Je m'adossai contre un tronc d'arbre. Je n'avais sur le corps que ma chemise; j'étais sans souliers ni bonnet, &, dans ma consternation d'avoir perdu mes chèvres, j'avais laissé ma jaquette sur le bord du ruisseau. Des corbeaux perchés au-dessus de ma tête m'aperçurent & se mirent à croasser; je tremblais que quelque ours ne se trouvât dans le voisinage. Enfin je m'endormis, après avoir fait le signe de la croix, & lorsque je me réveillai, le soleil brillait dans tout son éclat. Quand je vis où j'étais, non! jamais dans ma vie je ne ressentis une telle frayeur: si j'eusse fait seulement quelques pas de plus en avant, je serais tombé dans un horrible précipice, profond de plusieurs milliers de toises. J'eus beaucoup de peine à me tirer de là, & ce fut en me cramponnant à une racine, puis à une autre, que je remôtai jusqu'à l'endroit depuis lequel j'avais voulu descendre au village.

En entrant dans les champs situés sur la lisière de la forêt, je rencontrai une petite fille qui menait paître mes chèvres. Ces animaux étaient





revenus d'eux-mêmes, le même soir, à l'étable, ce qui avait mis mes maîtres dans une grande inquiétude; ils tremblaient que je ne me fusse tué dans quelque chute. Ils allèrent demander de mes nouvelles chez ma tante & dans la maison où je suis né, qui était voisine de la leur. Ma tante & ma vieille maîtresse passèrent toute la nuit à genoux, priant Dieu de me protéger, si je vivais encore. Cette tante était la mère de ce mien cousin dont parle Jean Stumpf & qui fut *præceptor secundæ classis* à Strasbourg. Après les angoisses qu'elles venaient d'éprouver, les deux femmes ne permirent pas que je continuasse à garder les chèvres.

Lorsque j'étais chévrier, je tombai un jour dâs un grand chaudron rempli de lait bouillant & me brûlai de telle façon que les marques m'en sont restées pour la vie, comme tu l'as vu & d'autres personnes aussi. Deux fois encore pendant mes années de service, je fus en danger de mort. Dans la première circonstance, je me trouvais au milieu de la forêt avec un petit berger, & nous tenions mille propos d'enfants. Nous souhitions, entr'autres, d'avoir des ailes & de pouvoir aller jusqu'en Allemagne (c'est ainsi qu'on désigne en Valais la Confédération suisse) en volant par-dessus les monts. Au même instant, un oiseau d'une grandeur effrayante fondit sur nous d'un vol bruyant; nous crûmes qu'il se disposait à enlever l'un de nous deux; nous nous mîmes à crier, à faire le signe de la croix

& à nous défendre de nos bâtons, si bien que l'oiseau finit par s'éloigner. Nous nous dîmes alors que nous avions eu tort dâs notre fouhait, Dieu ne nous ayant pas faits pour voler, mais pour marcher.

La seconde fois, j'étais dans un ravin très-encaissé, cherchant des brillants, à savoir des cristaux, comme il s'en trouvait là beaucoup. Tout à coup je vis descendre une pierre aussi grosse qu'un poêle; ne pouvant l'éviter par la fuite, je me jetai la face contre terre. Le bloc tomba à quelques toises au-dessus de moi & rebondit sans me toucher, car souvent les pierres font ainsi des sauts de plusieurs pieds.

Les heureux jours & les gaies aventures ne m'ont point manqué lorsque je vivais sur la montagne avec les chèvres, mais je n'en ai plus souvenance. Tout ce que je fais, c'est que j'avais rarement les pieds en bon état; toujours des bosses, des crevasses, des meurtrissures; souvent des chutes dangereuses; point de souliers ni de sabots pendant une grande partie de l'été; parfois une soif tellement insupportable que, pour l'apaiser, je buvais mon urine dans ma main; en fait de nourriture, le matin avant jour une bouillie de farine de seigle, puis du fromage & du pain de seigle que j'emportais sur mon dos dans un bissac; le soir du fromage de lait cuit; tout cela, il est vrai, en quantité suffisante; coucher sur le foin en été, en hiver sur une paille pleine de punaises & même de poux: voilà

quel est le sort ordinaire des pauvres petits pâtres que les payfans envoient dans les solitudes des montagnes.

On ne me fit pas continuer ce pénible métier, on me plaça chez un propriétaire qui avait épousé une de mes proches parentes. Cet homme, brutal & colère, m'employa à garder ses vaches. Ce n'est pas l'usage au Valais que chaque localité ait son berger pour le gros bétail, mais le payfan qui ne possède pas une alpe où il puisse tenir ses vaches en été, les fait paître dans ses propres champs sous la surveillance d'un petit gars. J'étais depuis quelque temps dans cette place, quand ma tante Fransy vint me chercher afin de me conduire chez mon cousin, Antoine Platter; elle voulait me faire apprendre les lettres : c'est là-bas leur façon de dire qu'on met un enfant à l'école. Messire Antoine Platter ne demeurait plus à Grenchen : pour lors il était prévôt de St-Nicolas au village de Gafen. Mon maître, qui s'appelait Antscho ou Anthoni & qui était avare, fut contrarié du dessein de ma tante & dit en plaçant son index de la main droite au milieu de la paume de sa main gauche : « Le gars ne peut pas plus apprendre quelque chose, que je ne puis faire passer ce doigt au travers de ma main. » Je voyais & entêdais tout. Ma tante répliqua qu'elle croyait son projet sage & inspiré de Dieu, & qu'il était encore temps pour moi de devenir un pieux ecclésiastique. Elle m'emmena donc chez messire Antoine Platter; je pouvais

avoir de neuf à neuf ans & demi. Les premiers temps furent pour moi bien pénibles : l'instituteur avait un caractère très-violent, de mon côté je n'étais qu'un petit paysan tout stupide. Mon maître me battait d'une manière affreuse, ou bien il m'empoignait par les oreilles & m'enlevait de terre ; je criais alors comme une chèvre qu'on égorge, & plus d'une fois les voisins indignés demandèrent à meffire Platter s'il avait résolu de me faire mourir.

Je ne restai pas longtemps chez lui, car mon cousin germain revint sur ces entrefaites des écoles d'Ulm & de Munich en Bavière : c'était le fils du fils de mon vieux grand-père ; il s'appelait Paulus Summermatter. Mes amis lui parlèrent de moi & lui suggérèrent l'idée de m'emmener aux écoles d'Allemagne.

Lorsque j'appris ce projet, je tombai à genoux & suppliai le Dieu tout-puissant de me tirer des mains du prêtre qui ne m'enseignait rien & m'accablait de coups ; j'avais seulement appris à chanter un peu le *Salve* avec les autres écoliers du prévôt ; cela nous rapportait quelques œufs. Nous voulûmes une fois nous amuser à célébrer une messe entre nous ; mes camarades m'envoyèrent à l'église prendre un cierge ; je l'emportai tout allumé dans ma manche & il me brûla si bien que j'en ai encore les marques.

Paulus étant sur le point de repartir, il me fallut aller le rejoindre à Stalden. Simon zu der Summermatten, frère de ma mère & mon tuteur,

y habitait la maison dite « Zmilibach ; » il me fit présêť d'un florin d'or que je ferrai bien fort dās ma main, regardant à chaque instant si je l'avais toujours ; je le donnai à Paulus. Donc, nous nous mîmes en route. Je dus commencer à mendier ; je remettais à mon bacchant Paulus le produit de la quête ; on me faisait de bon cœur l'aumône à cause de ma naïveté & de mon langage rustique. Dans l'auberge où nous passāmes une nuit, de l'autre côté du Grimfel, je vis pour la première fois un poêle de faïence ; je crus que c'était un gros veau, prenant pour les yeux deux briques qui reluisaient au clair de la lune. Le lendemain, j'aperçus pour la première fois aussi des oies ; comme elles s'égořillaient après moi, je m'imaginai avoir affaire à des diables qui voulaient m'avaler, & je m'enfuis en poussant des cris d'effroi. A Lucerne, je vis ce que je n'avais encore jamais vu : des toits couverts en briques, qui m'étonnèrent par leur couleur rouge. Nous arrivāmes à Zurich, où Paulus attendit l'arrivée de quelques compagnons qui devaient venir avec nous en Misnie. Pendant ce temps, je mendiais & pourvoyais à peu près complètement à l'entretien de Paulus, car lorsque j'entrais dans une taverne, les gens aimaient à m'entendre parler le dialecte valaisan & me donnaient volontiers quelque chose.

Il y avait alors à Zurich un fripon, ayant nom Carle, de Louēsche en Valais, qu'on croyait sorcier, attendu qu'il savait tout ce qui se passait ;

il connaissait fort bien le cardinal. Un jour, cet individu m'acosta (nous logions dans la même maison) & m'offrit une pièce de six creutzers de Zurich si je me laissais fouetter sur la peau nue. A la fin j'y consentis; aussitôt il m'empoigna vivement, m'étendit sur une chaise & me battit d'une manière horrible. Quand la douleur fut passée, il me pria de lui prêter les six creutzers, parce qu'il voulait aller souper avec l'hôtesse & qu'il n'avait pas de quoi payer l'écot; je les lui donnai & plus ne les revis.

Après avoir passé huit à neuf semaines à attendre nos compagnons, nous partîmes pour la Misnie. Quel grand voyage pour moi! C'était la première fois que j'allais si loin & qu'il me fallait pourvoir en route à ma subsistance. Nous étions huit ou neuf en tout, à savoir trois béjaunes & les autres de grands bacchants: ce sont les noms qu'on donne aux jeunes & aux vieux écoliers; j'étais le moins âgé & le plus petit des béjaunes. Quand je ne pouvais plus me traîner, mon cousin Paulus se plaçait derrière moi, armé d'un bâton ou d'une pique, & m'en donnait des coups sur mes jambes nues, car je n'avais point de chausses & seulement de mauvais souliers. Bien que je ne puisse me rappeler toutes nos aventures de grâds chemins, quelques-unes cependant me sont restées dans la mémoire. Une fois, cōme nous cheminions devisant de choses & d'autres, les bacchants dirent entr'eux qu'en Misnie & en Silésie l'usage permettait aux écoliers de voler les oies, canards

canards & autres victuailles, & qu'ils n'avaient rien à craindre tant qu'ils ne se laissaient pas surprendre par le propriétaire. Or, un beau jour que nous approchions d'un village, nous rencontrâmes un grand troupeau d'oies dont le gardien était absent; il faut savoir que chaque village paie un homme pour mener les oies en champ: le gardien donc s'était éloigné pour aller vers le vacher. Je dis aux béjaunes: « Quand arriverons-nous en Misnie, que je puisse tuer des oies? » — « Nous y fômes, » répondirent-ils. Incontinent, ramassant une pierre, je la lance & attrape à la patte un des volatiles; les oies s'enfuient, mais celle que j'avais rendue boîteuse ne les fuit qu'avec peine: une seconde pierre l'atteint à la tête & la fait tomber. (Quand je gardais les chèvres, j'avais appris à lancer les pierres mieux que pas un berger de mon âge; je savais aussi sonner de la trompe & sauter en me servant de la pique; tels sont, en effet, les exercices habituels des pâtres.) Je cours à l'oie, lui tords le cou &, après l'avoir cachée sous mon habit, je fais mon entrée dans le village. Bientôt le gardien arrive en criant: « Le gars m'a volé une oie! » Les béjaunes & moi de nous enfuir, & pendant cette course les pattes de la bête sortaient de dessous mon vêtement. Les payfans se mettent à notre poursuite, armés d'épieux. Voyant qu'il n'y a pas moyen de m'échapper avec ma prise, je la laisse tomber. Une fois hors du village, je quitte la route, me jette dans les brouf-

faillies, tandis que mes deux compagnons continuent à suivre le grand chemin. Ils ne tardent pas à être arrêtés; ils se mettent à genoux, demandent grâce, jurent qu'ils n'ont rien fait; & les payfans, reconnaissant qu'ils disent la vérité, s'en retournent en emportant l'oie.

Je laisse à penser dans quelles tranfes j'étais pendât toute cette scène: « Pour sûr, me disais-je, je ne me suis pas signé aujourd'hui, » car on m'avait recommandé de le faire chaque matin. Rêtrés au village, les payfans trouvèrent à l'auberge nos bacchants & leur réclamèrent le prix de l'oie; c'était l'affaire de deux batzen; cependant j'ignore si les bacchants payèrent. Quand ils nous rejoignirent, ils s'informèrent en riant de ce qui s'était passé. Je m'excusai sur ce que je m'étais cru autorisé par la coutume du pays; ils répliquèrent que je m'étais trop pressé.

Une autre fois, dans une forêt à onze milles de Nuremberg, notre troupe fit la rencontre d'un brigand; il voulut se mettre à jouer avec nos bacchants afin de nous retarder & de dōner à ses cōpagnōs le temps d'arriver. Nous avions heureusement parmi nous un brave garçon, Anthoni Schalbetter, du dizain de Viège, en Valais, qui n'aurait pas reculé devant quatre ou cinq adverfaires; comme il l'a bien montré à Naumbourg, à Munich & en d'autres lieux encore. Il enjoignit au malfaiteur de passer son chemin, ce que l'autre ne se fit pas répéter. Il était déjà tard, à peine pûmes-nous atteindre

le village le plus proche. Là se trouvaient deux auberges & très-peu de maisons. Dans l'hôtellerie où nous entrâs, nous trouvâs notre brigand en compagnie de plusieurs individus, ses cōplices apparemment; à cette vue, nous reffortons en toute hâte & gagnons l'autre auberge, mais ces hommes ne tardent pas à venir nous y rejoindre. Après le souper, tout le monde dans le logis était trop affairé pour penser à nous autres béjaunes qui, n'étant jamais admis à la table commune, mourions de faim; en outre, nous n'avions d'autre chambre à coucher que l'écurie. Au moment où le monde se retirait, Anthoni dit à l'aubergiste : « Il me semble que tu reçois d'étranges hôtes & que tu ne vaux guère mieux qu'eux. Or, prends-y garde, fais que nous soyôs en sûreté, autrement je te promets que cette maison deviendra trop étroite pour toi. » Les coquins ayant inutilemēt essayé de faire jouer nos camarades aux échecs (ils appelaient ce jeu d'un nom baroque que je n'avais jamais entêdu prononcer), toute la maison alla se coucher, nous autres petits gars à l'écurie & l'estomac vide. Dâs la nuit, plusieurs individus, & peut-être parmi eux l'hôtelier, vinrent à la porte des bacchants & tentèrent de l'ouvrir. Heureusement qu'Anthonius avait enfoncé une vis dans la ferrure, poussé le lit devant la porte & allumé de la lumière (il portait toujours avec lui de petits cierges de cire & un briquet). Il eut bientôt réveillé ses cōpagnons. Les malfai-

teurs s'esquivèrēt. Le lēdemain matin, hôtelier & valets avaient disparu, & nous béjaunes de nous féliciter d'avoir passé la nuit sans accident dans notre écurie. A peine avions-nous fait un mille que nous rencontrâmes des gens qui, en apprenant quel avait été notre gîte, furent très-surpris de nous voir encore de ce monde, car tous les habitâts du hameau passaient pour être des affaillés.

Nos grands camarades s'étaient arrêtés dans un village, à un quart de mille de Naumbourg, & nous avaient envoyés en avant, suivant leur coutume lorsqu'ils voulaient banqueter. Nous n'étions donc que cinq quand, en plein champ, nous fûmes tout à coup entourés par huit cavaliers qui, l'arbalète bandée (l'arquebuse ne se portait pas encore à cheval), nous demandèrent de l'argent. « Ici votre argent! » nous cria l'un de ces hommes. A quoi l'un de nous, qui était passablement grand, répliqua : « Nous n'en avōs point; nous sōmes de pauvres écoliers. » L'autre répéta par deux fois : « Votre argent, votre argent! » Et notre camarade de répondre : « Nous n'avons point d'argent, ni ne vous en donnerōs; nous ne vous devons rien. » Alors le cavalier brandit son glaive & lui en déchargea près de la tête un coup furieux, qui coupa net les cordons du biffac. Ce camarade s'appelait Johannes von Schalen, de Viège-le-Village. Ces hommes regagnèrēt la forêt; pour nous, continuât notre chemin, nous arrivâmes à Naumbourg, où nos

bacchants ne tardèrent pas à nous rejoindre sans avoir eux-mêmes aperçu les malfaiteurs. Bien souvent encore nous avons fait de fâcheuses rencontres de reîtres & d'assassins, par exemple dans la Forêt de Thuringe, en Franconie, en Pologne.

Nous séjournâmes quelques semaines à Naumbourg. Ceux d'entre nous béjaunes qui savaient chanter parcouraient la ville; pour ma part, je mendiais & ne mettais jamais le pied à l'école. On voulut nous cōtraindre à y aller. Le magister intima l'ordre à nos bacchants de se rendre en classe, sinon qu'il se saisi-rait d'eux & les y conduirait de force. Pour toute réponse, Anthonius lui dit qu'il n'avait qu'à venir. Dans le nombre des écoliers se trouvaient quelques Suisses qui, pour nous empêcher d'être surpris à l'improviste, nous informèrent du jour que l'on devait s'emparer de nous. Nous béjaunes, nous portons des pierres sur le toit; Anthonius & les autres gardent la porte, & quand le magister arrive avec toute sa séquelle de béjaunes & de bacchants, nous les recevõs à coups de pierres & les faisõs battre en retraite. Avertis que plainte est portée à l'autorité, nous profitons de ce qu'un voisin allait célébrer les noces de sa fille & avait à cette occasion engraisfé des oies dans son écurie, pour lui en voler trois pendât la nuit; nous nous rendons dans un faubourg situé à l'autre extrémité de la ville, où les Suisses viennent banqueter avec nous, puis nous partõs pour Halle en Saxe.

Là nous fréquentâmes l'école de Saint-Ulrich. Mais nos bacchants nous traitaient si durement, que nous nous concertâmes quelques-uns avec mon cousin Paulus pour prédre la fuite, & nous nous rendîmes à Dresde. Cette ville ne possédait point de bons maîtres, & le bâtiment de l'école était plein de vermine que nous entendions grouiller dâs la paille qui formait notre couche. Nous quittâmes ce lieu pour aller à Breslau. Dans ce voyage nous endureâmes la faim : notre ordinaire se composait d'ognons crus avec du sel, de glands rôtis, de pômes & de poires sauvages. Nous dormions à la belle étoile : malgré toute notre gentillesse à demander l'hospitalité, on ne voulait nous recevoir dâs aucune maison ; parfois même on lâçait les chiens à nos trouffes. En revâche, dès que nous approchâmes de Breslau, en Silésie, il y eut une telle abondance de toutes choses & à si bõ marché, que les pauvres écoliers se rendaient gravement malades à force de manger. Nous fréquentâmes d'abord l'école de la sainte Croix près de la cathédrale ; mais ayant appris qu'il y avait quelques Suisses dans la paroisse du haut, celle de Sainte-Elisabeth, nous y allâmes. Nous y trouvâmes deux écoliers de Bremgarten, deux de Mellingen & d'autres, ainsi que bon nombre de Souabes. Or, on ne faisait aucune distinction entre les Souabes & les Suisses ; ils se traitaient de compatriotes & se foutenaient mutuellement.

La ville de Breslau était divisée en sept pa-

roisses, chacune possédant son école. Un écolier ne se ferait pas avisé d'aller hors de sa paroisse châter dans la rue, car alors les béjaunes accouraient en criant : « *Ad idem! ad idem!* » & il s'ensuivait une affreuse mêlée. On dit qu'il y eut par moments à Breslau plusieurs milliers de bacchants & de béjaunes, qui vivaient tous d'aumônes; on ajoute que certains d'entr'eux sont restés à l'école vingt, trente ans & plus, ayant leurs béjaunes qui les nourrissaient. Le soir, j'ai fait souvent cinq & six voyages pour porter à mes bacchants, qui demeuraiēt à l'école, le fruit de ma quête du jour. Les gens me donnaient l'aumône volontiers, parce que j'étais petit & Suisse : en effet, les Suisses étaient très-aimés & la nouvelle des pertes qu'ils venaient d'éprouver à la grande bataille de Milan avait excité la compassion générale. Le peuple disait : « Les Suisses ont perdu leur meilleur *pater noster*, » vu qu' auparavant ils passaient pour invincibles.

Un jour, je rencontrai sur la place du marché deux gentilshommes; j'appris plus tard que l'un était un Bentzenower, l'autre un Fugger; ils se promenaient & j'implorai leur charité, suivant la coutume des pauvres écoliers. « Qui es-tu? » me demanda Fugger. Quand'il fut que j'étais Suisse, il s'entretint un instant avec Benzenower, puis il me dit : « Si véritablement tu es Suisse, je t'adopte pour mon fils & je veux en faire la déclaration par-devant le Conseil de Breslau; de ton côté, tu promettras de ne pas me quitter &

de me servir ta vie durant. » Je lui répondis : « A mon départ de chez nous, j'ai été confié à quelqu'un dont je désire prendre conseil. » Je contai l'aventure à mon cousin Paulus, qui me dit : « Je t'ai conduit hors du pays, je veux te ramener auprès des tiens ; ce qu'ensuite ils te diront de faire, fais-le. » En conséquence, je refusai la proposition de Fugger, mais si souvent que je passasse devant sa demeure, jamais on ne me laissait aller les mains vides.

Je fis donc un assez long séjour à Breslau. J'y fus malade trois fois dans le courant d'un hiver, il fallut me porter à l'hôpital. Les écoliers ont leur hôpital & leur docteur ; moyennant seize hellers qu'on paie à l'hôtel de ville par semaine & par malade, ils sont bien traités, bien soignés ; ils ont un bon lit, mais garni de poux gros comme des graines de chènevis ; aussi n'étais-je pas le seul qui préférât coucher par terre. On ne peut se faire une idée de la quantité de vermine dont étaient couverts les écoliers, grands & petits, ainsi qu'une partie du bas peuple. J'eusse parié de retirer de ma poitrine, autant de fois qu'on l'eût voulu, trois insectes à chaque coup. Souvent, & particulièrement en été, j'allais laver ma chemise au bord de l'Oder ; je la suspendais ensuite à une branche &, pendant qu'elle séchait, je nettoyait mon habit ; je creusais un trou, y jetais un monceau de vermine, le recouvrais de terre & plantais une croix dessus.

L'hiver, les béjaunes couchaient sur le plâcher
de la salle

de la salle d'école & les bacchants dans des cellules, desquelles il y avait quelques centaines à Sainte-Elisabeth; mais lorsque venaient les chaleurs de l'été, nous nous tenions dās le cimetière. Ramassant devant les maisons l'herbe dont, le samedi, on jonche la rue des Seigneurs, nous la portions dās un coin du cimetière & nous dormions dessus cōme des pourceaux sur le fumier. En temps de pluie l'école nous servait de refuge; lorsqu'il faisait de l'orage, nous passions la nuit à psalmodier avec le *subcantor* des *responsoria* & autres chants.

Parfois, dās la belle saison, nous allions après souper mendier de la bière dans les brasseries. Une fois qu'ils étaiēt ivres, les payśās polonais nous gorgeaient de bière & je faisais souvent, sans y prendre garde, des libations si copieuses qu'il m'aurait été impossible de regagner l'école, le trajet n'eût-il été que d'un jet de pierre. En somme, les vivres ne manquaient point, mais on étudiait fort peu.

A l'école de Sainte-Elisabeth, neuf *baccalaurii* donnaient à la même heure leur leçon dans la même chambre; mais la *græca lingua* n'était pas connue dans le pays; personne n'avait encore de livres imprimés; seul le *præceptor* possédait un *Terentius* imprimé. Pour traduire un morceau, il fallait d'abord le dicter, puis distinguer, ensuite construire; après toutes ces lenteurs, on exposait enfin; aussi les bacchants avaient-ils une quantité de paperasses à emporter chez eux.

Nous reprîmes, au nombre de huit, la route de Dresde. De nouveau nous eûmes à souffrir de la faim. Nous nous divisâmes un jour en plusieurs bandes, dont l'une devait aller à la chasse des oies, tandis qu'une autre tâcherait de récolter des raves & des ognôs; l'un de nous était chargé de se procurer un pot à cuire; quant à nous, les plus jeunes, nous fûmes envoyés à Neumark, la ville prochaine, afin d'y quêter le pain & le sel. Rendez-vous fut donné pour le soir près des portes de la ville, en dehors de laquelle nous voulions camper & attendre le produit de nos courses. Nous avions décidé de passer la nuit près d'une fontaine qui se trouvait à une portée d'arquebuse de la ville, mais les habitants n'eurent pas plutôt aperçu le feu que nous avions allumé, qu'ils nous tirèrent dessus; par bonheur, aucun de nous ne fut atteint. Courant à travers champs, nous nous réfugiâmes dans un petit bois où coulait un ruisseau. Les plus âgés se mirent à couper des branches pour en construire une hutte; pendant ce temps, deux oies que nous avions prises furent plumées & la tête, les pattes & les intestins jetés dans la terrine où bouillissaient les raves: au moyen de deux baguettes pointues, nous fîmes rôtir les deux volailles; dès qu'une place devenait un peu rouge, nous enlevions la chair & la mangions avec les raves. Dans la nuit nous entendîmes barboter, & nous découvrîmes un vivier dont on avait le jour précédent laissé l'eau s'écouler, de sorte que les poissons sautaient sur la vase;

nous en prîmes autāt que nous pûmes en porter dans une chemise attachée à un bâton ; au premier village, nous donnâmes une partie de ces poissons à un paysan, qui nous accommoda le reste à la bière.

A Dresde, le maître d'école & nos bacchants nous envoyèrent un jour à la chasse des oies. Je devais les abattre & mes cōpagnons les prendre & les emporter. Nous ne tardâmes pas à rencōtrer un troupeau d'oies qui s'enfuirent à notre approche ; je lançai au milieu d'ellès mon bâton qui en atteignit une & la fit tomber, mais mes camarades n'osèrēt aller la ramasser, parce qu'ils aperçurent le gardien ; pourtant ils auraient facilement pu lui échapper. Les oies s'arrêtèrent &, entourant celle que j'avais frappée, se mirent à caqueter comme si elles lui parlaient ; enfin la blessée se releva & toutes ensemble décāpèrent. J'étais très-fâché de ce que mes compagnons n'avaient pas tenu leur promesse. Heureusement qu'ils se comportèrent mieux un moment plus tard ; nous prîmes deux oies avec lesquelles les bacchants & le maître d'école firent un repas d'adieux ; puis nous allâmes à Nuremberg & de cette ville à Munich.

Nous n'étions pas encore bien éloignés de Dresde lorsqu'un jour, comme je mendiais dans un village, un paysan qui se trouvait devant sa maison s'enquit de mon origine. En apprenant que j'étais Suisse, il me demāda si je n'avais point de compagnons. « Ils m'attendent à l'entrée du

village, » répondis-je. « Amène-les ici, » dit-il. Et il nous donna un bon repas avec de la bière en quantité. Nous fûmes bientôt en belle humeur & le paysan aussi. Sa mère était au lit dans la même chambre; il lui dit : « Mère, tu as souhaité maintes fois de voir un Suisse avant ta mort; eh bien ! en voici quelques-uns que j'ai invités pour l'amour de toi ! » A ces mots, la vieille se mit sur son séant & remercia son fils de nous avoir régalez : « J'ai, ajouta-t-elle, entendu si souvent dire du bien des Suisses que j'avais grand désir d'en voir un; il me semble que maintenant je mourrai plus volontiers. Allons, amusez-vous. » Et elle se recoucha. Nous ne quittâmes pas le paysan sans lui témoigner toute notre gratitude.

Nous atteignîmes Munich à une heure trop avancée pour pouvoir entrer dans la ville & nous dûmes passer la nuit dans une léproserie. Le lendemain, quand nous nous présentâmes aux portes, on ne voulut pas nous laisser passer avant que nous eussions trouvé un habitant qui se constituât notre caution. Mon cousin Paulus, qui avait déjà séjourné à Munich, obtint la permission d'aller quérir son ancien hôte; celui-ci vint & répondit pour nous. Nous logeâmes Paulus & moi chez un fabricant de savon nommé Hans Schräel; il était *magister viennensis*, mais ennemi de la prêtraille, & il avait fini par épouser une jolie fille. Longtemps après il vint avec sa femme exercer son industrie à Bâle, où bien des personnes se souviennent encore de lui. Je l'aidais dans sa

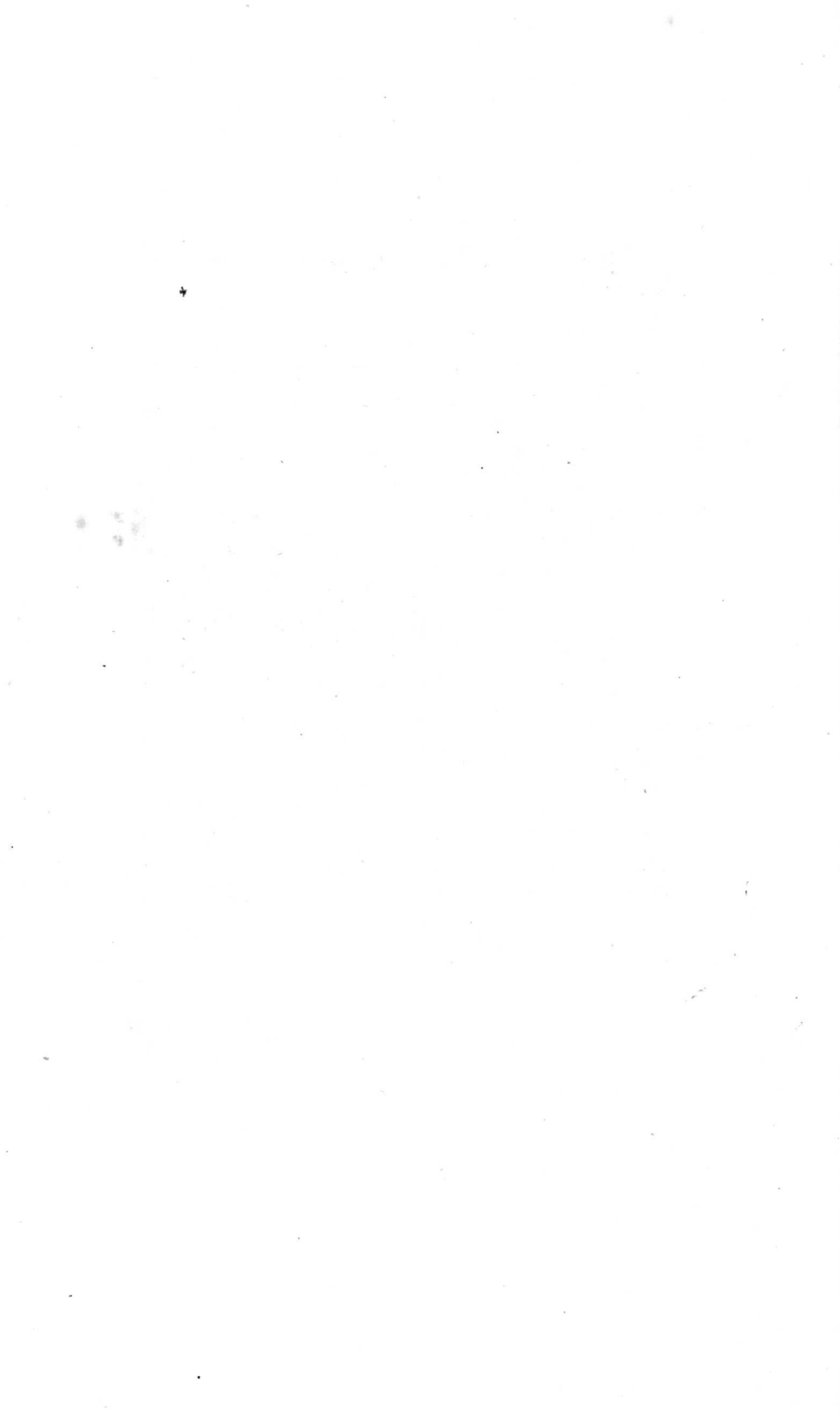
fabrication plus que je n'étudiais; je l'accompagnais aussi dans les tournées qu'il faisait hors de la ville pour acheter des cendres. Mon cousin allait à l'école de la paroisse Notre-Dame; moi de même, mais raremēt, étant obligé de chanter dans les rues pour avoir de quoi suffire à mon entretien & à celui de Paulus. La maîtresse du logis m'avait pris en amitié; elle avait un vieux chien noir, aveugle & fās dents, auquel je dōnais à manger, que je promenais dans la cour & menais coucher. A tous moments elle me disait: « Tomli, soigne-le bien, tu en feras récōpensé. » Depuis assez longtemps déjà nous étions dans cette maison, quād Paulus ayant cherché à faire connaissance trop ample avec la servante, notre hôte ne voulut pas permettre ces familiarités. Mon bacchant prit alors fantaisie de retourner au pays, dont nous étions absents depuis cinq ans, & nous nous rēdîmes en Valais. Là je revis mes amis; ils avaient grand'peine à me comprendre: « Notre Tomli, se disaient-ils, parle avec tant de profondeur qu'on ne le comprend pas. » En effet, comme j'étais jeune, j'avais pris quelque chose du dialecte de chaque cōtrée par où nous avions passé.

Je trouvai ma mère mariée en troisièmes nocces: Heintzmann am Grund étant mort, elle avait à la fin de son veuvage épousé Thomas an Gærsteren, en sorte qu'elle ne me fut pas d'un grand secours; j'habitais le plus souvent chez mes tantes, furtout chez mō cousin Simon Sum-

mermatter & chez ma tante Fransy. Nous ne tardâmes pas à reprêdre le chemi d'Ulm. Paulus emmena un tout jeune gars, Hildenbrandus Kalbermatter, qui était fils de prêtre. Cet enfant avait reçu, pour s'en faire un vêtemêt, un morceau de ce drap qu'on fabrique au pays; quand nous fûmes à Ulm, mon cousin m'ordôna d'aller quêter en montrant ce drap & en disant que je désirais recueillir de quoi payer la façon de l'habit; cette ruse me valut de belles recettes. Une longue pratique m'avait rendu maître dans l'art de mendier & de plaire à force de gentillesse; aussi les bacchants ne me laissaient pas le loisir d'aller à l'école, préférant m'employer à leur profit, de forte que je ne savais pas seulement lire.

Donc je vagabôdais avec la pièce de drap aux heures où j'aurais dû être à l'école. Je souffrais souvent de la faim, car je remettais en entier aux bacchants le produit de mes tournées, sans y toucher, crainte des coups. Paulus s'était affocié un bacchant nômé Achacius, natif de Mayence; Hildebrand & moi avions la charge de les entretenir. Par malheur, mon compagnon consômais à peu près tout ce qu'il recueillait; nos bacchants le suivaiêt dans la rue & le surprénaient à manger; ou bien ils le forçaient à se rincer la bouche & à cracher ensuite dans un plat rempli d'eau; ils voyaient alors s'il n'avait point pris de nourriture. Le trouvaient-ils en faute, ils le jetaient sur un lit, lui mettaient un couffin sur





la figure pour étouffer ses cris, & le battaient cruellement jusqu'à ce qu'ils n'en pussent plus. Je prenais donc garde de ne rien distraire des aumônes, en sorte que mes bacchants avaient souvent du pain en telle quantité qu'il se chancifiait; dans ces cas-là, ils enlevaient le moisi & nous le donnaient à manger. J'ai eu maintes fois grand'faim & grand froid quand je rôdais jusqu'à minuit chantant dans les ténèbres pour obtenir du pain.

Je n'oublierai pas une pieuse veuve qui vivait à Ulm avec ses deux filles déjà grandes, mais pas encore mariées, & son fils Paulus Reling, célibataire aussi. En hiver, cette brave femme me réchauffait les pieds en les enveloppant dans un morceau de fourrure qu'elle avait auparavant mis derrière le poêle; elle me donnait à manger un plat de bouillie, puis me laissait aller. Parfois la faim me tourmentait tellement que je poursuivais les chiens pour leur arracher un os, que je me mettais à ronger; à l'école je cherchais les miettes qui pouvaient être tombées dans les fentes du plancher.

Nous gagnâmes ensuite Munich, où je continuai à mendier sous le prétexte de me faire faire un habit avec ce fameux drap qui ne m'appartenait seulement pas. Un an plus tard, en retournant au pays, nous repassâmes par Ulm & j'exhibai de nouveau le morceau de drap pour demander l'aumône. Je me rappelle que plusieurs s'écrièrent : « Comment, par tous les saints! cet

habit n'est pas encore fait? que signifie cette polissonnerie? » Nous poursuivîmes notre route & j'ignore ce que le drap est devenu & si l'habit a jamais été coupé. Nous arrivâmes chez nous, puis nous repartîmes pour Munich.

Nous y fîmes notre entrée un dimanche. Nos bacchants trouvèrent un logis, mais nous trois, pauvres béjaunes, nous fûmes moins heureux; la nuit approchât, nous résolûmes de nous rêdre à la Schranne (ainsi nomme-t-on le marché aux grains) & d'y coucher sur les sacs de blé. Près de la gabelle, des fêmes assises dans la rue nous demandèrent où nous allions. Nous leur expliquâmes que nous n'avions point de gîte; alors une bouchère, apprenant que nous étions Suisses, dit à sa domestique: « Cours pendre la marmite, remplis-la pour faire la soupe & mets-y toute la viande qui nous reste; ils coucheront à la maison cette nuit. J'aime tous les Suisses: j'étais servâte d'auberge à Inspruck lorsque l'empereur Maximilien y tenait sa cour & qu'il y avait affaire avec les Suisses; ceux-ci étaient si gentils que toute ma vie j'aimerai les Suisses. » Cette femme nous fit boire & manger copieusement & nous donna une bonne couche. Le lendemain matin elle nous dit: « Si l'un de vous veut rester chez moi, je le logerai & le nourrirai. » Nous acceptâmes tous, la priant de choisir elle-même celui qui lui agréerait le plus; elle se mit à nous examiner & comme j'étais plus hardi que mes compagnons, qui n'avaient pas eu toutes mes avêtures, elle me

elle me garda. Je fis mon possible pour lui être utile, m'occupant de la bière, de la viande, des peaux, & l'accôpagnant aux champs. Une chose la chagrinait : je pourvoyais toujours à l'ëtretien de Paulus. Un jour elle s'écria : « Eh ! par tous les saints martyrs, envoie-le promener ! Tu es chez moi, tu n'as pas besoin de mendier. » En conséquence, je n'allai pendât toute une semaine ni à l'école, ni chez mon cousin. Mais voici qu'il arrive & frappe à la porte ; la bouchère accourt : « Ton bacchant est là, dis-lui que tu es malade. » Puis, le faisant entrer, elle l'accueille par ces mots : « En vérité, vous êtes un avisé persônage, vous avez sans doute deviné que Thomas ne se porte pas biê ? » — « Tant pis ! répond-il. Ecoute, mon gars, dès que tu pourras fortir, viens me trouver. »

Un dimanche je me rendis à vêpres ; après l'office mon bacchant m'aborda : « Béjaune, me dit-il, tu ne viens plus me voir ; prends garde que je ne t'affomme. » Je résolus de m'enfuir afin de ne plus le rêcontrer. Le lëdemain matin, je dis à la bouchère : « Je vais à l'école, ensuite j'irai laver ma chemise. Je n'osai lui découvrir mon projet, elle m'aurait peut-être dénoncé. Je fortis donc de Munich, me sentant le cœur bien gros, soit d'abandonner mon cousin que j'avais accompagné dans ses nombreuses & lointaines pérégrinations, mais qui s'était toujours montré brutal & sans pitié, soit de quitter la bouchère qui avait eu tant de bontés pour moi. Je passai

l'Isar, parce que je craignais d'être poursuivi par Paulus si je m'enfuyais du côté de la Suisse. Il avait souvent déclaré à mes compagnons & à moi que si l'un de nous s'échappait, il saurait le rattraper où que ce fût & qu'il s'accorderait le plaisir de le couper en quatre.

Je fis halte sur une éminence de l'autre côté de la rivière; je m'assis &, contemplant la ville, je me pris à pleurer amèrement : je n'avais plus d'aide à attendre de personne. Je résolus d'aller à Salzbourg ou à Vienne en Autriche. J'étais encore à la même place lorsque passa avec son char un payfan qui revenait de mener du sel à Munich; il était ivre, pourtant le soleil se levait à peine. Je le priai de me laisser monter & fis route avec lui jusqu'au moment où il détela pour se restaurer lui & ses chevaux. J'allai l'attendre un peu plus loin, après avoir mendié dans le village; mais je m'endormis & quand je me réveillai, je crus que l'homme au char était parti sans moi, ce qui me fit pleurer à chaudes larmes; il me semblait que je venais de perdre un père. Bientôt cependant je le vis arriver, complètement ivre. Il me laissa remonter à côté de lui & me demanda où j'allais. « A Salzbourg, » répondis-je. Vers le soir, à une bifurcation de chemins, il me dit : « Descends, voici la route de Salzbourg. » Nous avions fait ce jour-là huit milles. Je ne tardai pas à rencontrer un village. Le lendemain matin, à mon réveil, je vis la campagne couverte de gelée blanche, comme s'il

avait neigé ; or je me trouvais fâs fouliers & fâs barret, avec des bas déchirés & une blouse fans plis. C'est dâs cet équipage que je pris le chemin de Passau, comptant m'y embarquer sur le Danube & descendre jusqu'à Vienne ; mais à Passau on me refusa l'entrée de la ville. Je me décidai donc à retourner en Suisse & demandai au garde de la porte quelle était la route la plus courte : « Celle de Munich, » me répondit-il. — « C'est que je désire éviter Munich, dussé-je pour cela faire un détour de dix milles & plus. » Alors il me conseilla de prendre par Friefingen. Cette ville possède une université ; j'y trouvai des Suisses qui me demādèrent d'où je venais. Deux ou trois jours après, Paulus arriva armé d'une hallebarde. « Ton bacchant de Munich est ici & te cherche, » me dirent les béjaunes. A cette nouvelle, je quittai la ville en toute hâte, cōme si Paulus eût été sur mes talons. Je m'arrêtai à Ulm chez la felière qui m'avait autrefois réchauffé les pieds dans une fourrure ; elle me prit chez elle à condition que je garderais un champ de raves à elle appartenant ; c'est à cela que je passai mon temps, fans aller à l'école. Quelques semaines plus tard, un camarade de Paulus vint me dire : « Ton cousin est ici & te cherche. » Il m'avait dōc poursuivi l'espace de dix-huit milles ; il est vrai qu'en me perdant il avait perdu une belle prébēde, puisque je l'avais nourri plusieurs années. Dès que j'eus appris son arrivée, & bien qu'il fît déjà nuit, je fortis de la ville & m'ache-

minai sur Constance, pleurât à chaudes larmes, car je regrettais beaucoup la bonne felière.

Je rencontrai près de Merfbourg un tailleur de pierres qui était Thurgovien & avec lequel je fis route. Cet individu, voyant venir à nous un jeune payfan, me dit : « Il faut qu'il nous donne de l'argent ! » — « De l'argent ! cria-t-il au payfan, ou que la foudre t'écrase. » L'autre prit peur ; mon embarras était grand & j'aurais bien voulu être partout ailleurs. Cependant le pauvre jeune homme commençait à fouiller dans son escarcelle ; enfin mon compagnon lui dit : « Remets-toi, j'ai seulement voulu rire. » Je traversai le lac pour arriver à Constance. Quand je vis sur le pont quelques petits payfans suisses avec leurs blancs farraux, ah ! que je fus heureux, je me crus en paradis.

A Zurich je trouvai de vieux étudiants du Valais auxquels j'offris mes services, à condition qu'ils me donneraient des leçons, ce dont ils ne s'occupèrent pas plus que les bacchants avec qui j'avais vécu jusqu'alors. Le cardinal Schinner était en ce moment à Zurich exhortant les Zuricois à partir avec lui pour Rome ; au fond, il s'agissait plutôt de Milan, comme la fuite l'a bien montré. Quelques mois s'étaient écoulés, lorsque Paulus envoya de Munich son béjaune Hildebrand pour me dire de revenir & qu'il me pardonnait ; je refusai & restai à Zurich, mais point n'étudiais.

Anthonius Venetz, de Viège en Valais, me

persuada d'aller avec lui à Strasbourg. Nous y trouvâmes beaucoup de pauvres étudiants, mais on nous assura que Strasbourg ne possédait pas une seule bonne école & qu'en revanche celle de Schletstadt était excellente. En conséquence nous partîmes pour cette dernière ville. En chemin, nous rencontrâmes un gentilhomme qui, apprenant notre dessein, voulut nous en dissuader, attendu qu'il y avait à Schletstadt une foule de pauvres écoliers & point de gens riches. Ne sachant à quel saint se vouer, mon compagnon se prit à fondre en larmes. Je fis de mon mieux pour le consoler. « Allons ! du courage ! lui dis-je, s'il se trouve à Schletstadt un seul écolier qui pourvoie à sa propre subsistance, je réponds de suffire à notre entretien à tous deux. » Un jour que nous étions hébergés dans le moulin d'un village voisin de Schletstadt, je me sentis fort mal ; la respiration me manquait, à chaque instant il me semblait que j'allais étouffer. Cette indisposition était produite par la grande quantité de noix fraîches que j'avais mangées, car c'était la saison où elles se détachent de l'arbre. Mon camarade se lamentait à la pensée que, s'il me perdait, il ne saurait que devenir ; pourtant il tenait en réserve dix couronnes, tandis que je ne possédais pas un heller.

Arrivés à Schletstadt, nous prîmes logis chez de vieilles gens, mari & femme ; le mari était aveugle. Nous allâmes voir mon cher *præceptor*, feu Johannes Sapidus, pour le prier de s'inté-

reffer à nous. Il nous demāda quelle était notre patrie : « La Suiffe, le Valais, » répōdîmes-nous. — « Ce sont, dit-il, des payfans méchants, qui chassent tous leurs évêques. Etudiez comme il faut & je ne vous demāderai aucune rétribution ; autrement vous me payerez, dussé-je vous ôter l'habit de dessus le corps. » Je vis à Schlettadt la première école qui me semblât marcher convenablement. Les *studia* & les *linguæ* commençaient à fleurir : c'était l'année de la diète de Worms. Sapidus eut jusqu'à 900 *discipuli* à la fois, dont quelques-uns de grande science, tels que le *Doctor* Hier. Gemusæus, le *Doctor* Johannes Huberus & beaucoup d'autres qui devinrent *Doctores* & furent des hommes réputés au loin.

Quand j'entrai à l'école je ne savais rien, pas même lire le Donat ; j'avais pourtant 18 ans. Je pris place au milieu des petits enfants : on eût dit d'une poule parmi ses pouffins. Un jour à sa leçon, Sapidus dit : « J'ai beaucoup de *barbara nomina*, il faut que je les latinise un peu. » Il se mit à lire sa liste, sur laquelle il avait écrit « Thomas Platter » & « Antonius Venetz » ; de nos deux noms il fit *Thomas Platerus* & *Antonius Venetus*. « Qui sont ces deux ? » demanda-t-il. Et quand nous nous fûmes levés : « Fi ! ajouta-t-il, est-ce donc ces deux béjaunes mal léchés qui possèdent de si jolis noms ? » Cette apostrophe ne laissait pas d'être assez juste, surtout s'appliquant à mon camarade : Venetz était si galeux

que souvent, le matin, j'étais obligé de lui détacher du corps les draps du lit, de la même manière qu'on enlève la peau à une chèvre. J'étais mieux accoutumé que lui au changement d'air & de nourriture. Après avoir séjourné à Schletstadt depuis l'automne jusqu'à la Pentecôte, comme le nombre des écoliers allait croissant & que nous avions toujours plus de peine à subsister, nous partîmes pour Soleure. L'école y était assez bonne & la nourriture meilleure qu'à Schletstadt; mais il fallait faire de trop longues séances dans les églises, on perdait tout son temps & nous retournâmes au pays. J'y trouvai un prêtre qui m'apprit un peu à écrire & je ne fais plus quoi d'autre. Je fus malade d'un refroidissement pendant que je demeurais à Grenchen chez ma tante Fransy. A la même époque le fils de mon autre tante m'enseigna l'A B C en un jour. C'était Simon Steiner; un an plus tard il me rejoignit à Zurich; il étudia peu à peu, se rendit à Strasbourg, y devint *famulus Doctōris Bucerī*, & à force de travail parvint à la charge de *præceptor tertiæ classis*, puis *secundæ classis*. Il se maria deux fois. Sa mort fut une grande perte pour l'école de Strasbourg.

Le printemps suivant je quittai le pays en compagnie de deux de mes frères. Quand nous prîmes congé de notre mère, elle se mit à pleurer : « Que Dieu ait pitié de moi ! s'écria-t-elle, faut-il que je voie mes trois fils courir à leur perte ! » Je n'avais jamais vu pleurer ma mère;

c'était une femme laborieuse, au cœur viril, mais de manières rudes. Après la mort de son troisième mari elle resta veuve & fit tous les travaux d'un homme pour élever les enfants issus de son dernier mariage; elle fauchait, battait le blé, &c. Lors d'une grande peste elle mit elle-même en terre trois de ses enfâts, les fossoyeurs coûtant trop cher. Elle nous traitait durement, nous autres les aînés; aussi nos séjours chez elle étaient-ils rares & courts. Une fois, j'étais resté cinq ans sans retourner au pays; la première parole que ma mère me dit en me revoyant fut : « Est-ce le diable qui t'amène céans ? » — « Eh ! non, mère, répondis-je, ce n'est pas le diable, mais bien mes jambes; d'ailleurs je compte ne pas vous être à charge longtemps. » — « Tu ne m'es pas à charge, répliqua-t-elle, mais je m'indigne de te voir vagabôder à droite & à gauche, parce que tu n'apprends rien. Prends plutôt l'état de défunt ton père, car tu n'arriveras jamais à la prêtrise : je ne suis pas assez bénie du ciel pour avoir mis au monde un prêtre. » Sur ce, je ne demurai pas plus de deux ou trois jours à la maison. Un matin que la vigne était couverte d'une forte gelée blanche, comme j'aidais à vendanger, je mangeai une certaine quantité de raisins; bientôt je fus pris d'une colique si violente que je me roulais à terre, pensant que tout mon corps allait éclater. Ma mère se vint planter devant moi & partit d'un éclat de rire : « Crève, dit-elle, puisque c'est ton plaisir; pourquoi es-tu si gôinfre !

si goinfre! » Je pourrais citer bien d'autres exemples de sa rudesse. Elle était, du reste, femme franche, probe & pieuse; en ce point tous s'accordaient pour lui rendre justice.

Je me mis d'oc en route avec mes deux frères. Nous passâmes le Letschenberg pour nous rēdre à Gastren; dans les endroits en pente mes compagnons s'asseyaient sur la neige & se laissaient glisser; je voulus les imiter, mais je ne fus pas écarter convenablement les jambes & roulai dans la neige dos par-dessus tête. C'est un vrai miracle que je ne me fois pas affommé contre un arbre, car pour des rochers il n'y en avait point. Par trois fois je descendis le couloir, la tête la première & tout le corps recouvert de neige; je me figurais toujours que je saurais m'en tirer aussi bien que mes frères, mais ils avaient mieux l'habitude de cet exercice.

Après avoir franchi ce passage, mes frères s'arrêtèrent dans l'Entlibuch; quant à moi, je pouffai jusqu'à Zurich où je pris logis chez la mère du très-renommé, très-pieux & très-savant maître Rudolphus Gualtherus, aujourd'hui pasteur de Saint-Pierre à Zurich; il était pour lors un tout petit enfant que j'ai souvent bercé. Je fréquentai l'école du Frauenmünster, en laquelle enseignait maître Wolfgang Knœwell, de Barr près Zug, *magister parisiensis*, & connu à Paris sous le nom de « Grand Diable; » c'était un honnête hōme, de haute taille, mais qui ne s'inquiétait guère de l'école, faisaît plutôt la chasse aux jolies filles, un

penchant dût il ne pouvait se défendre. J'aurais cependant étudié de bon cœur, car je sentais qu'il en était temps.

Sur ces entrefaites le bruit courut qu'il venait d'arriver un maître d'école d'Einsiedlen, qui avait d'abord enseigné à Lucerne; on le disait très-savant & très-consciencieux, mais d'une extrême sévérité. Je m'arrangeai un siège dans un coin de la salle, tout proche de la chaire, & me dis : « Dans ce coin tu vas étudier ou mourir. » Le nouveau maître dit, en entrant dans l'école du Frauenmünster : « Voilà un joli local (le bâtiment était tout neuf), mais les écoliers paraissent être des ignares; enfin, nous verrons; je ne leur demande que de la bonne volonté. » Ce qui est sûr, c'est que, lors même qu'il se ferait agi de sauver ma tête, je n'aurais pas pu décliner un *nomen primæ declinationis*; pourtant je savais mon Donat sur le bout du doigt, parce qu'à Schlettstadt un *baccalaurius* de Sapidus, nommé Georgius ab Andlow, célibataire & très-savant, tourmentait les bacchants avec le Donat d'une si terrible façon que je m'étais dit : « Puisque c'est un si bon livre, tu vas l'apprendre par cœur. » Ainsi fis-je & par la même occasion le Donat me servit à m'exercer à la lecture : je ne regrettai pas ma peine quand je fus sous *pater* Myconius. Celui-ci lisait dans ses leçons *Terentius* & nous faisait décliner ou conjuguer tous les mots d'une comédie; plus d'une fois à ce travail ma chemise fut trempée de sueur & la pâleur couvrit mon

visage, quoique Myconius ne m'ait jamais frappé, sauf un jour qu'il me toucha la joue du revers de la main. Il interprétait aussi les saintes Ecritures, ce qui attirait à ses cours beaucoup de laïques, car la lumière de l'Évangile commençait à paraître, bien que longtemps encore on ait eu dans les églises la messe & les idoles. Tout sévère qu'il se montrât envers moi, Myconius ne laissait pas de m'emmener chez lui; là il me donnait à manger & prenait plaisir à m'entendre raconter mes pérégrinations à travers l'Allemagne & mes autres aventures, dont j'avais alors la mémoire toute fraîche.

A cette époque déjà, Myconius appartenait à la vraie religion; il était néanmoins obligé de conduire ses *discipuli* à vêpres, à matines & à la messe dans l'église du Frauenmünster; lui-même dirigeait le chant. Un jour il me dit: « *Custos* (car j'étais son *custos*), j'aimerais mieux donner quatre leçons que de chanter une messe; fais-moi le plaisir de me remplacer quand on dit les messes votives, comme les *Requiem* & autres du même genre; je t'en récompenserai. » Je fus très-satisfait de cet arrangement: à Zurich, à Soleure & en d'autres lieux encore j'avais appris à chanter la messe. S'il y avait peu de gens capables d'expliquer un Évangile, grand était le nombre de ceux qui savaient brailler; chaque jour de stupides bacchants, qui ne connaissaient pas le premier mot de la grammaire, recevaient les ordres parce qu'ils chantaient quelque peu.

Pendant que j'étais *custos*, il m'arriva souvent de manquer de bois pour chauffer l'école. Je remarquais les bourgeois qui assistaient aux leçons & comme leur provision de bûches était entassée devânt leurs maisons, au milieu de la nuit j'allais en dérober quelques-unes. Un mati que Zwingli devait prêcher avânt l'aube dâs l'église du Frauenmünster, je me trouvai sans bois; les cloches cōmencèrent à sonner. « Tu n'as point de bois, pensai-je, mais il y a tant d'idoles dans l'église! » Celle-ci était encore déserte; je courus à l'autel le plus proche, empoignai un Saint-Jean & le fourrai dans le poêle : « Allons, dis-je, tout saint Jean que tu es, il te faut entrer là-dedans! » La statue commença à brûler avec de grands pétilllements, à cause des couleurs à l'huile dont elle était enduite. « Doucemēt, doucemēt, murmurais-je, si tu bouges (ce dōt tu te garderas bien), je fermerai le poêle & tu n'en sortiras pas, à moins que le diable ne t'emporte. » A ce moment, la femme de Myconius passa devant la salle, se rendant à l'église, & me dit : « Dieu te donne une bonne journée, mon enfant! As-tu chauffé? » Je fermai la porte du poêle & répondis : « Oui, mère, tout est en ordre. » Je me ferais bien gardé de lui faire la moindre confidence, car elle aurait peut-être jâsé & l'aventure, une fois connue, pouvait me coûter la vie. Au milieu de la leçon le professeur me dit : « *Custos*, il paraît que le bois ne te mākait pas aujourd'hui? » Et je me dis : « Saint Jean a fait de son mieux. »

Cōme nous alliōs chanter la messe, deux prêtres se prirent de querelle; celui qui avait trouvé son autel dépouillé de la statue criait à son collègue : « Chien de luthérien, tu m'as volé mon Saint-Jean! » La dispute dura un bon moment, Myconius n'y comprit rien & le Saint-Jean ne fut pas retrouvé. Je n'ai soufflé mot de cette aventure à âme qui vive, si ce n'est quelques années après que Myconius se fut établi à Bâle en qualité de prédicant. Il fut très-étonné de mô récit, car il n'avait pas oublié de quelle belle façon les deux prêtres s'étaient gourmés.

Bien que le papisme me semblât par moments être une œuvre des méchants, je n'en pensais pas moins à me faire prêtre, avec la ferme intention d'avoir de la piété, de remplir consciencieusement ma charge, & de tenir toujours mon autel bien net & reluisant. Mais quand maître Ulrich se mit à prêcher avec force contre l'ordre de choses existant, je tombai de plus en plus dans le doute & les hésitations. Je priais beaucoup & jeûnais plus que mon estomac ne l'aurait désiré; j'avais aussi une grande dévotion pour mes saints patrons, les invoquant à tout moment, chacun l'un après l'autre : Notre-Dame, pour qu'elle me servît d'avocat auprès de son fils; sainte Catherine, pour qu'elle m'aidât à devenir savant; sainte Barbara, pour qu'elle ne me laissât pas mourir sans les sacremēts; saint Pierre, pour qu'il m'ouvrît les portes du ciel. Je notais dans un livret de cōbien de prières j'étais en retard;

les jeudis & samedis, jours de congé, je courais à l'église du Frauenmünster, j'écrivais sur le bois d'une chaise les litanies arriérées & m'occupais de payer mes dettes l'une après l'autre, effaçant à mesure; puis je me retirais avec la conviction d'avoir on ne peut mieux agi. Depuis Zurich je fis six fois en procession le pèlerinage d'Einsiedlen; je me confessais très-fréquemment. En Silésie j'avais, sans mauvaise intention, mangé en temps de jeûne du fromage, suivant la coutume de notre pays; quand j'avouai ce péché, le confesseur me refusa l'absolution, à moins que je ne fisse pénitence publique. Alors je pensai me donner au diable. Je me désolais de ne pas communier avec mes camarades (car les bourgeois régalaient les écoliers qui avaient reçu l'eucharistie), lorsqu'un prêtre touché de compassion s'enquit de la cause de mon chagrin; il me donna l'absolution & je courus dîner.

Dans de fréquentes discussions avec mes camarades je soutenais le papisme, & cela jusqu'au jour où j'entendis à Sælnow maître Ulrich prêcher sur le chapitre X de l'Evangile selon saint Jean : « Je suis le bon berger, &c. » Il parlait avec tant de force qu'il me semblait qu'on me tirait en l'air par les cheveux. Zwingli représentait les mauvais pasteurs comparissant devant Dieu, les mains toutes souillées du sang des brebis qu'ils auront conduites à perdition. « S'il en est ainsi, pensai-je, adieu la moinerie! jamais ne serai prêtre. » Je continuai néanmoins mes *studia*,

disputant avec mes camarades & suivant assidûment les prédications, surtout celles de mon *præceptor* Myconius. Zurich conservait encore la messe & les idoles.

Dans ce temps je retournai, moi sixième, en Valais. Un samedi, entrant à Glyfs, nous entendîmes les prêtres chanter vêpres. Après l'office l'un de ces religieux nous aborda : « D'où venez-vous ? » demanda-t-il. J'étais le moins timide : « De Zurich, » répondis-je. Il continua : « Qu'avez-vous fait dans cette ville hérétique ? » Cette parole me blessa : « Pourquoi hérétique ? » m'écriai-je. — « Parce que les habitants ont aboli la messe & pros crit les images. » — « Cela n'est pas, ils ont encore la messe & les images ; pourquoi donc les traitez-vous d'hérétiques ? » — « Parce qu'ils ne vénèrent pas le pape comme le chef de la chrétienté & n'invoquent pas les saints. » — « Et comment se fait-il que le pape soit le chef de l'Eglise ? » — « Saint Pierre fut pape à Rome & il a transmis sa puissance à ses successeurs. » — « Saint Pierre, repartis-je, n'est probablement jamais allé à Rome. » En même temps je tirai de mon sac un Testament & montrai l'Épître aux Romains, où Paul envoie ses salutations à maintes personnes sans mentionner Pierre, le chef suprême de l'Eglise, suivant mon contradicteur. « Alors, répliqua ce dernier, Jésus-Christ aurait-il pu rencontrer saint Pierre près de Rome & lui demander : Où vas-tu ? & l'apôtre répondre : Je vais à Rome me faire crucifier. » — « Où

avez-vous lu cela?» — «J'ai entendu ma grand'mère le raconter cent fois.» — «Si je comprends bien, c'est votre grand'mère qui est votre Bible. Et pourquoi faut-il invoquer les saints?» — «Parce qu'il est écrit : Dieu est admirable en toutes ses œuvres.» Je me baissai, & arrachant un brin d'herbe : «Lors même, dis-je, que toutes les forces de ce monde se réuniraient, elles ne parviendraient pas à produire ce brin d'herbe.» Le moine se mit en colère & notre discussion en resta là. Comme nous nous étions attardés, nous dûmes marcher de nuit pendant plus d'une heure encore.

Le lendemain matin nous arrivâmes à Viège. Un méchant prêtre, d'une ignorance crasse, y disait sa première messe; cette solennité avait attiré un grand concours d'ecclésiastiques, d'étudiants & d'autres personnes. Nous aidâmes l'officiant à chanter l'office; puis un individu qui passait pour le plus éloquent des orateurs prêcha du haut d'une fenêtre. Entr'autres choses il dit en s'adressant au nouveau prêtre de Baal : «O toi, noble champion, toi, sacré champion, plus saint es-tu que la mère de Dieu elle-même : elle n'a porté Jésus qu'une fois, désormais tu le porteras chaque jour de ta vie.» A ces mots, une voix forte s'écria du milieu de l'assemblée : «Prêtre, tu mens comme un coquin!» L'interrupteur était un *magister basiliensis* originaire de Sion. Les regards de tous les ecclésiastiques se dirigèrent de mon côté, sans que je comprisse pourquoi; enfin je remarquai

je remarquai dans l'assistance mon adversaire de la veille; nul doute qu'il ne m'eût dénoncé à ses confrères. La cérémonie terminée, les écoliers & les prêtres furent conviés à dîner, mais personne ne parut prendre garde à moi. Combien je fus joyeux de jeûner pour l'amour de Christ! Ma mère, qui m'avait aperçu sur l'estrade, me demanda: « Comment se fait-il qu'on t'ait laissé là tout seul? » Puis, après m'avoir coupé du pain & du fromage, elle alla me chercher de la soupe.

Quelques jours plus tard, je trouvai l'ecclésiastique qui avait si bien prêché, car il habitait le même village que ma mère. Il m'invita. Dans le cours de la conversation il osa se vanter, si jamais il rencontrait Zwingli, de le confondre en trois mots. Après mon retour à Zurich, mon *præceptor* Myconius trouva bon que je racontasse l'aventure à Zwingli, qui se mit à rire & me dit: « A ton prochain voyage au pays, ne manque pas, mon cher, de te faire donner par écrit ces trois mots. » Deux ans environ s'étaient écoulés quand je revins en Valais; j'informai le prêtre que Zwingli le priait d'écrire les trois mots & davantage encore, s'il lui plaisait. Le prêtre me remit une lettre, mais Zwingli ne put s'empêcher de rire à plusieurs reprises en la parcourant. « Quel pauvre esprit! s'écria-t-il à la fin; porte cette lettre à Myconius. » Je rassemblai tous mes compatriotes & nous primes connaissance de l'épître, qui ne contenait rien, sinon quelques passages des décrétales.

J'étais une fois en visite chez le frère de ma mère, qui remplissait pour lors la charge de châtelain, c'est-à-dire de chef du dizain de Viège. Après le souper je lui dis : « Oncle, je pars demain matin. » — « Pour quel endroit ? » — « Pour Zurich. » — « Par la mort, tu n'en feras rien ! s'écria-t-il ; les Ligues ont résolu d'envahir le territoire de Zurich & réclament le secours de tous leurs alliés ; on fera bien renoncer les Zurichois à leur hérésie. » — « Zurich n'a personne envoyé ici ? » — « Un messager est arrivé porteur d'une lettre. » — « A-t-on lu cette lettre en présence du Conseil & des députés des Ligues ? » — « Oui. » — « Et que disait-elle ? » — « Nous avons adopté une doctrine & voulons la maintenir ; mais nous y renoncerons s'il nous est prouvé qu'elle est en désaccord avec l'Ancien ou avec le Nouveau Testament. » — « N'est-ce pas fort raisonnable ? » D'un ton plein de colère mon oncle s'écria : « Que le diable les emporte, eux & leur Nouveau Testament ! » — « Seigneur Dieu ! lui dis-je tout consterné, de quelle façon parlez-vous ! ne craignez-vous pas d'attirer sur votre tête les châtimens du ciel ? » — « Le Nouveau Testament, continua-t-il, c'est leur nouvelle hérésie, d'après ce que nous ont dit leurs députés, en particulier celui de Berne. » — « Le Nouveau Testament, répliquai-je, c'est la nouvelle alliance que Christ a conclue avec les fidèles & qu'il a scellée de son sang, comme il est écrit dans les quatre Evangiles & dans les Epîtres des saints

Apôtres. » — « En vérité ? » fit mon oncle. — « Oui ! répondis-je ; si vous le désirez, demain nous irons à Viège & , pourvu qu'on m'en laisse la faculté, j'y proclamerai publiquement, sans honte ni crainte, ce que je viens de vous déclarer. » — « Puisqu'il en est ainsi, ajouta mon oncle, je ne voterai pas pour qu'on marche contre les Zuricois. » Le lendemain les conseillers tinrent séance : ils répondirent qu'il s'agissait d'une question théologique & que, puisque les Zuricois ne demandaient qu'à être instruits de ce qui est écrit, il fallait laisser savants & moines vider tout seuls leurs différends.

Ainsi cette affaire n'aboutit pas, & je retournai continuer mes études à Zurich. J'y vivais dans une grande misère, car les fondations de charité n'existaient point encore. J'étais trop âgé pour n'avoir pas honte quand j'é chantais dans les rues ; d'ailleurs les gens me rudoyaient, me traitaient de frocard & me disaient mille autres mots désagréables. Je suivis alors à Uri un camarade, *provisor* en ce lieu, garçon qui ne manquait pas d'esprit. Là, ma position ne fit qu'empirer : les habitants n'étaient pas habitués à cette manière de gagner son pain en chantant ; j'avais en outre la voix rauque d'un bacchât. Au bout d'un mois à peine, je pris le parti de retourner à Zurich ; il ne me restait plus que trois hellers. A Flüelen, sur le bord du lac d'Uri, j'entrai dans une auberge & priai l'hôtesse de me vendre pour trois hellers de pain ; elle me donna un gros morceau de

bouilli froid, un bō quartier de pain, & me laissa encore les trois hëllers. Comme je m'acheminai vers le rivage, je vis aborder un bateau venant de Brunnen, village schwitzois. Je demandai au batelier de me faire passer le lac pour l'amour de Dieu, puisqu'il devait probablement s'en retourner à vide. « Je vais déjeuner, me répōdit-il, si tu veux m'attendre je te traverserai. » Il y avait là un hōme qui était occupé près d'un entrepôt de marchandises & qui me dit : « Cōpagnon, j'ai ici quelques barils de vin de la Valteline, gardes-moi un moment ; tu peux en boire tant qu'il te plaira, mais ne laisse monter persōne à bord. » Il me prêta un chalumeau, me conduisit vers ses tonneaux & s'en fut déjeuner. Je me mis à manger un gros morceau de viande & mon pain en buvant copieusement ; je ne connaissais pas la force de ce vin. A son retour, l'homme me demāda : « As-tu fait bōne garde ? » — « Oui ! » répondis-je. Arrive ensuite le batelier qui me crie : « En avant, camarade ! nous partons. » Je veux marcher, mais je chancelle à chaque instāt ; les gens se moquent de moi, & au moment de m'embarquer, un faux pas me fait tōber la tête la première dans le bateau. Le batelier éclate de rire & le propriétaire du vin de s'écrier : « Quel beau passager ! » Cependant mon ivresse ne tarda pas à se dissiper, car il survint un ouragan si terrible que mon compagnon lui-même crut que nous allions couler à fond ; toutes les minutes les vagues venaient couvrir complētemēt

l'embarcation ; cette tempête durait encore à notre arrivée devant Brunnen, où nous débarquâmes trempés jusqu'aux os. C'est la seule traversée que j'aie faite sur le lac d'Uri ; en revâche, je me suis souvent trouvé sur le lac de Lucerne, une fois notamment en société d'un Bâlois, cōme il sera dit en son lieu.

Enfin je rentrai à Zurich, où j'allai demeurer chez une vieille femme nommée Adélaïde Hutmacherin ; elle logeait ordinairement chez elle cinq ou six filles qui se faisaient entretenir par des compagnons. Ce voisinage me déplaisait fort, mais j'avais là un bon camarade, assez intelligent ; nous avions une chambre rien que pour nous deux & vivions sans nous inquiéter de la conduite de nos voisines. Dieu sait combien en ce temps j'ai souffert de la faim ; je restais quelquefois tout un jour sans avoir un croûton à mettre sous la dent ; il m'est arrivé souvent de verser de l'eau dans une terrine & d'aller demander à mon hôtesse un peu de sel que je jetais dās cette eau, puis de boire cela pour tromper la faim. Mon logement me coûtait un schilling zuricois par semaine. Je faisais des commissions hors de ville ; la rétribution était d'un batz par mille, avec quoi je payais mon loyer ; ou bien je portais du bois ou m'employais à quelque autre ouvrage ; en retour on me donnait à manger, ce qui me rendait tout heureux. J'étais toujours *custos*, & aux Quatre-Temps je recevais de chaque écolier un angster de Zurich ; il y avait environ 60 écoliers,

tantôt plus, tantôt moins. Zwingli, Myconius & d'autres m'ont souvent envoyé porter dans les Cinq Cantons les lettres qu'ils écrivaient aux amis de la vérité. J'éprouvais une véritable joie à risquer ma vie dās ces messages afin que la pure doctrine se répandît toujours plus. Maintes fois ce fut à grand'peine que je revins sain & sauf de ces expéditions.

Sur ces étrefaites eut lieu la dispute de Baden. Le *Doctor* Eck, Faber, Murner & plusieurs autres voulaient étouffer la vérité, renouvelant leurs précédentes tentatives, qu'ils ont poursuivies jusqu'à leur mort. Zwingli devait se rendre à Baden : c'était uniquement pour se saisir de lui & le mettre à mort qu'on avait arrangé cette conférence. Le complot a été prouvé plus tard, mais les Zuricois ne laissèrēt pas partir Zwingli. Les pensionnaires espéraient que, Zwingli mort, ils gagneraient Zurich à la cause de la France; dans la ville même, le Roi comptait de chauds partisans, qui auraient sans regret laissé brûler Zwingli, cōme plusieurs faits l'ont bien montré. Ainsi des individus vinrent une nuit, dans le dessein d'assassiner Zwingli, le prier de se rendre auprès du lit d'un malade, & lorsqu'ils virent qu'il ne voulait pas sortir, ils brisèrent ses fenêtres à coups de pierres; il ne serait pas difficile de dōner tous les détails de cette tentative. Une autre fois, un homme fut envoyé avec des chevaux dont les sabots étaient entourés de feutre; 500 courōnes lui étaient promises s'il s'emparait

de Zwingli vivant, & 400 couronnes s'il rapportait la preuve qu'il l'avait tué. Ayant appris que Zwingli foupait dans telle maison, cet émissaire s'embusqua, bien décidé à lui enfoncer un coin de bois dās la bouche & à l'emmener prisonnier. On voit que Zwingli a couru maint danger de mort, même dans la ville de Zurich. La Providence l'a gardé : il ne devait pas périr victime d'un guet-apens, mais tomber dans une bataille rangée, semblable au berger qui succombe en avant de son troupeau ; & cette fin, lui-même l'a souvent prédite, comme je puis l'affirmer ainsi que plusieurs autres encore en vie.

Quoique Zwingli fût empêché d'assister à la conférence de Baden, il la dirigeait toutefois en grande partie. Feu OEcolampade, principal adversaire d'Eck, le tenait au courant. Un jeune Valaisan, Hieronymus Wælschen, avait été envoyé tout exprès à Baden ; il était césé se trouver là pour les bains & prenait note, d'une manière aussi complète que possible, de l'argumentation d'Eckius & de tous les discours. Il suivait les discussions, retenait les arguments & les couchait sur le papier en rentrant à la maison des bains, car personne ne pouvait écrire dans l'église, si ce n'est les quatre secrétaires *ad hoc*. Pendant la durée du colloque, il était défendu, sous peine de la vie, d'expédier des missives au dehors ; le coupable devait avoir la tête trachée sur la place publique, sans autre forme de procès. Or, de deux jours l'un à peu près, Hieronymus Zim-

mermann, de Winterthur, & moi portions à Zwingli les lettres du *studiosus*, du *Doctor* OEcolampadius & d'autres *amici*, de sorte qu'on savait à Zurich tout ce qui se passait à la conférence. Quand on me demàdait : « Que viens-tu faire ? » (car à chaque porte de Baden il y avait des gardes en armes) je répōdais : « Vendre de la volaille. » A Zurich on me remettait quelques poules ; je les portais aux bains & ne m'en débarrassais que lorsqu'un acheteur se présentait de lui-même. J'ignore quelle feinte employait mon camarade ; en tout cas, les gardes s'étonnaient fort que je parvinsse si facilement à me procurer de la marchandise.

La veille de la Pentecôte, Eck voulut savoir qui prononcerait sur le résultat de la dispute, une fois qu'elle serait close. OEcolampadius consulta ses collègues sur la réponse à donner : ils résolurent de faire connaître leur décision à la séance du lendemain. Eck proposait pour juges les *legati* présents au colloque & presque tous papistes. Ne pas s'en remettre à eux, c'était les indisposer ; aussi le cas exigeait-il mûre réflexiō. Dans la soirée, quelques instants avant l'heure du souper, j'allai demander à OEcolampadius s'il n'avait point de missive pour maître Zwingli. « Je lui écrirais volontiers, me répondit-il, ce serait même bien nécessaire, mais il est tard & je crains que tu ne finisses par être soupçonné. Si tu as assisté à la séance d'aujourd'hui, tu dois savoir sur quoi nous avons à répondre ? » —

« Je suis

« Je suis en état, dis-je, d'exposer tout cela de vive voix. » Ces paroles transportèrent de joie OEcoulampade; les portes de la ville n'étaient point encore fermées, & je fis presque d'une seule traite le trajet de Baden à Zurich. J'arrive chez Myconius; il s'était déjà mis au lit; je l'informe de la cause de ma venue. « Cours, me dit-il, chez maître Ulrich, & lors même qu'il serait couché, ne cesse pas de carillonner jusqu'à ce qu'on t'ouvre. » J'y vais, bien que ma première idée eût été d'attendre au lendemain; tout le monde dormait. Au bruit que je fais, le marguillier qui demeurait vis-à-vis se met à la fenêtre en criant: « Quel diable mène pareille vie? » — « Gaspard, lui dis-je, c'est moi! » Il reconnaît ma voix; il savait que j'avais souvent affaire chez maître Ulrich. « *Custos*, est-ce toi? Sonne vigoureusement! » Enfin sort un vieillard; c'était messire Gervasius, naguère prêtre, lequel demeurait depuis quelques années avec Zwingli. « Qui est là? » demanda-t-il. — « Messire Gervasius, c'est moi. » Il m'introduit dans la maison tout en me disant: « Que veux-tu si tard? ne peux-tu laisser maître Ulrich dormir une nuit en paix? Depuis six semaines que la conférence dure, il ne s'est pas couché. » Nous frappons un bon moment à la porte de Zwingli, qui finit par entendre que je suis là; il arrive en se frottant les yeux: « Quel tapage fais-tu donc? Voilà six semaines que je ne me suis pas mis au lit, & comme c'est demain Pentecôte, j'avais pensé que

le colloque chômerait. » Nous entrons dans sa chambre. « Voyons, quelles nouvelles? » Je lui fais mon rapport & lui explique pourquoi je n'apporte point de lettre. « Bon! s'écrie-t-il, n'est-ce que cela? Eck s'imagine nous jouer un de ses tours. Je vais écrire; connais-tu quelque gars qui soit disposé à partir pour Baden? » — « Oui. » — « Veux-tu manger? je réveillerai la servante qui te préparera une soupe. » — « Je crois que j'aimerais mieux dormir. » Je fouhaite à Zwingli une bonne nuit & lui envoie un jeune garçon qui se charge de la lettre & se met aussitôt en route. Ayant atteint Baden avant le jour, notre messager trouve devant les murs un char de foin arrivé trop tard la veille pour pouvoir entrer dans la ville; il grimpe sur ce char, s'étend sur le foin & s'endort. A l'aube, le paysan conduit son attelage à la place du marché; l'enfant s'éveille alors, regarde autour de lui, considère les maisons, puis descend du char & porte la missive à OEcolampadius. Je ne fais pas précisément ce qu'elle contenait, mais le langage que Zwingli m'a tenu dans sa chambre me permet de le conjecturer : « Quelqu'un, m'avait-il dit, oserait-il entreprendre de rendre ces paysans capables de discerner qui a tort ou raison? ils s'étendent mieux à traire les vaches. A quoi bon coucher tout par écrit, si ce n'est pour s'en remettre à la décision des lecteurs? Eck ignore-t-il par hasard comment les choses doivent se passer dans les *concilia*? »





Je cōtinuais de vivre à Zurich dās la pauvreté, lorsqu'ēfin maître Heinrich Werdmiller me prit pour être le *pædagogus* de ses deux fils & pourvut à mon pain quotidien. De ces deux jeunes gens, Otho Werdmiller devint *magister artium* de Wittemberg & servit l'Eglise de Zurich ; l'autre est tombé à Kappel. J'étais désormais hors des peines & des soucis, mais je me fatiguais trop à étudier : *latina, græca & hæbraïca lingua*, je voulais tout apprendre à la fois ; je passais les nuits sans presque fermer l'œil, luttant péniblement contre le sommeil & me mettant dans la bouche de l'eau froide, des raves crues, du gravier, de façon à avoir les dents agacées dès que je commençais à dormir. Mon cher père Myconius me faisait des représentations à ce sujet & ne me grondait pas lorsque le sommeil me surprenait au beau milieu d'une leçon. Dans les premiers temps Myconius faisait consister tout son enseignement dans une *frequens exercitatio in lingua latina* ; il s'occupait raremēt du grec, langue fort peu connue alors. Voyant donc qu'on ne m'enseignerait jamais à l'école la *grammatica latina, græca* ou *hæbraïca*, j'ētrepris de dōner à d'autres des leçons sur tout cela, afin de l'apprendre moi-même. Je lisais tout seul *Lucianus & Homerus* dont il existait des traductions. Puis Myconius me prit dans sa maison où je trouvai d'autres commensaux (parmi eux défunt *Doctor Gesnerus*) avec lesquels j'étudiai le *Donatus* & les *declinationes*. Ces exercices me profiterēt confi-

dérablement. Myconius avait alors pour sous-maître le très-docte messire Theodorus Bibliander, homme d'une science inouïe dans toutes les langues & surtout dans l'*hæbraïca lingua*. Il était l'auteur d'une grammaire hébraïque; cōme il mangeait avec nous à la table de Myconius, je le priai de m'apprendre à lire l'hébreu; il y consentit & je parvins à connaître soit les caractères imprimés, soit l'écriture. Chaque matin je me levais pour allumer le feu dans le cabinet de Myconius; je m'asseyais devant le poële & me mettais à copier la grāmaire, pendāt que dormait le maître, qui ne s'aperçut jamais de rien.

Cette année-là, Damian Irmî, de Bâle, informa Pellicanus, qui était à Zurich, qu'il partait pour Venise; il ajoutait que, si quelques pauvres compagnons désiraient avoir une Bible hébraïque, il se chargerait volontiers d'en acheter là-bas un certain nōbre d'exēplaires, qu'il céderait ensuite au plus bas prix. *Doctor* Pellicanus lui manda d'en rapporter douze. Quand ces livres furent arrivés, on m'en offrit un pour une couronne. Je possédais depuis peu une couronne, reliquat de l'héritage paternel; je la donnai en échange de la Bible, que je me mis à traduire. Un beau jour arriva messire Conrad Pur, prédicāt à Mætmanstetten, dans le territoire de Zurich. En me voyant lire cette Bible hébraïque, il me demāda : « Serais-tu un *hæbræus*? En ce cas tu vas m'enseigner l'hébreu. » — « Je ne saurais, » répōdis-je. Mais il ne me laissa ni trève ni repos jusqu'à ce

que je lui eusse promis de le faire. Je me dis : « Tu demeures chez Myconius, qui sera peut-être fâché. » Et je partis pour Mætmanstetten où nous entreprîmes la grammaire du *Doctor Munsterus*; nous traduisîmes aussi, & ce me fut un excellent exercice. Je séjournai 27 semaines en cet endroit, la chère y étant bonne. Je passai ensuite 10 semaines à Hedigen chez messire Hans Wæber, également prêdicant. Puis je me rendis à Riffelischwill, chez un troisième pasteur qui, à quatre-vingts ans bien sonnés, voulut commencer l'hébreu. Enfin je revins à Zurich. Les prédicateurs répétaient fréquemment dans la chaire : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ; » s'efforçant de démontrer combien le travail manuel est béni de Dieu, & trouvant mauvais qu'on fît de tous les *studiofi* des ecclésiastiques. Maître Ulrich lui-même disait qu'il fallait cōtraîdre les jeunes gens au travail, pour prévenir le trop grand nombre des gens d'Eglise. Aussi beaucoup renonçaient-ils aux études.

Un jeune Lucernois, savant & de manières distinguées, Rudolphus Collinus, se rendant à Constance pour y recevoir les ordres, Zwinglius & Myconius lui conseillèrent d'employer plutôt son argent à apprendre le métier de cordier. Après qu'il se fut marié & qu'il eut passé maître, je le priai de m'enseigner son état, & comme il me répōdit qu'il māquait de chanvre, une petite somme que j'avais héritée de ma mère me servit à en acheter un quintal. Je fis mō apprentissage

avec grand zèle, sans perdre cependant le goût de l'étude. Quand on me croyait endormi, je me levais sans bruit, allumais une chandelle &, prenant un *Homerus*, me mettais à traduire à l'aide d'une *versio* que je dérobaïs à mon maître. Même au milieu des travaux du métier, je portais *Homerus* avec moi. Une fois mon maître s'en aperçut & me dit : « *Platere, pluribus intentus minor est ad singula sensus* ; continue tes études ou fais à ton ouvrage. » Certain soir que nous soupions, une cruche d'eau devâit nous : « *Platere*, me demanda Collinus, comment Pindarus commence-t-il ? » — « *Ἀριστον μὲν τὸ ὕδωρ*, » répondis-je. Il se mit à rire & ajouta : « Donc nous allons suivre le conseil de Pindarus : faute de vin, buvons de l'eau. »

Quand le quintal de chanvre fut employé, mon apprentissage était fini ; c'était un peu avant Noël & j'avais le dessein d'aller à Bâle. Je pris congé de mon maître, mais, au lieu de quitter la ville, je regagnai mon ancien logement, chez la mère Adélaïde. J'y restai caché six semaines, traduisant *Euripides* que je portais partout avec moi, ainsi que *Homerus*, car j'avais résolu d'étudier le plus possible. Sur le point de partir, je me rendis de nuit aux étuves & me plaçai dans un coin pour n'être vu de personne. La chaleur ne tarda pas à m'incommoder ; sentant que j'allais m'évanouir, je fortis en toute hâte, mais devant la porte je tombai dans la boue. Quand j'eus moins chaud, je rentrai dans le vestiaire ;

chacun put considérer la vilaine façon dont je m'étais fouillé, ce qui fit dire à la baigneuse : « Quel sale plongeon il a fait là ! » Je n'osai pas retourner dans la salle de bains, de peur qu'il ne vînt à la connaissance de mon maître que je n'étais pas encore parti.

Le lendemain matin je chargeai mon sac sur mes épaules, fortis de la ville & fis d'un jour le trajet de Zurich à Mutetz. Arrivé à Bâle, je me mis à chercher de l'ouvrage. Je me présentai à maître Hans Stæhelin, surnommé le Cordier rouge, qui demeurait sur la place du Rindermarkt; il passait pour le patron le plus brutal qui pût se trouver sur les bords du Rhin; aussi les compagnons n'entraient pas volontiers à son service, ce qui m'était une chance de trouver de l'occupation chez lui. Il m'engagea; mais à peine savais-je pendre l'échanvroid & tresser. Selon ses belles habitudes, maître Hans Stæhelin se prit à jurer & à tempêter. « Va-t'en, s'écria-t-il, va-t'en & arrache les yeux à celui qui t'a enseigné le métier ! Que veux-tu que je fasse de toi ? tu n'y cōnais rien. » Il ignorait que je n'avais jamais travaillé plus d'un quintal de châtre & je ne le lui aurais pas avoué, à cause de son apprenti. Ce dernier, individu d'un mauvais caractère, était originaire d'Altkirch & vit encore; plus habile que moi, il me rudoyait fort, m'appelant mufle de vache & me prodiguant mille autres injures; je n'osais me plaindre au patrō qui, de son côté, était grossier comme un Souabe. Cependant je

désirais rester dās cette maison; Stæhelin me prit donc à l'essai pour huit jours; je m'expliquai franchement avec lui, le priant d'avoir quelque patiēce, qu'il me paierait ou ne me paierait pas, comme il le voudrait. Je promettais de le servir fidèlement & de tenir ses livres de comptes avec soin, car chez lui personne ne savait écrire. « Je ne suis pas habile, dis-je, je le reconnais : la plupart du temps mon patrō manquait de chāvre. » Enfin Stæhelin se laissa persuader & me garda; il me donnait par semaine un batz, avec lequel j'achetais des chandelles; en effet, j'étudiais la nuit, bien que je dussé travailler aux cordes jusqu'au couvre-feu & recommencer le matin dès que la trōpette se faisait entendre de nouveau. En fōme, je n'étais pas mécōtent de ma situation, & tout mon désir était de rester chez Stæhelin afin de devenir un bon cordier. Mais l'apprenti me dénonça aux compagnons, cōme ne sachant rien & n'ayant pas fait le temps voulu d'apprentissage (qui était, en général, de deux ans); il espérait que le patron serait obligé de me renvoyer, ou que les ouvriers refuseraient de travailler plus longtemps à Bâle. Alors je pris à part les cōpagnōs l'un après l'autre, cherchant à leur plaire pour qu'ils ne m'inquiétassent pas. Malheureusement je ne pouvais leur donner grand'chose, puisque je ne possédais rien. Au bout de fix mois je fus capable de faire l'ouvrage courant, même de remplir l'emploi de contre-maître & de diriger l'atelier; néanmoins, quand
nous étions

nous étions occupés à des travaux pénibles, cōme à tresser de grosses cordes, la sueur me décollait souvent du front ; ce que voyant, le maître me disait : « Si j'avais autant étudié que toi & que les livres m'inspirassent un si grand amour, j'enverrais bien vite au diable l'état de cordier. » Il avait été frappé de mon goût pour la lecture.

Je cōnaissais le respectable imprimeur messire Andreas Cratander, dont le fils Polycarpus avait été en même temps que moi le commensal de Rudolphus Collinus. Cratander me fit cadeau d'un *Plautus* qu'il avait imprimé en in-octavo & qui n'était point relié. Je prenais une feuille du livre, la fixais à une fourchette que je fichais dans le chanvre, & de cette manière je pouvais lire tout en travaillant ; le maître survenait-il, je cachais vivement la feuille sous le chanvre. Un jour, il me prit sur le fait ; il entra en fureur & s'écria en jurant : « Que la fièvre quartaine te ferre, maudit moinillon ! Sois à ton ouvrage ou décampe ! N'est-ce pas assez que je te permette d'étudier la nuit & les jours de fête, sans que tu lises encore pendant les heures de travail ? » En effet, les jours de fête, aussitôt après le repas, je m'empressais de m'en aller avec mes livres dās quelque pavillon à la campagne ; là je lisais tout le reste de la journée, jusqu'au moment où le gardien des portes faisait entendre son cri ; car mon patron ne possédait pas de jardin au Rindermarkt, comme d'autres maîtres cordiers qui demeurent dans les faubourgs.

J'entrai en relations avec plusieurs *studioſi*, en particulier avec les *discipuli Doctōris Beati Rhenani*. Ils s'arrêtaiēt devāt la boutique & m'engageaient à quitter le métier, offrāt de me cōduire chez leur maître, qui me présenterait à meſſire Erasmus Roterodamus; à ſon tour celui-ci me recōmanderait à un *epiſcopus* ou bien à quelque autre perſonnage. Mais ces avances furent inutiles, quoique Beatus Rhenanus & Erasmus ſoiēt venus me parler à la place Saint-Pierre, où j'aidais à confectionner une groſſe corde, & que le très-renōmé ſeigneur Erasmus m'ait alors offert ſa protection, ainſi que les *discipuli* me l'avaient fait preſſentir. Je préfèrai continuer mon exiſtence toute de travail & de fatigue. J'avais grād froid l'hiver; la nourriture était mauvaiſe & inſuffiſante; le patron, ladre comme un Souabe, achetait du fromage puant & immangeable que la bourgeoiſe, en ſe bouchāt le nez, m'ordōnait de jeter loin dès que ſon mari avait tourné les talons. Ma ſituation était des plus déplorables.

Peu à peu je fiſ la connoiſſance de quelques perſonnages, entr'autres celle du *Doctōr Oporinus*; celui-ci voulait à toute force que je lui donnaſſe des leçons d'hébreu. Je m'excufais ſur mon peu de ſcience & le manque de temps; à la fin, vaincu par ſes preſſantes inſtances, j'offris à mon patron de le ſervir pour rien ou pour un moindre ſalaire, s'il m'accordait en retour quelques heures de libres par ſemaine. Je dois dire qu'il avait augmenté ma paie. Il conſentit à me





céder une heure par jour, de 4 à 5. Alors Oporinus afficha, à mon infu, contre les murs de l'église un billet annonçant qu'un hōme enseignerait à Saint-Léonard, de 4 à 5 heures, à partir du lundi suivant, les *rudimenta linguæ hæbraicæ*. Oporinus était à cette époque maître d'école à Saint-Léonard. Quand, à l'heure convenue, je me rendis dans la salle, comptant converser seul à seul avec Oporinus, je fus stupéfait de me trouver en face de dix-huit personnes fort savantes, car je n'avais pas remarqué le billet affiché à la porte de l'église. Dès que je vis ce nombreux auditoire, je voulus m'enfuir; mais le *Doctor* Oporinus me dit : « Reste, ce sont aussi de braves cōpagnons. » J'avais honte de paraître avec mō tablier de travail; je me laissai pourtant persuader & commençai la *grammatica Doctoris Munsteri*; ce dernier n'était pas encore à Bâle. Je lus aussi de mon mieux le prophète Jonas.

La même année arriva un Français, envoyé par la reine de Navarre à cette fin d'apprendre l'hébreu; il vint m'entendre un soir. J'entrai dans la chambre, mal vêtu comme toujours, & m'assis contre le poêle, suivant mon habitude : c'était une place fort agréable; les étudiants se mettaient autour de la table. « *Quando venit noster professor?* » demanda le Français; Oporinus me montra & l'étranger fut tout ébahi de voir un professeur dans un pareil accoutrement. La leçon terminée, il me prit par la main, m'emena de l'autre côté du pont & voulut savoir cōment

il se faisait que je fusse si méchamment habillé. « *Mea res ad restim rediit,* » lui répondis-je. Il offrit d'écrire à mon sujet une lettre à la reine de Navarre qui ne manquerait pas, disait-il, de me traiter comme un dieu ; il me cōseillait donc de m'en aller avec lui, ce que je refusai. Il assista jusqu'à son départ à mes leçons. Il était vêtu magnifiquemēt & coiffé d'un barret brodé d'or ; il avait un serviteur à lui, qui le suivait portant un manteau & un chapeau, pour le cas où la pluie serait venue à tomber, ou pour je ne fais quelle autre cause. Il y a neuf ans, ce personnage revint dans le pays & quand il m'aperçut près des Augustins, de tout loin il cria : « *O salve, præceptor Platere !* » Je lui demandai d'où il arrivait ; il me dit qu'il avait passé neuf années en *Creta, Asia & Arabia*, auprès des plus savants rabbins juifs ; qu'il possédait maintenant les divers dialectes hébreux aussi bien que sa langue maternelle, & qu'il se sentait tout heureux de regagner sa patrie. Sa mise était toujours des plus riches.

Je restai chez le Cordier rouge jusqu'à la première campagne contre les Cinq Cantons. Mon maître dut partir & ferma sa boutique jusqu'à son retour. Je le suivis ; on se dirigeait, en effet, sur Kappel & la contrée m'était bien connue puisque j'avais enseigné l'hébreu au prédicāt de Mætmanstetten. Je portais l'armure de mon patron. Après avoir passé la Schaffmatt, nous arrivâmes à Mætmanstetten. Je trouvai dās

la maison du seigneur prêdîcant le capitaine Noble Balthasar Hildbrand, avec son lieutenant, son porte-étendard & la fuite que le Cōseil lui avait donnée. Je fus reçu comme une vieille connaissance & l'on apporta du vin pour fêter ma venue. Beaucoup de Bâlois accompagnés de leurs gens logeaient dâs Mætmanstetten & dans les villages voisins.

C'était, si je ne me trompe, le jour de la Saint-Jean. Notre capitaine s'était rendu au camp des Zuricois près de Kappel. Depuis quelques jours on négociait la paix, mais elle n'était point encore conclue. Or, à une heure de l'après-midi, nous entendîmes tout à coup de fortes détonations de mousqueterie; notre capitaine manda de renvoyer la troupe, que la paix était faite & que l'on tirait des salves de réjouissance. En effet, on eût dit du genièvre pétillant dâs le feu. Donc les Bâlois s'en retournèrent chez eux; mais leur chef ne paraissant point, les notables de Mætmanstetten, grandement étônés, me chargèrent, puisque je connaissais le pays, d'aller vers Noble Hildbrand qui se trouvait à Kappel avec les mercenaires, & de lui demander la raison pour laquelle il avait ordonné le licenciement sans revenir lui-même ni transmettre des nouvelles plus circonstanciées.

Quand j'arrivai à Kappel, le crépuscule était déjà fort & le capitaine, qui sortait du cloître à ce moment même, ne me reconnut pas tout de suite. Il s'enquit du motif de ma venue; je

lui contai toute l'affaire. « Va, me dit-il, & demande là-dedàs le secrétaire Reinhart de Zurich; annonce-lui de ma part que tu dois attendre auprès de lui la réponse à ton message. » J'entrai dans le couvent, où Reinhart me fit souper, & à minuit tous deux nous nous étendîmes sur les bancs. Vers les deux heures on nous réveilla pour nous avertir qu'on venait d'apporter l'instrument du pacte que les Cinq Cantons avaient passé naguères avec le roi des Romains. Il faut savoir qu'un des articles du traité de paix stipulait la publication de cet acte; mais quand il fallut régler ce point, personne ne voulut se trouver en possession du document; chaque canton renvoyait à un autre canton; cependant la paix ne pouvait être conclue définitivement qu'après l'exécution de la susdite clause. Enfin l'acte fut apporté vers les deux heures de la nuit. Tout le monde se releva; on se rassembla dans une grande salle, & la pièce fut remise en mains du landāman de Glaris, qui dans tout ce différend avait rempli le rôle de suprême arbitre. Il passa le parchemin à un secrétaire qui le déploya; il était terriblement long & large (jamais n'en vis de pareil), muni de neuf sceaux, dont un grand en or. Le secrétaire se mit à lire un immense préambule farci d'une kyrielle de titres, comme les pancartes qu'on lit à Bâle sur la place publique le jour de la Saint-Jean; puis venait la mention des Cinq Cantons & de leurs titres accoutumés, & qu'ils avaient fait alliance avec..... A cet

instât le landāman posa la main sur le documēt : « Allez ! » dit-il. Mais un homme qui se trouvait derrière moi, un Zuricois selō toute apparence, s'écria : « Qu'on lise tout, & qu'elles soient manifestées au grand jour leurs menées contre nous ! » Se tournant vers l'interrupteur, le landāman répondit : « Qu'est-ce ? que cet écrit soit lu ? Vous me mettrez en pièces avant que j'y consente ! » Et tout en pliant l'acte il ajouta : « Vous n'êtes déjà que trop irrités les uns contre les autres. » Il prit un couteau, détacha d'abord les sceaux, puis découpa le parchemin en longues lanières, & celles-ci en petits morceaux ; le tout fut mis dans un barret & confié au secrétaire pour être jeté au feu. Ce qu'on fit des sceaux, je l'ignore. Au point du jour, Reinhart me dépêcha vers le capitaine, afin de lui annōcer que la paix était assurée, que le traité avait été rendu public, puis brûlé. Je ne tardai pas à rencontrer le capitaine qui venait au-devant de moi ; je m'acquittai de mon message ; Hildbrand me gratifia de cinq batzen, puis ses gens & lui regagnèrent tout joyeux leurs foyers.

Pour moi je me rendis à Zurich, où je fus témoin de la rentrée triomphale des troupes. Les Zuricois montèrent tous leurs canons sur la Plate-forme des Tilletls & tirèrent du côté de la Limmat & de la grande ville. C'étaient des détonations telles que de grosses branches d'arbres se rompirent ; beaucoup de fenêtres furent brisées, des portes fortirent de leurs gonds. Le dimanche

Zwingli prêcha; il parla de la paix qui venait d'être conclue & dit qu'elle ferait fous peu la cause que les gens dans leur désespoir se prendraient la tête à deux mains; c'est ce que la campagne suivante a bien montré.

Je restai un certain espace de temps à Zurich, étudiant auprès de maître Myconius. Sa femme & lui me conseillèrent d'épouser leur servante Anni & de mettre fin à mon existence errante, ajoutant qu'ils nous institueraient leurs héritiers. Je me laissai persuader & Myconius nous fiança. Je ne logeais pas chez lui, mais chez la vieille Hutmacherin avec mon cousin Simon Steiner, qui étudiait à Zurich & à qui la prédication avait procuré du pain & des loisirs. Nous fûmes mariés, quelques jours après, dans l'église de Dübendorff par le prédicât de l'édroit, beau-frère de maître Myconius; quant à la pompe que nous déployâmes en cette occasion, je dirai que des gens se trouvèrent à notre table sans se douter le moins du monde qu'ils assistaient à un repas de noce. A la nuit tombante nous rentrâmes en ville & je regagnai seul mon logis, car nous voulions tenir notre union secrète. Deux jours plus tard, je partis pour le Valais. Là j'informai mes amis de mon mariage; cette nouvelle les fâcha très-fort, parce qu'ils avaient toujours souhaité que je fusse prêtre.

Après avoir résolu d'embrasser la profession de cordier & de tenir en même temps une école dans mon pays, je retournai à Zurich. J'y passai
fix semaines

fix semaines encore sans coucher avec ma femme, si bien que Myconius me dit à la fin : « Quand veux-tu donc coucher avec Anni ? Il en ferait grand temps. Sur tes vieux jours tu pourras devant la jeune génération te vanter de cette longue continence : les nouveaux mariés sont pour l'ordinaire si pressés de ne faire qu'un seul lit. » C'était de quoi ma femme & moi n'avions cure, car honteux nous étions. Nous fixâmes le jour de notre départ pour le Valais : Myconius devait à ta mère quatorze florins de gages, il n'en paya que deux ; ce fut avec cette somme que nous nous mîmes en route. Le premier soir nous nous arrêtâmes à Mætmanstetten, chez le pasteur à qui j'avais appris l'hébreu. Il ne pouvait pas savoir sur quel pied nous avions, ma femme & moi, vécu jusqu'alors, & nous fûmes tout déconcertés de ne trouver qu'un lit pour nous deux ; mais enfin, il fallait bien une fois en passer par là. Le lendemain nous arrivâmes à Lucerne, chez le frère de ma femme, nommé Clæwi Dietfchi, qui gagnait sa vie à fabriquer des balais, des corbeilles & des chaises.

La famille des Dietfchi est originaire de Wippchingen, petit village situé sur la Limmat, au-dessous de Zurich, & faisant partie de la paroisse de cette ville ; Anni était donc de Wippchingen par son père, sa mère était de Meilen, au bord du lac de Zurich. Père & mère moururent de bonne heure & ma femme fut élevée par des amis, jusqu'au moment où elle put gagner sa vie comme

domestique; dâs presque toutes les places qu'elle eut, elle y resta longtemps; en dernier lieu elle servit pendant sept ans Myconius. Anni, seule avec son rouet, prolongeait les veilles afin de subvenir par son travail aux besoins du ménage de sa maîtresse, qu'elle nommait sa mère. Les jours de fête elle filait pour son propre compte &, comme elle était habile, elle gagnait passablement. Cōbien de fois, du temps que j'étais chez Myconius, n'a-t-elle pas travaillé bien avant dans la nuit, tandis que j'étudiais accoudé sur une table; ni l'un ni l'autre ne nous doutions qu'un jour nous ferions mari & femme. Ses gages étaient bien minces, suivant la coutume d'alors : pour trois ans elle avait à peine ce qu'une servante gagne aujourd'hui dans une année; néanmoins elle possédait un assez joli trouffeu, qu'elle avait elle-même confectionné.

De Lucerne nous allâmes à Sarnen en Unterwalden; là notre hôte & sa femme se mirent dans un état d'ivresse tel, qu'ils perdirent toute connaissance & restèrent, incapables de bouger, sur les bancs de la salle commune; si ma femme n'avait, quelques instants avant le souper, aidé l'hôtesse à faire notre lit, nous n'aurions pas su vraiment où nous aller coucher; c'était pourtant un samedi. Le tavernier s'amusait à jouer du luth, en chantant à tue-tête; je fus obligé de lui dire : « Ne faites pas tant de bruit, vous nous ferez punir. » — « Bah! répondit-il, si le landamman était chez lui, & même couché, il se

serait relevé déjà. » Il faut favoir qu'en Underwalden, lorsque les gens cōmencent à boire, le plus souvêt ils ne rentrent pas à la maîsō. Aussi dit-on : « Voulons-nous passer une nuit d'Underwalden? » Toutefois, le lēdemain matin, nos hôtes furent parfaitement établir le compte de notre dépense.

Après le Hasli, nous atteignîmes Grimsel am Berg. Il avait déjà neigé ; ce n'était pourtant pas encore la Saint-Gall, puisque nous nous étions trouvés à Lucerne le jour de la Saint-Léodegard. En voyant combien le pain était dur, ta mère entrevit la rude existence que nous alliōs mener. Quelques hommes, qui voulaient traverser la mōtagne le lendemain, me dirent : « Tu ne dois pas songer à faire passer ta femme de l'autre côté. » Ce voyage était bien pénible pour Anni ; il fallait coucher sur un peu de paille, & elle n'y était point habituée. Au matin nous nous levâmes &, avec l'aide de Dieu, nous frâchîmes le col heureusement, bien que les vêtemēts d'Anni se fussēt gelés sur sō corps. Une fois à Münster in Goms nous n'avions plus que quatre milles à faire pour arriver à Viège, but de notre voyage. Il avait aussi neigé par là, & quand on fut que nous venions de Zurich, nous fûmes mal reçus.

Nous possēdiōs encore pour un jour de vivres & un pfennig pesant, avec lequel Anni acheta de la filasse, car elle savait fort bien filer. Le lendemain ma femme trouva une compatriote à Brigg-les-Bains ; notre hôte, un barbier employé

aux bains, était aussi Zuricois. Quant à cette fille, son père était maître Schwitzer du Rennweg, qui fut banneret & périt à Kappel; il est probable qu'elle s'était enfuie de la maison paternelle à la suite de quelque équipée. Elles n'étaient pas rares les filles de Zurich qui de grand cœur abandonnaient le verjus de leur pays pour le bon vin du Valais. La Zuricoise rassura ma femme, lui disant que les Valaisâs étaient un bon peuple & que nous nous tirerions aisément d'affaire. Nous quittâmes les bains & gravâmes une très-haute montagne pour aller trouver ma sœur Christine à Burgen, où elle vivait avec son mari & ses neuf enfants. Mon beau-frère avait deux tantes si vieilles qu'elles-mêmes, ni personne, ne savaient leur âge. Nous demeurâmes en ce lieu jusqu'à la Saint-Gall. Ma sœur m'avait gardé quelques objets de ménage que j'avais hérités; elle me prêta son âne pour les transporter à Viège.

Là je pris possession d'une maison pour laquelle je n'eus point de loyer à payer & où il y avait un lit dont on ne se servait pas & qu'on m'abandonna gratis; c'était presque la plus belle maison du village, avec de jolies fenêtres vitrées. Nous commençâmes donc à mener une existence plus douce. Une de mes tantes, passant un jour par Viège, vint me saluer : « Thomas, me demandait-elle, quand nous célébreras-tu la messe? » Entendant cette question, une noble demoiselle, parente de l'évêque *Doctor Adrianus de Ried-*

matten, se prit à dire : « Si je ne me trompe, il a ramené une bien longue messe avec lui. » Une autre fois, mon cousin messire Anthoni Platter m'aborde après l'office dans l'église de St-Martin à Viège : « Le bruit court que tu es revenu avec une femme légitime? » — « C'est la vérité. » — « Que le diable t'emporte ! s'écria-t-il ; j'aurais préféré te voir avec une garce. » — « Ah ! maître, répliquai-je, vous ne trouverez nulle part dans la Bible qu'il vaille mieux prendre une cōcubine qu'une épouse. » Il fut très-irrité de cette réponse & resta longtemps sans vouloir me parler. Dans toute la contrée il avait le renom d'être un bon *bibliacus*, car il lisait beaucoup la Bible, mais la comprenait fort peu, se contentant de marquer en rouge les initiales & les sommaires.

Je montai mō atelier de cordier & ouvris en même temps une école. J'eus jusqu'à 30 élèves en hiver, mais à peine 6 en été ; chacun d'eux me payait aux Quatre-Temps un pfennig pesant. Mes affaires prospéraient, car je recevais des dons nōbreux. J'avais beaucoup de parêtes : l'une apportait des œufs, l'autre du fromage, une troisième du beurre ; les mères de mes écoliers ne restaient pas en arrière ; parfois même on me faisait cadeau d'un quartier de brebis ; les habitants du village me donnaient du lait, des choux, des pots remplis de vin, &c. Chaque jour c'était de nouveaux présents & souvent, le soir, quand je récapitulais, je me trouvais en avoir reçu huit ou neuf de diverse nature. Peu de se-

maines avant mon retour au pays, dans une réunion de femmes à Eisten, la cōversation vint à tomber sur mon compte, & toute l'assistance de se récrier à la pensée de la belle première messe que je dirais & du grand nōbre de cadeaux que je recevrais à cette occasion : car, rien que dans la famille de ma mère, les Summermatter, il y avait 72 filles non mariées, dont chacune se proposait d'apporter à l'autel son présent. Ce fut sur ces entrefaites qu'arriva la nouvelle de mon retour & de mon mariage.

Pour me mettre en ménage j'empruntai à mon oncle Antoni Sūmermatter (ordinairement appelé Antoni zum Liechtbiell) 30 gros, qui font 15 batzen de Suisse; avec cet argent nous mōtâmes notre maison. J'achetais du vin que nous revendions à la mesure, & des pommes qu'Anni détaillait aux jeunes gars. Grâce aux braves gens qui nous vinrent en aide, nos privations cessèrent & ma fēme se trouvait fort heureuse. Mais les prêtres ne nourrissaient point à mon égard des intentions bien charitables, quoiqu'ils me fissent bon visage & m'invitassent fréquemment pour m'empêcher de me déclarer ouvertement du parti de Luther. Cependant, quand il me fallait aider à chanter la messe, ce m'était par trop pénible & ma conscience me reprochait d'être complice de l'idolâtrie. Je regrettais de ne pouvoir parler librement & selon mon cœur. Aussi, désirant quitter ces lieux, je me rendis à Zurich afin d'y prendre conseil de My-

conius. Il approuva mō projet, parce que j'avais quelque espoir de trouver à Bâle un emploi.

Dâs le trajet pour retourner chez moi, j'étais accompagné d'un mien écolier qui ne pouvait se décider à passer le Grimsfel. La pluie & la neige se mirent à tomber, & le froid devint tel que peu s'en fallut que nous ne fussions gelés tous deux. Cōnaissant les montagnes, je défendis au pauvre garçon de s'asseoir, ni même de s'arrêter; je prenais les devants pour me réchauffer, puis revenais vers mon compagnon; je fis ce manège jusqu'au momēt où, Dieu aidant, nous atteignîmes l'hospice, c'est-à-dire une hôtellerie située sur la montagne & où l'on peut boire & manger quelque chose de bon. Ce n'était pas encore la mi-août.

Cela me rappelle que, passant une fois le Grimsfel, seul & sâs avoir l'expérience des montagnes, je sentis tout à coup les forces me manquer &, succombant à la fatigue, je m'assis pour prendre un peu de repos. Alors une singulière sensation s'empara de mon être; une douce chaleur pénétra tout mon corps & je m'endormis les bras croisés sur les genoux. Par bonheur un homme me posa une main sur chaque épaule & me réveilla. « Hé! dit-il, que fais-tu là à dormir? lève-toi & marche! » Ce que l'homme devint, je l'ignore; j'eus beau regarder au près & au loin, je ne vis personne. Je me levai & pris dans mon bissac un morceau de pain que je mangeai. Quand je fis part de cette aventure aux gens

rompus à la vie des montagnes, ils me dirent que j'avais été bien près de périr; en effet, si, sur les fommités, un individu s'affied, cédant à la fatigue & au froid, il ne tarde pas à se sentir réchauffé, parce que tout le sang se retire du cœur & gagne les extrémités; mais bientôt après le voyageur passe de vie à trépas. Aussi ne puis-je croire autre chose sinon que Dieu lui-même a conservé mes jours en cette circonstance, & ce fut aussi l'opinion de tous ceux qui cōnurent ce qui m'était arrivé. De tels accidents ne sont pas rares : on trouve un homme dans la montagne, on le croirait é dormi & il est mort. Aussi les gens que l'obscurité force à passer la nuit sur ces hautes cimes, préviennent le danger en se tenant tous par la main & en tournant en rond jusqu'au jour.

Ma femme fut très-joyeuse de mon retour. Pendant mon absence le curé ayant été attaqué de la peste, personne n'avait osé le soigner, excepté un jeune compagnon qui demeurait avec lui; ce manque de charité avait effrayé ma femme, qui s'était demandé avec angoisse ce qu'elle deviendrait si elle tombait malade. Je m'étais déjà trouvé dans des conjonctures pareilles, lorsque j'étudiais à Zurich & que l'épidémie y sévissait si fort qu'au Grossmünster on jeta 900 cadavres dans une fosse & 700 dans une autre. A ce moment-là je me mis en route pour le pays, en compagnie de quelques compatriotes. J'avais à la jambe un abcès que je supposais être
un bubon

un bubon de peste; partout nous n'obtenions qu'à grand'peine l'hospitalité. J'arrivai à Grenchen chez ma tante Franfy. Dans le trajet de Galpentran (petit village au pied de la môtagne) à Grenchen je m'assoupis dix-huit fois en une journée. Franfy appliqua sur mō mal des feuilles de choux, & je guéris avec l'aide de Dieu; personne ne fut attaqué de l'épidémie, mais, six semaines durant, ma tante & moi dûmes vivre à l'écart. Je me suis encore trouvé à Zurich pendant une autre épidémie : je logeais chez la mère du *Doctor* Rudolphus Gualterus &, comme les lits manquaient, je couchais avec deux jeunes filles; celles-ci furent atteintes de la peste & moururent à mes côtés; pourtant il ne m'arriva rien.

Bien qu'Anni se plût au Valais, je n'en pensais pas moins à quitter de nouveau le pays, lorsque, sur ces entrefaites, ma femme mit au monde son premier enfant, à Viège. L'accouchement fut très-laborieux : les douleurs commencèrent dās la nuit du dimāche, la délivrance n'eut lieu que le lundi. Quelques voisins vinrent assister la malade, entr'autres une noble dame qui prenait plaisir à remplir dans le village les fonctions de sage-femme. Dans toute la cōtrée il n'y a point d'accoucheuse pratiquant pour de l'argent; se faire payer les services rendus en pareil cas, serait regardé cōme un grand péché. Durant le travail, on fit toucher à ma femme, au nom de sainte Marguerite, un grand *pater-*

noster de bois, afin de faciliter l'enfantement ; & comme on l'exhortait à promettre des messes : « Oh ! répliqua-t-elle, je me confie en Dieu qui est tout bon & m'aidera. » Je dus être constamment présent, car la coutume valaisanne exige que le mari assiste à l'accouchement, afin que par la suite il traite sa compagne avec douceur & patience. Toutes les commères entouraient ma femme de telle façon qu'il me fut impossible de rien voir de ce qu'elles firent ; en revanche, je fais fort bien que ma chemise était trempée de sueur. L'enfant fut baptisé & reçut le prénom de Margretlin ; deux femmes des plus honorables lui servirent de marraines ; son parrain fut Egidius Meier, homme très-pieux, partisan de la vérité & qui avait aussi fait des études. Quelques jours après, j'appris que certaines personnes avaient pensé que ma femme pourrait bien mourir en couches. Sur quoi je déclarai hautement : « Plutôt que de me faire prêtre (c'est ce qu'on avait espéré), j'aimerais mieux être équarrisseur ou bourreau ! » Ces paroles scandalisèrent bien des gens.

Le seigneur évêque, Adrian von der Riedmatten, ayant su que j'avais l'intention de quitter le pays, dépêcha à Viège son cousin Jonas Riedmatter, qui m'emmena à Sion. L'évêque offrit de m'établir instituteur de toute la contrée & de me donner un beau traitement. Après avoir remercié Sa Grandeur, je répondis qu'étant encore jeune & peu instruit, je demandais la permission

d'aller étudier quelques années encore. Faisant du doigt un geste de menace, le prélat répliqua : « O *Platere*, âgé & savant tu l'es assez ; mais tu as quelqu'autre idée en tête ; enfin, si plus tard nous t'adressons un appel, nous espérons que tu préféreras servir ta patrie plutôt que l'étranger. » Donc je chargeai sur mes épaules mon enfant couché dans son berceau & nous nous mîmes en route. Une des marraines dōna cōme souvenir un double ducat à sa filleule.

A ce moment nous possédions environ douze à quatorze pièces d'argent, quelques objets de ménage, & un enfant que je portais. Sa mère marchait derrière, comme la vache suit le veau. A Zurich nous logeâmes chez Myconius. J'avais écrit à Bâle au *Docteur* Oporinus ainsi qu'à Heinrich Billing (beau-fils du bourgmestre Meyer zum Hirtzen, demeurant au faubourg d'Aeschamar) pour les prier de me chercher un emploi. Nous avions mis dans une besace nos effets, que nous avions dirigés sur Berne & de là sur Bâle. Quand nous étions venus au pays, un de mes bons camarades d'études & mon compatriote, Thomas Rorender, avait lui-même apporté de Zurich en Valais notre bagage & mes livres.

Notre départ indisposa contre nous beaucoup de gens, & ma sœur en particulier ; chacun accusait ma femme d'en être la cause ; cependant ce reproche était injuste, car elle serait volontiers restée au pays. En revanche les prêtres ne furent pas fâchés que je leur mōtrasse les talons.

De Zurich nous nous acheminâmes sur Bâle ; je marchais chargé de l'enfant ; un écolier nous accompagnait, aidant ma femme à porter ses effets. Notre fille n'avait pas encore six mois. Arrivés à Bâle, nous eûmes quelque peine à nous procurer un logement ; nous parvînmes enfin à trouver près de Saint-Ulrich une petite maison appelée : « A la Tête de Lion. »

Doctor Oporinus était alors maître d'école au Château & habitait près de l'Evêché la maison qui devint plus tard la propriété de madame von Schoenow. Grâce à la protection d'honnêtes gens, je fus nommé *provisor Doctoris Oporini*, & les seigneurs du Conseil ecclésiastique m'affignèrent un traitement de 40 livres. Jamais, dirent-ils, on n'avait autant payé aucun de mes prédécesseurs. Sur cet argent j'avais à prélever 10 livres pour le loyer ; la vie était chère : le quarteron de blé était à 6 livres & la mesure de vin à 8 rappen ; heureusement que ces prix élevés ne se maintinrent pas. Je me rendis au marché, achetai un petit tonneau de vin de la contenance d'un muid, autant qu'il m'en souviât, & le portai sur mes épaules à la maison. Pour boire ce vin, ce fut entre ma femme & moi de grandes contestations : nous ne possédions d'autre ustensile à boire qu'une fiole au col allongé. « Bois donc, disais-je, tu allaites. » — « Bois toi-même, répliquait Anni, tu étudies & passes à l'école de mauvais quarts d'heure. » Plus tard mon bon ami Heinrich Billing nous fit présent d'un verre en forme de

botte, avec lequel nous descendions à la cave en revenant du bain; ce verre cōtenait un peu plus que la fiole. Le tonneau dura longtemps. Quād il fut fini, Heinrich Billing nous en acheta un autre, mais je le lui payai lorsque, ne voulant plus rester *provisor*, je partis pour Porrentruy, ce qui le fâcha. J'achetai vers l'hôpital un petit chaudron, un seau (tous deux troués) & une chaise; je possédais en outre un assez bon lit, acquis pour 5 livres dans le faubourg d'Aeschamar; c'était à peu près tout notre mobilier. Dieu soit loué! si pauvres que nous fussions dās les cōmencemēts, je ne me souviens pas d'avoir, une fois en ménage, fait un seul repas sans pain ou sans vin. J'étudiais avec acharnement, me levant tôt & me couchant tard; aussi j'avais fréquemment de grands maux de tête; parfois le vertige me prenait d'une façon si violente que, pour marcher, j'étais obligé de m'appuyer sur les bancs de la salle d'école. Les *medici* essayèrent bien de me guérir au moyen de saignées & de poudres aromatiques, mais tout fut inutile.

Ce fut alors qu'arriva un célèbre Docteur, Johannes Epiphanius, médecin du duc de Bavière & Vénitien d'origine. Certains bourgeois, parmi lesquels Epiphanius, avaient à Munich mangé de la viande un jour maigre; pour ce fait, tous avaient dû prendre la fuite; fix cependant restèrent: ils étaient artistes & ne pensaient pas être inquiétés. Le duc les fit décapiter. Epiphanius fut assez heureux pour s'échapper avec sa

femme, qu'il avait épousée à Munich; il vint à Zurich où je fis sa connaissance. Quand je le revis à Bâle, je le cōsultai au sujet de mes tournoiemēts de tête. Il m'examina & s'étonna de la cause de cette indisposition : « Si tu demeureras chez moi, dit-il à la fin, je t'aurais bientôt fait passer ton mal. » Il était cōvaincu que ma nourriture était insuffisante ou mauvaise, que j'étais trop & ne dormais pas assez. Ma femme & moi résolûmes de le suivre, s'il voulait nous prēdre tous deux pour domestiques. Epiphanius s'en fut occuper à Porrentruy le poste de médecin de l'évêque Philippe de Gundeltzheim. Je résignai ma place de sous-maître & partis avec femme & enfant. Ce coup de tête mécontenta messieurs du Cōseil ecclésiastique, ainsi que mes deux meilleurs amis, le Docteur Oporinus & Heinrich Billig. Mais je me sentais un goût particulier pour la médecine & Epiphanius avait promis de me l'ēseigner. Je pris dōc mon enfant sur mon dos & me mis en route, laissant mon ménage à Bâle.

Une fois arrivé : « Mōsieur le Docteur, dis-je, me voici; à vous de me guérir. » — « Voilà votre meilleur médecin, » répondit-il en montrant ma femme. « Anna, ajouta-t-il, dès que vous croirez la soirēe assez avancée pour n'avoir plus personne à attendre, allez rejoindre au lit votre Thomas & dormez le matin aussi longtēps qu'on ne viendra pas frapper à ma porte. » Ma femme ne profita point de cette permissiō : elle

se levait de bonne heure, s'occupait de notre enfant & vaquait aux travaux de la maison. De mon côté, je ne dormais pas beaucoup, mais plus cependant que par le passé. Quand je me levais, ma femme me servait une bonne soupe : ainsi l'avait ordonné le Docteur. Cette soupe au blé (& je dis ici la vérité pure) me fit en trois jours passer mon malaise, dût je fus délivré à tout jamais ; j'avais eu le tort de veiller & de rester à jeûn trop longtemps. Ce préservatif, simple & facile, j'eus l'occasion de l'indiquer à plusieurs savants qui s'en trouvèrent fort bien pour leurs maux de tête ; je citerai, par exemple, le seigneur bourgmestre zum Hirtzen, messire Myconius, le *Doctor* Cellarius & d'autres encore qui me firent de grands remerciements.

Nous étions à Porrentruy depuis douze semaines ; le soir même notre enfant avait appris à faire cinq pas, quand la peste le saisit & l'enleva en trois jours. Nous le vîmes souffrir d'atroces douleurs ; lui mort, nous pleurâmes de désespoir, mais nous versions en même temps de douces larmes en le sentant délivré de son martyre. Sa mère lui treffa une jolie couronne & le maître d'école de Porrentruy l'inhuma derrière Saint-Michel. Le Docteur Epiphanius vit notre tristesse & remarqua qu'Anni ne chantait plus joyeusement comme auparavant, il me dit : « Ta femme a perdu sa gaieté, & la miène craint que cette mélancolie ne leur fasse prèdre à toutes deux la peste ; ce serait donc de ta part chose

fage de partir avec Anni. » Je suivis ce conseil & conduisis ma femme à Zurich; nous ne dépenfâmes que 5 batzen dans ce voyage. Puis je retournai à Porrentruy.

J'arrivai chez le maître un dimanche soir; je le trouvai à table, tout feul; son haleine empestait le vin: « O Thomas, s'écria-t-il, combien tu as eu tort d'emmener Anni (c'était lui-même qui m'y avait engagé); à peine étiez-vous loin que ma femme a été attaquée du fléau; elle est dans la chambre haute, avec un gros bubon à la jambe. » Le maître avait pris peur, en sorte qu'il s'enivrait chaque jour pour s'étourdir. Du reste, il avait l'habitude de se griser: lorsque nous étions invités chez l'évêque, le *Doctor* Epiphanius, après avoir déjà bu copieusement tout le long du repas, faisait encore une halte dans la cave où le cellérier avait l'ordre de le mener en le reconduisant. Puis, rentré au logis, mon maître évoyait chercher du vin (car il n'en avait point chez lui) & restait souvent jusqu'après minuit à boire en chemise dans son jardin.

Le lendemain de mō arrivée (c'était un lundi) je trouvai que mon maître avait gagné la peste pendant la nuit. « Faisons un tour dans la campagne, » me dit-il; & quand nous eûmes passé la porte de la ville: « Allons à Délémont. » C'était là que l'évêque s'était réfugié pour fuir l'épidémie. Nous marchâmes le même jour jusqu'au premier village sur la route de Délémont, à un mille ou seulement un demi-mille de Porrentruy.

rentruy. Nous y passâmes la nuit. Epiphanius ne put rien manger; il était bien malade. Il n'avait pas prévenu sa femme, & moi-même je ne connus son dessein qu'après que nous fûmes sortis de la ville. Le jour suivant nous louâmes un cheval, mais celui-ci s'abattit dans la montagne sous son cavalier qui était de grâde taille, pesant &, de plus, malade. Au dernier village avant Délémont, mon maître renvoya le cheval & fit à pied le reste du chemin. Comme on lui refusait l'entrée de la ville, il avertit de sa venue l'évêque, qui donna l'ordre de le laisser passer. Nous arrivâmes au château; l'évêque souhaita la bienvenue à Epiphanius & au souper le fit asseoir à ses côtés; mais mon maître ne mangeait guère. Ce que voyant, l'évêque dit: « Qu'avez-vous donc, monsieur le Docteur? vous n'êtes pas gai comme à votre ordinaire. » — « Hier, répondit Epiphanius, j'ai bu lorsque j'avais très-chaud, c'est ce qui m'a fait mal. » Au moment où la compagnie se séparait, l'évêque demanda si mon maître était disposé à suivre la chasse du lendemain. « Volontiers, seigneur, répondit Epiphanius, si cela va mieux, comme je l'espère. » Puis on nous conduisit dans une immense salle; on mit le Docteur dans un lit, je me couchai dans l'autre. On avait placé à notre intention sur une table deux grands brocs, l'un rempli de vin, l'autre d'eau. Cette nuit-là mon maître fut très-malade & salit ses draps. Le matin, Epiphanius se leva, mais avec difficulté; je lavai de

mon mieux le lit avec l'eau & avec le vin, pour qu'on ne s'aperçût pas tout de suite de l'accident. L'évêque partit pour la chasse & revint de bône heure. Il me fit mander aussitôt : « Thomas, me dit-il, est-il vrai que ton enfant est mort à Porrentruy & que la femme d'Epiphanius est malade de la peste ? » — « Oui, mōseigneur. » — « Pourquoi, cōtinua-t-il, le Docteur est-il venu me rejoindre ? a-t-il lui-même la peste ? » — « Je l'ignore, répondis-je, il ne m'en a rien dit. » — « Eh bien ! emmène-moi ton maître vite hors d'ici. » Je parcourus toute la bourgade, personne n'était disposé à nous loger ; chacun demandait quelle était la maladie de mō maître ; je répétais sa réponse à l'évêque, à savoir qu'il était indisposé pour avoir bu en ayant chaud. Enfin une hôtelière (celle de la Croix-Blanche, si je ne me trompe) cōsentit à le recevoir ; elle le coucha dās un bon lit, ainsi qu'il était séant à un homme de ce mérite. Le maître me dit alors : « Thomas, cours vers ma femme & qu'elle se hâte de venir, si elle veut me voir encore une fois en vie. » Quand, arrivé à Porrentruy, je me fus acquitté de mon message, la femme du Docteur se fâcha tout rouge : « Le vaurien ! s'écria-t-elle, il fait comme tous les welsches : il m'a plantée là, bien que je fusse dans la détresse ; je ne puis ni ne veux aller le rejoindre. Qu'il lui arrive ce que Dieu voudra, ce fera bien fait. » — « Madame, dis-je, je crois qu'il va rendre l'âme ; vous avez beaucoup de

dettes à Bâle & ici; les créanciers ne manqueront pas de saisir tout votre bien; confiez-moi les choses auxquelles vous tenez le plus, je les porterai à Bâle & vous les soignerai si votre mari meurt. » Elle me remit le livre de recettes du Docteur, auquel il attachait un grand prix, trois chemises d'une merveilleuse finesse, une cuiller d'argent, des mouchoirs de poche & je ne fais plus quoi. Je fus surtout content du livre, car je voulais en prendre copie.

Chargé de ces différents objets, je retournai à Délémont. Mais pendant mon absence l'évêque avait donné à mon maître un cheval & un valet, puis l'avait expédié à Moûtier; on ne voulut pas me laisser entrer. Je déposai mon paquet chez le gardien de la porte qui est du côté de Bâle & courus à Moûtier. J'y trouvai Epiphanius bien malade; pour comble de malheur, il était tombé de cheval pendant le trajet. Je lui rendis compte de ce que j'avais fait. Au même moment, comme la nuit commençait, arriva l'hôtelier qui venait, je présume, de Délémont & connaissait notre mésaventure. « Quels voyageurs as-tu? » demanda-t-il à sa femme. Celle-ci l'ayant mis au fait, il entra dans une violente colère, se prit à jurer & me signifia que, puisque j'étais le valet, je n'avais qu'à déguerpir lestement avec mon maître, sinon qu'il allait nous précipiter du haut de l'escalier. « Faites, répliquai-je, il n'en sera que plus tôt mort, & vous aurez un meurtre sur la conscience. » A la fin l'hôte consentit à

nous laisser trāquilles jusqu'au lēdemain. Nous n'étions plus en pays papiste & un prédicant, qui était venu d'un autre village pour prêcher à Moûtier le jour suivant, passa la nuit dās notre chambre. Il parla fort chrétiennement à mon maître & lui donna des consolations. Je suppliai le ministre de rassembler après le sermon les paroissiens & de leur représenter que, pour faire une œuvre agréable à Dieu & gagner aussi de l'argent, ils devaient fournir à un moribond un abri, fût-ce une cabane vide ou une étable à cochons, enfin une place quelconque. Malheureusement toutes les sollicitatiōs furent inutiles.

Après le repas, je courus de maifō en maifō, ne demandāt qu'un coin à l'écurie où mō maître pût rendre le dernier soupir, car je voyais bien que sa fin approchait. Enfin je rencontrai une femme qui se trouvait dans un état de grossesse très-avancée, puisque les sages-femmes étaient accourues déjà trois fois. Elle était en train de pleurer; elle prit pitié de ce maître pour lequel je faisais de si vives instances, tout en offrant une belle récōpense à qui voudrait le recueillir. Elle me dit: « Va, brave compagnon, amène ton maître ici. » Elle était originaire de Bâle. Un demi-florin décida une autre femme à m'aider à transporter le malade; la distance était d'un bon jet de pierre. Les payfans formèrent la haie pour nous voir passer. Je ne pus m'empêcher de les apostropher vivement & de leur reprocher leur manque de charité. La maîtresse du logis

avait préparé devant la porte un siège sur lequel nous assîmes le Docteur qui put reposer quelque peu; elle apporta un bouillon; il en avala deux cuillerées pleines; elle le baïsa sur la bouche & se prit à pleurer de cōpassion, car c'était un grand & bel homme, & bien accoutré. Puis nous l'emmenâmes dans une petite chambre, où un lit bien gentil était tout prêt; elle lui donna encore un peu de bouillon & le baïsa derechef en versant des larmes. « Laissons-le reposer, » dit-elle. Je voulais rester, mais il me dit d'une voix qu'on n'entendait presque plus : « *Abi, abi!* pars pour Bâle! » Et voyant que j'hésitais à obéir, il témoigna de l'impatiēce & renouvela par gestes l'ordre de m'en aller; j'eus un moment peur que la colère n'amenât une attaque mortelle. Il ôta de son cou un cordon auquel étaient suspendus deux ou trois âneaux, un cure-dents doré & les autres choses qu'on porte avec soi de cette façon-là; il tira de son pouce une bague sur laquelle était gravé son cachet; il me remit le tout, à charge de le restituer à sa femme, & m'enjoignit de partir au plus vite pour Bâle; il craignait qu'on ne m'arrêtât & que ces objets ne fussent confisqués.

Donc je pris cōgé de la maîtresse de la maïso, je ne fais sous quel prétexte, disant que j'allais revenir. La valeur des habits de mon maître devait amplement couvrir les frais de l'hôteſse. Je courus reprendre à Délémont le paquet que j'y avais laissé, puis je gagnai le large. Si je redou-

tais d'être arrêté, c'était à cause du livre de médecine que j'avais le dessein de copier.

Le lendemain j'arrivais à Bâle chez Oporinus; il me cōseilla de porter à Zurich les objets qui m'avaient été confiés. J'appris par la suite qu'Epiphanius avait rendu l'âme le même jour que je l'avais quitté. Il fut inhumé à Moutier avec les honneurs dus à un Docteur. Dieu voulait qu'il expirât loin de tout secours humain, car au moment de sa mort il n'avait auprès de lui ni barbier ni remèdes, bien qu'il eût à Porrentruy toute une pharmacie à son usage, pour laquelle il m'envoyait souvêt faire des emplettes à Bâle.

Ses créanciers, à savoir Kuntz de la Cigogne, Niclaus l'apothicaire & le vieux Rumen, eurent vent du dépôt que mon maître m'avait remis (par le fait d'un ancien serviteur d'Epiphanius qui avait dit : « Le Docteur possédait un livre valant bien 60 couronnes ») & firent répandre le bruit que je m'étais enfui comme un coquin. Oporinus m'écrivit pour m'informer de ces calomnies. Sur ce, je pris tous les effets & les rapportai à Bâle, où j'affectai de me montrer partout. Personne n'osa me dire un mot injurieux, mais les créanciers me firent assigner & prétendirent que je devais leur abandonner tout ce qui m'avait été confié. Je leur répondis : « Mon défunt maître me devait 6 florins & quelques schillings; payez-moi cette somme & je vous cède les objets, sinon je ne m'en dé-

fiste pas. » Le seigneur bourgmestre donna le conseil à mon avocat de dire que ma créance jouissait d'un privilège & qu'il fallait absolument que je fusse payé. Le procès dura six semaines; ma partie avait espéré que je ne pourrais le soutenir jusqu'au bout. Pendant ce temps, Oporinus & moi nous nous dépêchions à copier le livre de médecine, chacun transcrivant la moitié d'une page pour aller plus vite; ensuite nous complétions l'une par l'autre nos deux copies. Enfin nous achevâmes cette besogne &, les créanciers ayant payé la somme que je réclamais, le tribunal m'ordonna de restituer. Je m'exécutai, puis retournai à Zurich. La femme du Docteur se rétablit; elle me rejoignit à Bâle assez longtemps après. Comme on lui avait tout pris, elle me demanda si par hasard j'avais transcrit le livre & si, dans ce cas, je voulais lui remettre seulement la recette du purgatif aux raisins secs; elle espérait gagner sa vie en vendant ce remède. Ce que cette femme est devenue, je l'ignore. Elle était jolie.

Sur ces étrefaites, les hostilités recommencèrent entre Zurich & les Cinq Cantons, guerre désastreuse qui coûta la vie à plus d'un honnête homme, entr'autres à Zwingli. Aussitôt que la nouvelle de la bataille de Kappel parvint à Zurich, la grosse cloche de la cathédrale sonna l'alarme; c'était à la tombée de la nuit, on allumait les feux. Un grand concours de peuple se porta vers le pont de la Sihl, au pied de l'Albis. Ayant

trouvé chez Myconius une hallebarde & une épée, je m'en emparai & suivis la foule. Nous nous avançâmes dans la cāpagne, mais l'horreur du spectacle dont nous fûmes témoins me fit regretter de n'être pas resté dans la ville : les cōbattants revenaient, les uns ayant un poignet coupé, d'autres tout sâglâts, couverts d'affreuses blessures & soutenant des deux mains leur tête ; un malheureux que nous rencontrâmes retenait à grand'peine ses entrailles qui s'échappaient de son corps entr'ouvert. On accōpagnait les blessés pour éclairer leur route, car la nuit était très-obscure. Tout le monde pouvait bien passer le pont de la Sihl, mais des hommes en armes empêchaient de le retraverser ; sâs cela, je crois que la majeure partie de la foule serait rentrée précipitamment à Zurich.

Cependant on s'exhortait mutuellement à ne pas se laisser aller au désespoir. Un hōme énergique, du territoire de Zurich, prit la parole d'une voix forte, que chacun put entendre, & rappela d'autres conjonctures dont l'issue avait été heureuse, bien que les commencements en eussent été plus déplorables encore que le désastre actuel. Il proposa de monter pendant la nuit sur l'Albis & d'y recevoir bravement l'ennemi, s'il se présentait le lendemain.

Arrivés au sommet de la montagne, nous ne pûmes trouver parmi nous un seul capitaine ; tous avaient disparu. Le froid était excessif & une forte gelée blanche tomba vers le matin.

M'étant assis

M'étât assis près de l'un des feux que nous avions allumés, j'ôtai mes fouliers pour réchauffer mes pieds. Fuchfberger se trouvait à côté de moi, il n'était encore que trompette à Zurich; il n'avait plus ni fouliers, ni barret, ni armes. A ce moment l'alarme fut donnée : on voulait voir cōment la troupe se comporterait. Pendant que je me chauffais en toute hâte, Fuchfberger se saisit de ma hallebarde pour aller se mettre dans les rangs. « Halte! lui criai-je, mon arme, camarade! » Il me la rendit aussitôt : « Par tous les saints! dit-il, ils m'ont si maltraité la nuit dernière, qu'il faut qu'ils me tuent cette fois-ci. » Il choisit dans le fourré une grosse branche & se plaça juste devant moi. « Quel dommage, pensai-je, qu'un si bel homme soit désarmé. » J'en étais presque à me repentir de ne lui avoir pas abandonné ma hallebarde. Je me tenais prêt à tout. « Allons, disais-je, advienne que pourra. » Je ne ressentais pas l'ombre de peur, résolu que j'étais à me défendre vaillamment avec ma hallebarde &, si je venais à la perdre, avec mon épée. Toutefois la nouvelle que l'ennemi ne se présentait pas ne me causa point de peine, non plus qu'à beaucoup d'autres, car maint individu, qui se pavanait à Zurich d'un air redoutable, tremblait alors cōme la feuille du peuplier. Je me souviens d'un homme vaillant qui, posté sur une éminence, criait de toutes ses forces : « Où sont nos chefs? Ah! Dieu du ciel, n'y a-t-il personne ici capable de nous guider? » Bien que

notre troupe comptât plusieurs milliers d'hommes, si l'ennemi était survenu, nous n'aurions pas su que faire. Enfin, sur les 9 heures du matin, nous aperçûmes le premier capitaine Lavater qui montait vers nous à travers champs; il s'était égaré dans la fuite. L'autre capitaine, Guillaume de la Maison rouge, avait péri; quant au troisième, Jøerg Gøeldlin, sa conduite fut telle qu'il dut s'exiler, après avoir été convaincu de trahison.

J'ignore comment se termina l'expédition : étant sorti seul, je n'avais là personne qui pût me donner quelque nourriture & je regagnai Zurich. Mon *præceptor* Myconius s'empressa de me demander : « Qu'est-il arrivé? maître Ulrich est-il mort? » — « Hélas! oui, » répondis-je. Alors Myconius, d'un ton profondément triste, dont fâs doute Dieu fut touché : « Je ne saurais vivre à Zurich plus longtemps. » Zwingli & Myconius étaient liés d'une ancienne & étroite amitié. Après que j'eus mangé ce qu'on m'avait servi, Myconius m'emmena dâs une autre chambre & me dit : « Où dois-je aller? il m'est impossible de rester ici. » Quelques jours plus tard, j'appris que le pasteur de la paroisse de Saint-Alban, à Bâle, avait péri dans l'expédition, & Myconius m'ayant répété : « Où aller? » je lui répondis : « Partez pour Bâle & foyez-y ministre. » — « Mais, répliqua-t-il, lequel des prédicâts voudra me céder sa place? » Alors je lui fis part de la mort de Hieronimus Bodan, pasteur de Saint-

Alban, & je l'assurai qu'il serait nômé. Toutefois l'affaire en resta là.

Après la conclusion de la paix, 400 Suisses de Lachen & d'autres lieux se présentèrent devant Zurich afin d'y passer la nuit. Ce fut la cause d'un tumulte, car les bourgeois craignirêt d'être massacrés pendant leur sommeil ; il est vrai qu'il ne manquait pas de félens pour désigner les victimes. On ferma les portes ; la foule remplit le Rennweg. Mais le traître Escher-le-tronçon, qui avait succédé à Lavater dans la charge de premier capitaine, fortit à cheval & s'avança vers la Sihl à la recôte des Suisses ; il les introduisit dās la place, les combla de prévenances & fit enfôcer les portes des maisōs où l'on refusait de les héberger. Cōme chacun quittait le Rennweg & regagnait sa demeure, le *Doctor* Jacobus Ammianus, aujourd'hui professeur depuis longtemps, aborda Myconius : « Seigneur, lui dit-il, je ne souffrirai pas que vous passiez cette nuit dās votre maison ; on ne fait ce qui peut arriver &, pour sûr, vous ne seriez point épargné ; soyez mon hôte jusqu'à demain. » Avec quelques *discipuli* j'accompagnai Myconius chez le Docteur Ammianus. Quād nous y fûmes arrivés : « Thomas, me dit Myconius, tu coucheras avec moi. » Et nous dormîmes dans le même lit, ayant tous deux une hallebarde à côté de nous. Le jour suivant, les Suisses s'embarquèrent sur le lac de Zurich pour rentrer chez eux.

Comme la paix était affermie & que je per-

dais mon temps à Zurich, je retournai cōtinuer mes études à Bâle. J'étudiais au *Collegium* où j'avais mon lit à moi ; je prenais mes repas au « Bâton de Pèlerin, » ordinairement pour 3 deniers ; je laissè à pèser si j'étais rassasié. Un jour, je dis à Heinrich Billing, le fils du bourgmestre, que depuis la mort de maître Ulrich, Myconius fouhaitait de quitter Zurich. « Crois-tu, me demanda-t-il, qu'on pourrait le décider à venir s'établir ici ? » Je lui répétau la cōversation que j'avais eue avec Myconius à propos de la cure de Saint-Alban. Billing en instruisit son père ; celui-ci soumit la chose au Conseil ecclésiastique, qui me manda au couvêt des Augustins &, après m'avoir entendu, me dépêcha à Zurich, d'où je ramenai Myconius. Quant aux frais de cette négociation, ils ne me furent jamais remboursés.

Dans le trajet de Zurich à Bâle, un jour que nous nous trouvions au milieu des plaines de Mumpf, Myconius & moi vîmes quatre cavaliers venir sur nous. Comme nous étions hors du territoire de la Cōfédération, mon compagnon me dit : « Si ces gens allaient nous faire prisonniers & nous emmener à Ensen ? » Quand les cavaliers furent plus près de nous, je lui répondis : « Ne craignez rien, ce sont des Bâlois. » C'étaient Noble Wolfgang von Landenberg, Noble Eglin Offenburg, le fils de Landenberg & un chevalier. Ils nous dépassèrent. « Je suis sûr, dis-je à Myconius, que ce sont des Bâlois, je les ai souvent vus aux sermons d'O'Ecolampadius. »

La nuit arrivait. A Mumpf ils descendirent à l'enfeigne de la Cloche ; de notre côté nous nous arrêtàmes à la même hôtellerie.

Quand nous entrâmes dans la salle, Noble Wolfgang nous demanda d'où nous venions : « De Zurich, » répondit Myconius. — « Et que fait-on à Zurich ? » — « On y est triste de la mort de maître Ulrich Zwingli. » — « Qui êtes-vous ? » — « Oswald Myconius, précepteur à l'école du Frauenmünster de Zurich. » A son tour Myconius lui demanda qui il était : « Je m'appelle Wolff von Landenberg, » répondit-il. Un moment après, Myconius, me tirât par mon habit, me fit fortir de la salle : « Je vois, dit-il, que tu fréquentes le prêche avec assiduité. » Cependant je crois bien que Landenberg n'aurait guère ses chausses sur les bancs de l'église. Myconius le connaissait pour en avoir souvent entendu parler.

Pendant que nous soupions, Noble Eglin & les deux autres gentilshommes vinrēt prendre place à la table & se mirēt à boire. L'un de ces gentilshōmes vida son verre plein jusqu'au bord à la santé de Myconius. Celui-ci répondit en buvant une gorgée dās le hanap qu'on avait rempli de nouveau ; mais le chevalier mécontent l'apostropha violēment : « C'est dōc ainsi, messire, que vous me rendez ma politesse ? » Et il poursuivit sur ce ton jusqu'à ce que Myconius, perdāt patience, s'écria : « Sais-tu, cōpagnon, que j'étais en âge de boire quand tu ne saliffais pas encore

tes drapeaux! » Il continua de la sorte & ses paroles attirèrent l'attentiō de Noble Eglin, qui demanda : « Que se passe-t-il ? » — « C'est cet insolent, répondit Myconius, qui veut me forcer à boire. » Alors Eglin, s'emportant contre le chevalier, l'accabla d'invectives ; nous crûmes qu'il allait le frapper : « Cōment, criait-il, gibier de potence, tu veux contraindre un vieillard ! » Puis s'adressant à Myconius : « Cher monsieur, qui êtes-vous ? » — « Je m'appelle Oswald Myconius. » — « N'avez-vous pas professé quelque temps à l'école de St-Pierre à Bâle ? » — « Oui. » — « Mon cher mōsieur, vous avez été mon précepteur &, si j'avais écouté vos cōseils, je ferais à cette heure un honnête homme, tandis qu'aujourd'hui je ne saurais dire au juste ce que je suis. »

Après cette scène, les quatre gentilshommes se remirent à boire. Le fils de Wolffgang, déjà complètement ivre, ayant appuyé le coude sur la table, son père l'injuria d'une façon atroce, comme s'il eût cōmis le plus grand des péchés. Myconius & moi gagnâmes notre lit, pendant que les gentilshōmes buvaient le coup du coucher, tout en faisant grand vacarme & chantant à tue-tête. Nous apprîmes par la suite qu'ils avaient séjourné 15 jours à Zurich ; ils y avaient célébré les funérailles de Zwingli & des autres victimes du combat, en compagnie d'individus à qui cet événement causait plus de joie que de chagrin. Le lendemain, comme nous traversions

le Melifeld, Myconius me dit : « Que te semble de la conduite des gentilshommes ? Se plonger dās une ivresse dégoûtāte n'est point une honte, mais appuyer un peu le coude sur la table, c'est un acte pour lequel il n'y a pas d'injures ni de malédictions assez fortes. »

Nous arrivāmes à Bāle; Myconius logea chez Oporinus & je retournai au *Collegium*. Quelques jours après, Myconius dut prêcher le sermon de 6 heures, autrement dit le « sermon du Cōseil. » J'ignore s'il en avait été prévenu, mais quand au matin du jour fixé j'entrai dans sa chambre, je le trouvai encore au lit. « Père, lui dis-je, levez-vous, vous avez votre sermon à prononcer. » — « Comment ! s'écria-t-il, c'est aujourd'hui ? » Il futa à bas du lit : « Sur quoi dois-je faire mon sermon ? Dis-le-moi. » — « Je ne saurais. » — « Je tiens à ce que tu me dōnes le sujet. » — « Eh bien, mōtrez d'oū vient notre dernier désastre & pourquoi il nous a été infligé. » — « Mets-moi cela sur un carré de papier. » J'obéis, puis lui prêtai mon Testament dās lequel il plaça le billet que je venais d'écrire. Il monta en chaire & parla avec abondance devant un auditoire de savants attirés par le désir d'ouïr un homme qui n'avait jamais prêché. Tous furent émerveillés & j'entendis après le sermō le *Doctōr* Simon Grynæus dire au *Doctōr* Sulterus (qui, à cette époque, était encore étudiant) : « O Simon, prions Dieu que cet homme nous reste, car il peut faire beaucoup de bien. »

Myconius fut donc nommé à la cure de Saint-Alban. Nous partîmes ensemble pour Zurich, mais je retournai immédiatement *ad mea studia*. Myconius obtint son congé dans les termes les plus honorables & vint se fixer à Bâle avec sa femme; la mienne profita de cette occasion pour m'y rejoindre. Myconius commença ses prédications à Saint-Alban; l'affluence fut telle qu'on l'élut en remplacement du *Doctor* OEcolumpadius, dont les fonctions avaient jusqu'alors été remplies par messire Thomas Gyrenfalck.

On me confia l'enseignement du grec au *Pædagogium*; je lisais la *grammatica Ceperini* & les *Dialogi Luciani*, tandis qu'Oporinus était chargé d'interpréter les *poetæ*. Sur ces entrefaites, la peste emporta Jacobus Ruberus, mon ami intime ainsi que d'Oporinus, & correcteur chez le *Doctor* Hervagius. Le *Doctor* Sulterus le remplaça; mais voyant que ces nouvelles occupations nuisaient à ses *studia*, il me proposa de prendre la place. Bien que je craignisse d'avoir trop à faire, le *Doctor* Hervagius ne me laissa ni trêve ni repos tant que je n'eus pas dit oui. C'est ainsi que je fus correcteur quatre années durant, avec force travail & souci. Au bout de ce tēps, la Diète, réunie à Noël dans la ville de Sion, décida de m'appeler en qualité de maître d'école, chargeant le capitaine Simon in Alben de m'écrire pour me faire venir. Je dus attendre jusqu'après le carnaval avant de me mettre en route, parce que j'avais toute l'imprimerie à diriger en

riger en l'absence de Hervagen, qui s'était rendu à la foire de Francfort.

Or il y avait dans le *Collegium* inférieur un petit prévôt, nommé Christianus Herbort ; cet individu avait commencé par fuir de Bâle pour aller à Fribourg dire qu'il lui était impossible de vivre plus longtemps dans l'hérésie ; puis il était revenu à Bâle, où l'on ne voulut pas le recevoir s'il ne jurait qu'il était de notre religion. Il prêta le serment demandé & ajouta même qu'il n'avait pas pu rester dans une ville idolâtre comme Fribourg. Ayant appris par l'un de ses pensionnaires valaisans les offres qui m'étaient faites, Herbort, à la mi-carême, courut en Valais, eut une entrevue avec l'évêque & lui dit (il mentait) que je ne viendrais pas, que j'avais déclaré ne pas vouloir aller en pays idolâtre, que je mangeais de la viande aux jours défendus & mille autres choses pareilles, auxquelles l'évêque donna créance, car ma foi lui était suspecte. Notre petit homme obtint donc la place & revint à Bâle. Je l'abordai au *Collegium* : « Où êtes-vous allé ? » — « En Valais. » — « Pourquoi ? » — « Quelques affaires à régler. » — « Oui, comme un coquin & un plat valet que tu es ! Tu m'as sûrement calomnié ; mais moi aussi je me rends en Valais & si j'apprends que tu as jase sur mon compte, je t'arrangerai de la bonne manière & ferai connaître quel Mameluck tu es. » Je partis en effet, différentes affaires m'appelant au pays.

A Viège, où j'arrivai pendant que l'évêque

donnait la confirmation, j'allai voir le capitaine Simon, qui possédait une maison dans le bourg. Il m'accueillit avec humeur : il était fâché de ce que, pour n'être pas arrivé à tēps, je m'étais laissé supplanter. Il me raconta les menées de Herbort qui, la veille encore, avait envoyé un message à l'évêque pour le prévenir de ma venue & le mettre en garde cōtre moi. Le capitaine tenait ce renseignement de l'évêque lui-même. « En définitive, ajouta-t-il, les prêtres ont engagé un maître d'école, qu'ils le gardēt! » Je désirais beaucoup voir l'évêque, mais ce fut seulement à Gasen que j'obtins audience. A ma vue, l'évêque s'écria : « Thomas, pendant qu'Esfaü était à la chasse, Jacob lui souffla la bénédiction paternelle. » — « Votre Grandeur, répondis-je, n'a-t-elle qu'une seule bénédiction à donner? » Alors il me souhaita la bienvenue, puis continua la conversation : on l'avait averti que je ne voulais pas me fixer en Valais, que ma foi était très-suspecte, qu'à Bâle j'avais mangé de la viande les jours maigres, &c. « Ah! seigneur, répliquai-je, celui qui vous a fait ces rapports ne se gêne guère non plus pour mâger de la viande en temps défendu. » J'étais sûr de ce que j'avais avancé, car j'avais souvēt dîné chez le *Doctor* Paulus Phrygio dont Herbort était le parasite. Trois *canonici* & le grand-bailli Anthoni Venetz assistaiēt à mon entrevue avec l'évêque. On me laissa entrevoir que, puisqu'il en était ainsi, on enverrait promener le petit intrigant

& que je ferais nommé à sa place; mais je ne voulus pas souscrire à cet arrangement, vu que Herbort se ferait trouvé assis entre deux chaises & que d'ailleurs j'avais un bon emploi. Je retournai donc à Bâle.

Une certaine fois que j'étais sans occupation, mon bon & fidèle camarade Heinrich Billing me proposa de faire avec lui une tournée dans la Confédération & de pousser jusqu'en Valais. Nous visitâmes d'abord Schaffhouse, Constance & Lindau où mon cōpagnon avait affaire; puis Saint-Gall, le Toggenbourg, Rapperschwill, les cantons de Zug, Schwitz, Uri; partout notre qualité de Bâlois nous valut une réception honorable. Nous atteignîmes Réalp, dans la vallée d'Urseren. Mais Heinrich prit peur à la vue des montagnes que nous devions franchir le lendemain; l'idée de traverser le col lui donna le frisson; enfin il montra tant de faiblesse que notre hôtesse ne put s'empêcher de dire: « Si tous les Bâlois n'ont pas plus de courage, jamais ils ne feront peur aux Valaisans. Je ne suis qu'une pauvre femme, eh bien! je parie de prendre par la main mon enfant que voici & de passer la montagne demain matin. » De toute la nuit Heinrich put à peine fermer l'œil. Nous avions engagé comme guide un robuste berger des Alpes qui, un épieu sur l'épaule, nous frayait le chemin dans la neige; il faisait retentir de ses chants les échos d'alentour; tout à coup le pied lui glisse & il roule le long de la pente; le jour

n'avait pas encore paru & l'obscurité était grâde. Après cet accident, Heinrich refusa de faire un pas de plus en avant : « Continue ta route, me dit-il, moi je retourne à Bâle. » Pour rien au monde je ne l'aurais abandonné à lui-même dans ces contrées sauvages, & je pris le parti de le raccôpagner jusqu'à ce qu'il en fût hors. J'étais de mauvaise humeur & je ne lui parlai presque pas de tout le jour. Nous arrivâmes à Uri, puis nous nous embarquâmes sur le lac. Le vent s'éleva; Heinrich, saisi de frayeur, cria au batelier : « A terre, à terre ! je ne veux pas aller plus loin ! » L'autre eut beau répondre qu'il n'y avait aucun danger, mon camarade entra dâs une telle fureur qu'il fallut aborder non loin de l'endroit où Guillaume Tell s'est élancé de la barque. Nous gagnâmes le village le plus proche ; quand nous voulûmes nous coucher, nous trouvâmes que des paysans avaient fait leurs nécessités dans le lit, & nous allâmes dormir sur la paille. Le lendemain nous poursuivîmes notre voyage par Beckenried, le pays d'Underwalden, le Brünig & enfin le Hasli. « Maintenant, dis-je à Heinrich, il t'est facile d'aller à Thun, puis à Berne & à Bâle. » Nous nous séparâmes & je me rendis en Valais par le Grimsel.

A Viège je vis le capitaine Simon, qui me voulait beaucoup de bien. Il était *magister colonienfis* ; à Bâle même, *in Academia*, il avait interprété les *Officia Ciceronis* ; il avait vécu dix ans à Rome, travaillât auprès du pape en faveur de

Georges de Flue & contre le cardinal Matthieu Schinner. Il avait une grande habitude du latin. « Je vais, me dit-il, à Brigg faire une cure pour ma gcutte; viens prendre les bains avec moi, je paierai toute la dépenſe. » Je l'accōpagnai donc aux eaux, lesquelles fōt à peine à un demi-mille de Viège. Telle était leur vertu que le capitaine, que nous étions obligés de porter à la piſcine, pouvait au bout de deux heures en ſortir tout ſeul, rien qu'en ſ'appuyant ſur des béquilles. Pendant notre ſéjour à Brigg, il y vint auſſi le capitaine des gardes du corps du duc de Milan. Il avait déjà dépenſé en remèdes pour ſa cuiſſe malade 900 ducats, ſans le moindre ſuccès; en trois jours les eaux le guérirent radicalement. Je fus témoin de cette cure & de beaucoup d'autres encore, toutes des plus merveilleuſes.

Les bains me faiſaient grand bien; cependant j'avais perdu l'appétit; je ne mangeais autre choſe que du pain de ſeigle, ſans jamais boire de vin; je le trouvais trop fort. Je parlai de mon état à notre hôte, le capitaine Peter Owling, un ſuperbe homme, qui avait étudié à Milan: « Ah! lui dis-je, ſi ſeulement vous aviez de la piquette! » Il évoja chercher du vin de Mœrill, qui eſt horriblement dur, car il croît dās un lieu très-ſauvage; ce ſont les vignes les plus élevées de tout le pays. Quād Owling eut reçu ce vin: « *Platere*, me dit-il, je vous en fais cadeau. » Il y en avait environ deux ſetiers. L'hôte me dōna auſſi un joli verre de criſtal, de la contenance

d'une bonne mesure. Je descendis à la cave & bus le plus grand coup que j'aie bu en ma vie : j'avais soif depuis si longtemps ! J'étais tout couvert de feux pour n'avoir eu d'autre boisson que l'eau chaude de la source. Ce premier coup me fit passer l'envie de boire du vin, & je recouvrai l'appétit. Pendant son séjour aux bains, le capitaine Simon reçut un grand nombre de présents, entr'autres une septuagaine de faisans ; j'emportai quelques plumes de ces oiseaux. Comme mon absence durait déjà depuis 9 semaines sans que j'eusse donné de mes nouvelles, on crut à Bâle que j'avais péri dans les montagnes.

La cure terminée, je revins à Bâle où, selon ce que j'ai dit plus haut, je remplissais les fonctions de correcteur chez Hervagius, en même temps que celles de professeur au *Pædagogium*. Les brillantes affaires que faisaient Hervagius & ses confrères, les grosses sommes qu'ils gagnaient sans grande peine, me donnèrent envie d'être maître imprimeur. La même idée était venue au *Doctor* Oporinus, qui avait aussi beaucoup d'occupation comme correcteur. Oporinus & moi étions amis avec un habile compositeur, ouvrier à l'imprimerie « zum Sessel ; » il se nommait Balthasar Ruch ; ambitieux, il ne demandait pas mieux que de s'avancer ; par malheur, l'argent nous faisait défaut. Or la femme de Ruprecht Winter, beau-frère d'Oporinus, jalouse du luxe qu'étaient les épouses des maîtres imprimeurs, ne désirait rien tant que de pouvoir

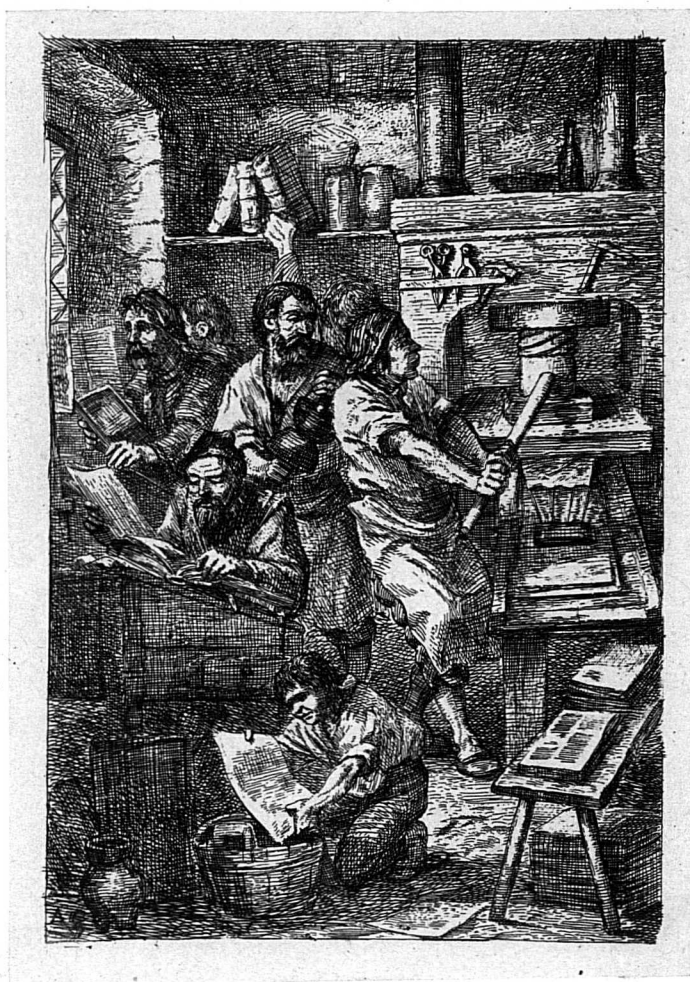
les imiter, ce pour quoi l'argent ne lui manquait pas plus que la volonté. Elle persuada donc à son mari de s'établir avec Oporinus. Nous nous associâmes nous quatre : Oporinus, Ruprecht, Balthasar & moi. Nous acquîmes l'atelier d'Andreas Cratander qui avait pris avec son fils Polycarpus une librairie, parce que sa femme ne voulait plus d'un état aussi malpropre, disait-elle, que celui d'imprimeur. Le prix d'achat fut de 800 florins, payables en plusieurs termes.

J'étais correcteur chez Hervagius quand ma seconde fille Margretlin vint au monde, dans la maison qui sert encore aujourd'hui de logement au maître d'école de Saint-Pierre. Cette charge était alors exercée par un ancien moine nommé Antonius Wild. J'allai demeurer ensuite dans la maison à côté, où naquit ma fille Urfelli. Un jour cet enfânt manqua de tomber par la fenêtre; Marx Wolff, mon pensionnaire, fut assez heureux pour la rattraper par les pieds.

Nous commençâmes à imprimer. J'avais été reçu bourgeois & membre de l'abbaye de l'Ours, dont Balthasar & Ruprecht faisaient déjà partie. Oporinus était entré dans l'abbaye de son père qui, en qualité de peintre distingué, était de l'abbaye du Ciel. Comme nous avions grand besoin d'argent pour que notre imprimerie cheminât, Ruprecht était obligé de se défaire aujourd'hui d'une chose & demain d'une autre. J'étais d'avis de régler les comptes à chaque foire, mais cela n'eut pas lieu; au contraire, deux

d'entre nous allaient à la foire de Francfort & y faisaient beaucoup d'emplettes pour complaire à nos femmes; l'une voulait de jolis oreillers, l'autre des ustensiles d'étain; une fois j'achetai des marmites de fer; enfin nous revenions toujours à Bâle avec des présents plein un tonneau, mais avec fort peu d'argent. « Ce train de vie, pensais-je, ne saurait durer lōgtemps. » Chacun de nous recevait par semaine un salaire de deux florins, à l'exception de Ruprecht qui ne travaillait pas lui-même, mais qui continuait à engager son bien pour nous fournir l'argent nécessaire. Ce que voyant, je ne pus m'empêcher de dire : « Nous causerons la ruine de cet homme. » Balthasar Ruch m'en voulut de cette parole & résolut de me chercher chicane.

Le moment de la foire approchait, & nous avions à terminer pour cette époque différents ouvrages; pressés par le temps, nous travaillions même les jours de fête, ce qui nous obligeait de nourrir nos ouvriers & de leur donner une paie plus élevée. Nous avons donc travaillé tout le dimanche; à 11 heures du soir, j'étais occupé à revoir une épreuve, quand Balthasar se mit à me lancer des mots piquants & finit bientôt par se répandre en injures : « Dis donc, Valaisan, s'écria-t-il, je ne t'ai pas bien cōpris l'autre jour : notre manière d'agir serait-elle cōtraire à l'honnêteté? » C'était Balthasar qui dirigeait l'imprimerie de l'Ours, établie dans une maison que Cratander nous avait louée. Je répondis comme je le devais





je le devais à cette grossière apostrophe. Balthasar se tut, mais saisissant un épais châssis, il s'approcha de moi par derrière, pendant que je lisais l'épreuve; il avait déjà les deux bras levés pour m'afféner un coup sur la tête, quand, en regardant de côté, je m'aperçus de cette manœuvre; je me levai subitement & parai le coup avec le bras. Nous en vîmes aux prises. Comme un furieux, il m'égratignait le visage & cherchait avec le doigt à me crever un œil; voyant son intention, je lui déchargeai sur le nez un tel coup de poing qu'il tomba à la renverse & resta un bon moment sans connaissance, tandis que sa femme, à genoux auprès de lui, criait : « Hélas! tu as tué mon mari! »

Au bruit, les ouvriers, qui venaient de se coucher, se relevèrent précipitamment & descendirent à l'atelier. Balthasar était toujours évanoui; j'avais le visage tout égratigné & sanglant. Enfin Balthasar reprit ses sens & voulut de nouveau me tomber dessus : « Laissez-le arriver, m'écriai-je, je le recevrai encore mieux que la première fois. » Les ouvriers me poussèrent à la porte &, une chandelle à la main, je retournai chez moi; je demeurais à côté de la maison du maître d'école. En m'apercevant, ma femme s'écria : « Oh! vous vous êtes battus! » Le lendemain, nos associés furent très-mécotents de cette dispute; de leur côté, les ouvriers voyaient avec déplaisir qu'au lieu de donner le bon exemple, leurs patrons vécussent en si mauvaise intelligence.

Balthasar partit avec Oporinus pour la foire de Francfort; quand il en revint, il portait encore sur le nez, entre les deux yeux, une marque qu'il garda huit semaines; j'eus aussi pendât un mois une cicatrice au doigt du milieu, sur l'os.

A leur retour de Francfort, mes associés décidèrent que je travaillerais à l'imprimerie de l'Ours. Ce fut à cette époque que Dieu m'accorda mon cher fils Félix; c'était le plus grand bonheur que je pusse souhaiter. Il fut baptisé par le *Doctor* Paulus Phrigio, pasteur de Saint-Pierre; les parrains furent *Dominus* Symon Grynæus & Johannes Walterus, *typographus*; sa marraine, la femme de Macharius Nuffbaum. A la sortie de l'église, messire Grynæus me dit: « Avec raison l'as-tu nommé *Felix*, car, ou je me trompe fort, ou *felix* il sera. »

J'étais chaque jour plus mécontent de la marche de nos affaires; nous empruntions constamment sans jamais rembourser, de sorte que notre dette se montait à 2000 florins environ. Enfin je déclarai que je me retirais de l'association, parce que je ne voulais pas avoir à me reprocher la ruine de Ruprecht. Ma résolution ne plut pas à tout le monde, surtout pas à Ruch. Sur ma demande, on dressa l'inventaire des livres que nous avions à Francfort, pendant que je faisais celui des livres qui étaient en magasin à Bâle. Le compte de nos dettes & de nos créances fut établi. Il se trouva que les premières s'élevaient à plus de 2000 florins, mais cette somme était cou-

verte soit par le montant des créances à nous dues, soit par la valeur des livres non vendus, & il revenait encore 100 florins à chaque associé.

Nous nous partageâmes les caractères & tous les outils. Comme Ruprecht avait contracté des obligations dans l'intérêt de la société, il exigea caution de ceux qui voulaient garder leur part. Messire Cratander répondit pour Balthasar; Oporinus & Ruprecht restèrent associés. Quant à moi, je déclarai : « Fiez-vous à moi, & je vous paierai en toute loyauté. » Mais cet arrangement ne fourait pas à Ruprecht, & cōme je ne tenais pas à ce que personne se portât fort pour moi, je lui abandonnai ma part entière, y compris les 100 florins, de sorte que, s'il a fait plus tard de mauvaises affaires, je n'ai contribué en rien à sa ruine. A ce moment il aurait parfaitement pu se retirer de l'entreprise sans éprouver la moindre perte, parce que Bebelius offrait d'acheter l'établissement en bloc & de prendre à sa charge les dettes de Ruprecht. Il était probablement écrit que ce dernier devait mâger tout son bien, comme cela ne manqua pas d'arriver. Il imprima quelque temps en société avec Oporinus. Quand l'association fut dissoute, il voulut, malgré mes avis, continuer à travailler seul, si bien que tout son avoir y passa, car il n'entendait rien au métier.

Balthasar ne fut pas plus heureux & fit perdre à ses créanciers quelques milliers de florins. Ce fut Oporinus qui tint bon le plus longtemps,

mais il finit également par être au-dessous de ses affaires pour une forte somme. Ces trois hommes sont morts dans la misère & les chagrins. Après que j'eus abandonné ma part à Ruprecht, celui-ci me laissa un caractère italique & différentes choses que je payai plus tard en imprimant pour lui.

Il y avait alors un excellent imprimeur nommé Peter Schæffer, dans la famille duquel l'imprimerie avait été inventée à Mayence. Il possédait les poinçons d'une infinité de types; moyennant une faible somme, il me fournit des matrices; lui-même me livra plusieurs fontes toutes justifiées, d'autres furent fondues par maître Martin & par Urs, le graveur en caractères, de sorte que je fus assez bien monté en types divers & en presses. Plusieurs personnes me donnèrent de l'ouvrage, entre autres messire Wattenſchnee, Frobenius, Episcopius, Hervagius, Michael Isengrinus. J'imprimais pour le compte d'autrui; j'avais aussi des apprentis à qui j'enseignais l'état d'une manière consciencieuse & avec succès, puisqu'en peu de temps je les rendais capables de composer les labeurs grecs & latins. Je demeurais près de la porte de l'Isengasse, je tenais au même endroit une boutique de libraire; mais voyant que, loin d'y gagner, je m'endettais, je cessai ce commerce & me contentai d'imprimer soit pour mon compte, soit pour celui d'autres personnes. J'allais moi-même à la foire de Francfort.

Plusieurs excellents vieillards, tels que défunt messire Conrad Rœsch & Cratander, pensaient

que je ferais conduit à faire des dettes & même que j'en avais déjà. Messire Cōrad me dit : « Crois-moi, Thomas, garde-toi soigneusemēt des dettes de mince importance : si l'on doit 1000 florins, mieux vaut être le débiteur d'une seule persōne que de dix ou vingt, car les petits roquets fōt un vacarme épouvantable, tandis qu'il est beaucoup plus facile d'apaiser un gros dogue. » Feu Cratander me prêchait de son côté la reconnaissance envers ceux de mes créanciers qui me tourmentaient pour être remboursés : « Ils agissent dans ton propre intérêt, disait-il, & préviedront ta ruine ; c'est rendre un mauvais service à un débiteur que de le laisser en repos. Ceux qui m'ont fait le plus de tort, ce sont les créanciers qui ne me refusaient jamais de nouveaux prêts ; grâce à eux, je suis maintenāt couvert de dettes & ne fais comment les choses iront quand je ne ferai plus. » C'était à son lit de mort qu'il me parlait ainsi ; il trépassa peu de temps après & ses héritiers eussent été bien à plaindre, sans la peine que Bebelius & Frobenius se donnèrent pour arranger ses affaires.

Je demeurais encore dans l'Isengasse quand je fus malade à la mort ; pendant huit longues semaines je gardai le lit & je devais alors à peu près 1400 florins. Lorsque Dieu m'eut rendu la sâté, je résolus de déménager : la boutique m'était inutile, puisque je ne voulais pas continuer le cōmerce de librairie, & la chambre où j'avais établi mon imprimerie était trop sombre & trop

petite. Messire Johann Kæchtler, secrétaire des chanoines, me loua la maison que j'occupe aujourd'hui. Je payais 16 florins de loyer par an pour les deux maisons; messire Kæchtler s'était réservé un cabinet attenant à la chambre de Félix, pour y réduire son ménage. Alors seulement je pus organiser comme il faut mon imprimerie; j'avais trois presses & je travaillais soit pour mon compte, soit pour celui du Docteur Hervagius, de Frobenius, d'Isengrinus & de tous ceux qui voulaient bien me donner de l'ouvrage. En outre, je tenais plus de vingt pensionnaires, de sorte que mes gains étaient élevés & me permettaient d'éteindre peu à peu mes dettes. Dès que je fus devenu propriétaire des deux maisons, je fis établir un puits qui me coûta 100 florins, sans compter la nourriture des ouvriers.

Depuis deux ou trois ans je payais à Kæchtler un fort loyer, sans pour cela rien posséder en propre, quand Dieu me suggéra l'idée d'acheter la maison. Plusieurs personnes honorables m'encouragèrent dans ce projet, notamment messire le bourgmestre zum Hirtzen & messire Macharius Nussbaum, qui me conseillèrent d'aller à Fribourg trouver Kæchtler & de le déterminer à monter à Schlingen où, pour l'amour de moi, ils se rendraient tous deux à cheval & m'aideraient à conclure le marché. Je descendis à Fribourg, mais Kæchtler refusa de se déranger & préféra traiter seul à seul avec moi, exprimant l'intention de me faire des conditions dont il n'aurait certes

pas à rougir & telles que chacun les trouverait bien modérées. Il m'acordait une année entière pour réfléchir & rompre le marché, sans se réserver la même faculté. Il voulait 750 florins des deux immeubles, savoir la « Weissenburg » & la maison adjacente; il m'abandonnait, en outre, une partie des objets de ménage qu'il avait laissés à Bâle; j'en choisis un certain nombre dont il taxa la valeur à 50 florins. Nous tombâmes d'accord sur le prix de 750 florins pour les deux maisons & les susdits objets, & l'affaire fut conclue. Alors il me demanda combien je payais comptant. « Rien, répondis-je, je servirai les intérêts du tout. » — « Mais quel gage ou quelle caution me fournirez-vous? » — « De caution, aucune, car je ne veux importuner personne, mais je vous donne en gage les maisons & tout ce que j'y ai mis, mon ménage & mon imprimerie. » — « Ah! dit Kæchtler, prêter sur une maison, c'est risquer son argent sans autre garantie qu'un monceau de cendres. » — « Fiez-vous à ma parole, répliquai-je, & j'agirai loyalement à votre égard. » Il se laissa persuader: sans doute le père que nous avons au ciel était avec moi pour lui inspirer confiance, car autrement Kæchtler eût absolument exigé une caution. Son avis était que je servisse les intérêts de 500 florins au 5 pour cent; quant au reste de la dette, je devais l'éteindre en payant, les intérêts compris, 150 florins la première année, autant l'année suivante, & 100 florins la troisième année. Ainsi

fut cōvenu & je donnai un florin d'or à la fême de Kæchtler.

Quād, revenu à Bâle, j'informai de ce marché mes bienveillants protecteurs, ils furent émerveillés de la bonne affaire que j'avais faite & me conseillèrent d'écrire à Kæchtler que, sans attendre une année pour me décider, je m'obligeais sur-le-champ d'une manière irrévocable. Je soupçonne Kæchtler d'avoir espéré qu'après avoir donné de forts à-compte, je ne pourrais pas exécuter mes engagements jusqu'au bout & que les deux maisons lui feraient retour. Une fois déjà ce genre de spéculation lui avait réussi avec un troisième immeuble qu'il possédait & dont à ce moment il ne me proposa pas l'acquisition : il tenait à le conserver dans la prévision de la rentrée à Bâle des chanoines.

Mais une année ne s'était pas écoulée qu'il m'écrivit pour me l'offrir; il voulait, disait-il, s'en défaire parce qu'il ne pensait pas revenir jamais à Bâle; je devais, suivant lui, saisir l'occasion d'acquérir l'emplacement qui se trouvait devant mes immeubles, car il se présentait un amateur dont l'intention était de mettre sous mes fenêtres un dépôt de fumier, ce qui ne laisserait pas de m'être fort désagréable. Kæchtler ajoutait que, ayant eu confiance en moi pour deux maisons, il ne craindrait point de me vendre à crédit la troisième, dont il fixait le prix à 200 florins d'or.

Je demandai conseil au seigneur bourgmestre
qui me

qui me répondit : « Achète! Dieu, qui t'aurait aidé à payer deux maisons, t'aidera bien à en payer trois. Seulement écris à Kæchtler que tu n'entends rien aux florins d'or & qu'il doit te laisser l'immeuble pour 200 florins courants. » Après plusieurs lettres dans lesquelles il refusait cette offre, Kæchtler consentit enfin, dans l'espoir peut-être de recouvrer un jour en bloc les trois maisons. J'étais donc son débiteur de 950 florins; je devais servir les intérêts de 500 florins & payer le reste, savoir 200 florins la première année, 200 la deuxième, 50 la troisième, sans compter les intérêts annuels des 500 florins. Si je voulais me libérer entièrement, je ne pouvais le faire que par des à-compte d'au moins 200 florins.

Je parvins à payer 450 florins par annuités, selon la teneur de nos conventions. Puis, la première fois que je portai à Kæchtler 200 florins pour commencer à éteindre le reste de ma dette, je le priai de consentir à ce que je ne versasse chaque année que 100 fl., les intérêts compris, parce que j'avais trop de peine à réunir 200 florins. Kæchtler me refusa net. Je retournai chez moi dans un tel état d'exaspération que, m'étant mis en quatre pour me procurer de l'argent, je payai 300 florins l'année suivante; au bout de 5 ans je m'étais entièrement libéré. Spirer servit d'intermédiaire dans toute cette affaire; ce fut lui qui amena la cōclusion du marché. Je faisais les versements en mains de Zacheus, les quit-

tances étaient signées de Kæchtler lui-même. Il m'est revenu de différents côtés qu'il me proclamait le meilleur débiteur à lui connu; si j'avais ces maisons, ce n'était, disait-il, que justice; Noble Petermann d'Offenburg en avait eu envie & en avait offert 600 florins comptants, mais lui, Kæchtler, avait préféré que je profitasse plutôt qu'un autre de cette bonne occasion. Plus tard, en effet, j'acquis la certitude que j'étais loin d'avoir fait un mauvais marché. Notre maître de la monnaie m'avoua que, s'il s'était douté que les immeubles fussent à vendre, jamais je n'en ferais devenu le propriétaire, parce qu'il en aurait volontiers donné 1200 florins. J'ai donc de vives actions de grâces à rendre, tout d'abord à Dieu, puis aux hōnêtes gens qui m'ont prêté secours & conseil dans cette circonstance.

Sur ces entrefaites, la peste se déclara. J'avais de nōbreux pensionnaires; le Cōseil ecclésiastique ne permit pas que je les renvoyasse, mais m'enjoignit de me rendre à Liestal avec eux, leur mandant de m'aider dans mon installation. Uly Wentz me reçut dans sa maison, moi & tous mes gens, en tout 35 personnes; il m'abandonna une chambre, plus quelques meubles & ustensiles; le loyer était d'une livre par semaine. Au bout de 16 semaines je revins à Bâle & repris mes occupatiōs. L'épidémie m'enleva ma chère fille Margretlin; on la disait très-jolie; elle devait être âgée de six ans environ.

Dâs le temps qu'Oporinus & moi nous étions *professores*, il me souvient qu'un jour je me trouvais chez le seigneur secrétaire de la ville, pour lors conseiller ecclésiastique; il s'enquit de la cause à laquelle il fallait attribuer l'état peu satisfaisant de l'Université. Après un long étretien sur ce sujet, je finis par dire : « Il me semble qu'il y a trop de professeurs, souvent ils sont presque plus nōbreux que les étudiants. Prenez quatre savants de renom, & ils ne seront pas difficiles à trouver (il y avait alors de grands troubles en Allemagne); donnez-leur de beaux appointements; engagez ensuite quatre autres hommes avec une paie moins forte, cela fera en tout huit professeurs : chacun enseignera d'une manière consciencieuse une heure par jour, ou deux heures si vous voulez un personnel encore plus restreint. Vous verrez bien vite accourir les étudiants. » — « Mais, répliqua mon interlocuteur, quelles places, dâs ce cas, auriōs-nous à donner aux Bâlois? » Je répondis : « Si vous vous laissez arrêter par cette considération, au lieu de vous préoccuper avant tout du bien de la jeunesse, alors je me tais. » J'ai toujours pensé qu'il était juste de nommer des Bâlois lorsqu'il s'en présentait de capables, mais qu'autrement il fallait prendre les plus habiles, quelle que fût leur patrie, & cela dans l'intérêt de la jeune génération.

Nous nous occupions donc, Oporinus & moi, d'imprimerie quand, je ne fais pour quelles rai-

sons, il nous fut signifié d'avoir à fermer nos ateliers ou de renoncer à l'enseignement. Nous choisîmes ce dernier parti : engagés dans les affaires, nous ne pouvions nous arrêter brusquement. En conséquence on nous donna notre congé & l'on fit l'épreuve du système que j'avais recommandé, car je ne me suis pas aperçu qu'on se soit mis en quête d'autres professeurs pour nous remplacer.

Je parvins à payer complètement mes maisons & continuais d'imprimer. Ce fut un temps difficile, tant pour moi que pour ma femme & mes enfants : ceux-ci, à force de manier le papier, avaiēt parfois les doigts tout en sang. Mais enfin mes affaires prospéraient : le produit de l'imprimerie me permettait de mettre 200 florins de côté chaque année & d'augmenter en outre mon matériel & mon ménage. Si j'empruntais, je ne tardais pas à rembourser; aussi trouvais-je sans peine des gens disposés à m'avancer de l'argent. Sur ces entrefaites survinrent en tous pays des troubles politiques, des bruits de guerre, & finalement la guerre elle-même. Les maîtres imprimeurs restreignirent leurs opératiōs & n'eurent plus d'ouvrage à donner; d'un autre côté, on ne rencontrait plus que de mauvais ouvriers. Ces circonstances me dégoûtèrent de la profession.

Depuis longtemps les seigneurs conseillers, le *Doctor* Grynæus, messire Joder Brand, messire le bourgmestre & d'autres m'engageaient à quitter l'imprimerie pour me vouer à l'enseigne-

ment. Dans l'espace de peu d'années on avait changé plusieurs fois de maître & l'école du Château déclinait à vue d'œil. Je me rendis un jour chez messire Rudolff Fry, premier cōseiller ecclésiastique & administrateur de l'école du Château, afin de lui acheter quelques volumes sur vélin, car je l'avais vu en céder trois beaux & épais à très-bas prix; j'avais toujours bon nombre de pensionnaires & je leur procurais du parchemin avec lequel ils reliaient leurs livres. Après m'avoir dit qu'il ne lui restait plus rien à me vendre, messire Fry demanda si je ne cessais pas bientôt d'imprimer. « Le métier cōmence à m'énuyer, » répōdis-je. — « Que n'entrez-vous dans l'enseignement? Ce serait chose agréable à Messieurs; vous serviriez Dieu & seriez utile à vos sēblables. » Il entretint de cette affaire le Conseil qui me dépêcha le seigneur secrétaire & le *Doctor* Grynæus: « Faites-vous maître d'école, me dit ce dernier, il n'existe pas de plus belles fonctions aux yeux de Dieu; c'est la carrière que j'eusse préférée, si l'instituteur n'était pas obligé de dire deux fois la même chose. » A son tour Myconius fut chargé de me parler; on pensait bien que je ne saurais lui refuser rien. Il me répéta ce qui lui avait été dit à mon sujet; je lui demandai ce que je devais faire. « Dans toute la ville, répondit-il, c'est toi que j'aimerais le mieux voir nommer à cette place. Cependant je ne saurais te conseiller d'accepter, parce que tu ne vivrais pas en bōne intelligence

avec l'Université : je te connais, tu voudrais agir à ta tête, & les autres ne le souffriraient pas. » Mais on ne me laissa ni trêve ni repos jusqu'à ce que j'eusse dit oui. Ceci se passait en l'an 41, aux Quatre-Temps de la Croix.

Messieurs me mandèrent alors à l'hôtel de ville pour traiter des conditions. Je réclamai des pleins pouvoirs pour l'organisatiō & la directiō de l'école, trois *provisores* pour m'aider & une paie convenable ; autrement je me déclarais incapable de régir l'école avec honneur & dans l'intérêt public. Toutes mes demādes me furent accordées ; la questiō du traitemēt souleva seule quelque discussiō. Je voulais 200 florins, savoir : 100 florins pour moi & 100 florins pour les sous-māîtres. Le Conseil ecclésiastique finit par céder, mais en me recommandant le secret, parce que c'était la première & la dernière fois qu'il alloait de pareils émoluments. L'Université ne fut consultée en rien, ce dont elle ne ressentit pas un mince déplaisir. Elle aurait voulu que je reconnusse sa suprématie, que je m'engageasse à n'agir que selon son bon plaisir & que je fusse contraint, quant à l'organisation de l'école, de suivre ses prescriptions ; elle m'aurait imposé un programme d'enseignement &, avant tout, elle aurait exigé que je me fisse recevoir *magister* ; en un mot, j'aurais dû perpétuellement obtempérer au moindre de ses caprices.

Je partis pour Strasbourg dans le but d'étudier la marche de l'école de cette ville &, après

en avoir conféré avec mon frère *Lithonius*, *præceptor tertiæ classis*, d'introduire chez nous les perfectionnements qu'il me paraissait cōvenable. De retour à Bâle, je divisai les écoliers en quatre *classes*, tandis qu'auparavant, vu le petit nombre des *discipuli*, on les tenait tous dans la chambre d'en bas, la seule qui fût chauffée. Je dus au préalable soumettre par écrit à l'Université mon plan d'organisation & mon programme d'enseignement. Les professeurs n'en furent guère satisfaits : ma prétention d'interpréter des *autores* plus difficiles que ceux qu'ils lisaient eux-mêmes au *Pædagogium* les offusquait ; surtout ils s'opposaient absolument à ce que j'enseignasse la *dialectica*. Si vives furent leurs clameurs que le Conseil fut curieux de savoir ce que pouvait être cette *dialectica* pour laquelle se faisait tant de bruit. Le seigneur bourgmestre, Joder Brand, me demanda donc des éclaircissements &, quand il eut appris en quoi consiste la dialectique, il fut tout étonné qu'on voulût m'interdire de la professer. Toutefois, dans une séance tenue le jour de la Pentecôte, les professeurs décidèrent à l'unanimité que je ne devais pas aborder la dialectique. Je ne tins compte de cet arrêt, parce que plusieurs de mes *discipuli* étaient de force à profiter de cet enseignement. L'Université m'aurait peut-être laissé tranquille sans les plaintes réitérées de la *Facultas artium*, qui m'accusait de porter un coup funeste au *Pædagogium*, mes élèves refusant de se soumettre aux formalités

de la déposition. La querelle dura près de six années, jusqu'au moment où, la peste ayant éclairci les rangs de mes *discipuli*, je n'en eus plus un seul qui fût capable de suivre le cours de *dialectica*.

Alors, & pour continuer ses tracasseries, l'Université demanda que je me fissent recevoir *magister*. Cette exigence suscita de longs débats dans lesquels le Conseil ecclésiastique crut aussi devoir intervenir. Comme je refusais de m'exécuter, mes adversaires me citèrent par-devant Messieurs, alléguant qu'il serait contraire à la dignité de la ville de tolérer un maître qui ne fût pas *magister*. Malgré cette assignation, je ne fus pas obligé de comparaître. Au fond, toute l'ambition de l'Université était d'obtenir la direction de mon école. Elle finit par y réussir & je fais bien à qui elle dut ce triomphe : un honorable conseiller ne cessait de se plaindre de mon établissement. L'Université fut aussi revêtue de la suprématie sur l'Eglise; on trouvait beau de voir la religion & l'instruction incarnées dans un seul & même corps. A première vue l'idée est séduisante; mais les résultats permettent de juger si tout se fait maintenant avec le soin désirable; une fois que chaque professeur dut prêcher, cours ni sermons n'en devinrent meilleurs.

Arrivée à ses fins, l'Université élabora pour mon école un règlement sur les leçons, les examens & la déposition. Comme il m'était impossible de me soumettre à certaines dispositions
inutiles

inutiles ou fâcheuses, les directeurs de l'Université décidèrent qu'il me serait permis d'exposer mes raisons, que je choisirais, ainsi que l'Université, un ou deux professeurs de la *Facultas artium* & que ces arbitres chercheraient à nous mettre d'accord. Ainsi fut fait & j'eus lieu de me féliciter du résultat, car on ne changea, pour ainsi dire, rien aux statuts dont j'avais demandé le maintien. Bientôt, voyant les choses ne pas marcher à sa guise, l'Université renouvela ses plaintes & dit qu'en interprétant des auteurs qui ne devaient se lire qu'au *Pædagogium*, j'étais cause que mes élèves se souciaient toujours moins de la déposition. Ces réclamations furent si vives que le Cōseil ecclésiastique dut s'en occuper; il me fit comparaître devant lui avec les professeurs de la *Facultas artium*, mais l'affaire en resta là.

L'Université prétendit m'obliger à conduire deux fois par an au *Collegium* mes *discipuli*, afin qu'ils y subissent un examen. A quoi je me refusai catégoriquemēt, disant que les professeurs étaient libres de venir quand bon leur semblerait dans mō école, & là d'interroger eux-mêmes ou d'entēdre interroger les élèves. Une plainte très-sérieuse fut alors portée contre moi & je reçus la visite de plusieurs conseillers qui ne me célérent point le déplaisir que ma conduite leur faisait éprouver. « Je vois bien, répondis-je, que cette querelle ne prendra jamais fin; qu'on

nomme donc un maître qui soit le très-humble serviteur de l'Université. »

Après plus d'une année de contestations, le seigneur Joder Brand, bourgmestre, me manda chez lui & me tint un long discours pour me persuader d'envoyer au *Collegium* mes *discipuli*, au moins une fois, ajoutant que si je conservais les mêmes idées après cette démarche, j'en ferais quitte pour ne pas la renouveler. Je lui dis : « Tout ce que l'Université désire, c'est de vous amener, Messieurs, à lui confier la haute direction de l'enseignemēt; ce point une fois obtenu, un jour elle fera un règlement, un autre jour un autre; bref, ce sera la ruine de mon école. Aussi ne puis-je obtempérer à votre demande. » — « Voilà, répliqua le bourgmestre, le vrai moyen d'accroître le mécontentement de l'Université qui ne va pas mâquer de vous citer à cōparaître par-devant le Cōseil ecclésiastique; or il faut que je vous apprenne que, neuf fois déjà, plainte a été portée contre vous. » — « S'il en est ainsi, pourquoi ne m'a-t-on jamais mandé pour entendre ma justification? » — « Messieurs ne l'ont pas encore jugé opportun & se sont donné beaucoup de mal afin d'apaiser le différend. Réfléchissez aussi à ce que pēsera maint conseiller lorsqu'il verra tant d'hōmes considérables, des *Doctores*, &c., tous Bâlois par-dessus le marché, venir se plaindre de vous qui êtes étranger & n'avez aucun *gradus*. Cōment pourriez-vous espérer de l'emporter? » — « Si chacū

m'abandonne, il me restera toujours la conviction que ma cause est juste, ce que je n'aurai nulle peine à prouver d'une manière évidente à tout savant non prévenu. Je prie Dieu qu'il m'assiste & j'attends de pied ferme les événements. » A ce discours messire le bourgmestre sourit & me tendant la main : « Bien parlé ! » s'écria-t-il. Au momēt où j'allais me retirer, il me dit encore : « Cher ami, faites pour l'amour de moi ce dont je vous ai prié & vous obligerez par là tout l'honorable Conseil. » Je cédaï & promis; il me remercia & protesta que jamais rien ne lui coûterait pour me rendre service. Il annonça cette nouvelle à ses collègues, dont plusieurs vinrent me féliciter & me témoigner quel plaisir ma réconciliation avec l'Université faisait éprouver au Conseil.

Aux Quatre-Temps suivants, je cōduisis mes élèves dās la ville basse pour qu'on leur fît subir l'examen. Messieurs de l'Université ne se trouvèrent pas d'accord sur la manière d'y procéder; après s'être querellés fort longtemps, ils finirent par décider que je poserais moi-même les questions. Je répondis que c'était à eux à le faire, puisque j'interrogeais déjà tous les jours mes écoliers. A la fin je me rendis à leur désir, & c'est ainsi que les choses se passēt encore aujourd'hui. Je m'étais imaginé que le but des *examina* était de faire juger des progrès des élèves; eh bien! au lieu d'écouter, les examinateurs employaient leur temps à babiller. Ces *examina* ne servent

absolument à rien : quiconque fait traduire une ligne est sûr de sa promotion, mais Messieurs de l'Université ont l'air de cōsacrer tous leurs soins à l'instructiō publique ! Pendant bien des années ma classe seule fut astreinte à cette formalité ; je finis par demander la raison de cette différence ; alors on arrêta que mes collègues seraiēt soumis à la même obligation. Il fut aussi décidé qu'à chaque Quatre-Temps, deux *magistri* inspecteraient l'école ; or ces messieurs, ou bien ne viennent point, ou bien échāgent quelques paroles insignifiantes avec le maître & s'en vont au plus vite. A quoi cela sert-il ?

Une fois nommé instituteur, je me rendis à Francfort pour me défaire des livres que j'y avais en dépôt ; Bartli Vogell de Wittemberg me les acheta ; à peine payat-il la valeur du papier. Je vendis mon fonds de Bâle à Jacob de Puys, de Paris, & Petrus Perna acquit à bon marché mon imprimerie.

Le 18 juin de l'an 1549, Hugwaldus me céda sa terre moyennant 660 florins. Cōme il m'était impossible de payer comptant, il fut cōvenu que je servirais les intérêts du prix d'achat. Mais au moment de passer l'acte, Hugwaldus demanda hypothèque & caution. J'offris de lui constituer hypothèque sur le bien qu'il me vendait & sur mes maifōs. En outre, je lui comptai 200 florins que messire Frobenius me prêta. Toutefois il persistait à ne pas se contenter de l'hypothèque sans autre garantie ; je lui dis : « J'ai fait des

marchés plus importants où l'on s'est fié à ma simple parole, sans exiger de caution : eh bien ! je vous payerai comptant. » Je me mis en quête d'argent ; le propriétaire de la maison dite « de la Blanche Colombe » me prêta 500 florins avec lesquels je satiffis Hugwalden. J'empruntai de même 200 florins au gendre (surnomé le Potier d'étain) du *Doctor* Frobenius.

Le *Doctor* Isengrinius possédait aussi sur moi une créance de 200 florins qu'il avait héritée de *Dominus* Bebelius. En effet, je devais au *Doctor* Hervagius 100 couronnes au soleil que j'avais promis de lui rendre d'as l'année, à la Saint-Jean-Baptiste ; or la veille de la Saint-Jean arriva & je n'avais pas la somme. M'étant rendu le lendemain matin à 8 heures chez Hervagius, je lui exprimai mon regret de ne pouvoir, faute d'argent, tenir ma parole. Il me répondit avec un peu de colère : « Il m'est pénible de penser que, pour avoir rendu service, je vais d'un ami me faire un ennemi ; car cet argent, il me le faut. » — « Dieu me garde, répondis-je, de devenir votre ennemi ; je veux encore essayer d'arranger l'affaire. »

Je passais, le cœur navré, devant la boutique de messire Balthazar Han, quand Bebelius m'accosta : « Tu as l'air triste, pays ? » Il m'appelait toujours ainsi, disant que les gens de Kochensberg & les Valaisans sont compatriotes. « Ah ! messire, répondis-je, j'ai besoin d'argent & ne fais où en trouver. » — « Bah ! s'écria-t-il, il ne s'agit que d'argent ? Qui est ton créancier ? » —

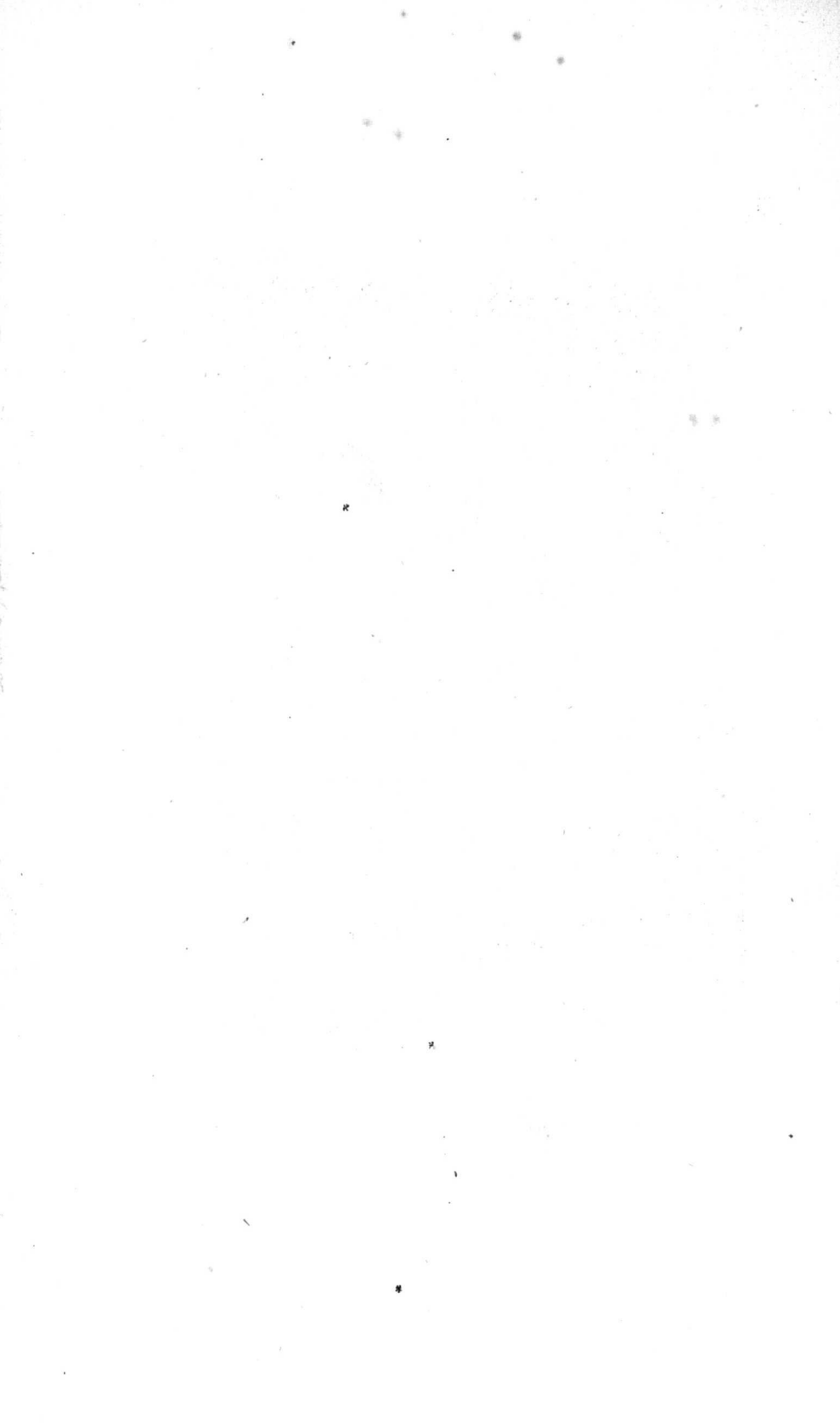
« Je dois payer ce matin 100 couronnes à Herwagen & je ne les ai pas. » — « Lui font-elles donc tant besoin? S'il veut accepter de la monnaie courante, je suis à ton service. » — « Il réclame ses couronnes. » — « Seigneur Bebelius, dit alors messire Balthasar Han, j'ai là-haut 600 couronnes qui appartiennent au comte de Gruyère; si vous promettez de me les rendre quand leur propriétaire les réclamera, j'en prêterai de bon cœur 100 à Thomas. » — « Je le promets, » dit Bebelius. Donc Han me donna 100 couronnes au nom de messire Bebelius auquel il remit mon reçu. Je pris cet argent qui m'arrivait d'une façon si inopinée & le portai à Hervagius. Celui-ci s'imagina que j'avais essayé de le tromper, il se fâcha; mais je l'apaisai en lui racontant tout ce qui s'était passé; il me fit mille remerciemens & me dit de m'adresser sans gêne à lui quand j'aurais besoin d'argent, m'assurant qu'il ne me laisserait point dans l'embarras. Du reste, s'il cherchait à m'obliger, ce n'était que justice, eu égard à tout ce que j'avais fait pour le rapatrier avec sa femme. Il m'avait même brouillé avec le *Doctor* Frobenius & Nicolaus Episcopus qui, par considération pour Erasme Frobenius, avaient eu l'intention de me fournir de l'ouvrage de quoi occuper trois presses pendant dix ans; mais quand ils furent la peine que je me donnais pour arranger les affaires domestiques de Hervagius, ils ne voulurent pas m'employer. Nul doute que dans ces dix années je ferais devenu un riche compagnon.

Bebelius n'exigea aucun intérêt pour les 100 couronnes qu'il m'avait prêtées & dont il ne me reparla qu'à son lit de mort : trois jours avant sa fin, m'ayant fait mander par messire Bonaventure von Brun, actuellement bourgmestre, il me dit entre quatre yeux : « Thomas, te rappelles-tu combien tu me dois ? » — « Certainement, messire : 100 couronnes. » — « Eh bien ! puisque je vais déloger, je donnerai cette créance à quelqu'un qui n'usera pas de rigueur envers toi. » Après que Bebelius fut mort, Isengrinus me présenta le reçu que j'avais fait des 100 couronnes. « Je n'ai pour l'heure point d'argent, lui dis-je, mais je ne laisserai pas que de remplir avec loyauté mes engagements. » — « Veux-tu quelque chose de plus ? » me répondit-il, je te le prêterai bien volôtiers. » — « Vous m'obligeriez en complétant les 200 florins. » C'est ce qu'il fit à condition que je paierais des intérêts. Ainsi donc j'avais trouvé à emprunter de fortes sommes sur ma simple parole & sans fournir caution. Certaines années j'eus à payer jusqu'à 60 florins d'intérêts ; cependant je parvins à me libérer peu à peu &, Dieu en soit loué, jamais créancier ne fut obligé de venir me relancer chez moi.

Bientôt la peste éclata ; mes nombreux pensionnaires ne voulurent pas se séparer de moi & me supplièrent de partir avec eux pour ma terre. Je m'y rendis, en effet, une semaine avant Pentecôte. Le jour de cette fête, nous allâmes à Bâle entendre le prêche, mais ma chère fille Urseli

fut atteinte de l'épidémie & mourut à ma ferme le jeudi suivant, dans la nuit. Le vendredi, mes voisins vinrent prèdre son corps & l'inhumèrent à Sainte-Elisabeth. Ma fille était âgée de 17 ans. Tous mes pensionnaires me quittèrent, excepté le fils du seigneur von Rollen qui eut le courage de rester seul avec moi. Sa conduite en cette occasion & toutes ses qualités m'avaient inspiré le désir de l'élever comme s'il eût été mon fils & de diriger ses études jusqu'au moment où il aurait obtenu le *gradus doctoratus*; mais feu messire son père ne voulut pas me le laisser. Pendant la contagion mon fils Félix se trouvait à Roetell chez le seigneur secrétaire & Docteur Peter Gæbwiler.

Une fois que j'eus entièrement payé Hugwaldus, je me mis à construire d'abord la fontaine, puis successivement la maison, la grange, l'écurie; je plantai de la vigne, en un mot je fis toutes les améliorations nécessaires; elles me coûtèrent non moins de peines que d'argent. Je devais faire venir de la ville la nourriture & la solde des ouvriers. J'acquis aussi de Lux Derfam trois arpents de prés moyenant 130 florins. Comme j'étais obligé d'aller plusieurs fois par jour à ma ferme, Messieurs estimèrent que je ne pouvais pas m'occuper de ma terre sans que l'école n'en pâtît. On tint sur ce sujet beaucoup de propos tant au Conseil que dans la rue, & surtout parmi la gent docte qui ne m'avait jamais été favorable. Ainsi ma conduite ne manquait pas de surveillants. On
finit pourtant





finit pourtant par reconnaître que je ne négligeais aucun de mes devoirs & on me laissa tranquille. De fait, voilà plusieurs années que je ne suis plus inquiété.

Mon fils Félix revint de Rœtillen &, après avoir étudié quelque temps les *litteræ*, témoigna le désir de se vouer à la médecine. Je ne demandais pas mieux que de le secōder dans ce projet. Ayant trouvé à faire un échange avec une famille de Montpellier, je l'envoyai dans cette ville où il a mis son temps bien à profit. Depuis la mort de ma chère Urfula, mon vœu constant était de retrouver une fille en mariant mon fils; & quoiqu'il ne pût encore songer à se mettre en ménage, puisqu'il voulait aller en France, je désirais néanmoins lui choisir en mon cœur une femme. Ce plan me permettait de faire à loisir connaissance avec ma bru, de jouir par avance des joyeuses promesses de l'avenir & de vivre comme si j'avais déjà une seconde fille. Or personne ne me plut autant que la fille du cōseiller Frantz Iæckelmann, & cela pour plusieurs raisons qu'il ferait oiseux d'énumérer ici. Je parlai donc à maître Iæckelmann. Il me répondit avec beaucoup d'affabilité que mon fils allait partir pour la France, que nos enfants étaient encore bien jeunes, mais que si, au retour de Félix, ils se plaisaient, il dōnerait volontiers son consentement. Jusque là il ne songerait pas à marier sa fille.

Quand mon fils revint de France, où il m'avait

coûté passablement d'argent, je repris la négociation. Maître Iæckelmann répondit : « Nous verrons cela lorsqu'il sera Docteur. » Félix fut reçu Docteur avec distinction & je renouvelai ma demande. Je crois que Iæckelmann aurait bien aimé pouvoir gagner encore du temps : il craignait que ma positiō pécuniaire ne fût mauvaise, mais je déclarai qu'il ne fallait pas s'inquiéter de mes dettes & qu'avec l'aide de Dieu je faurais bien les payer sans le secours d'autrui. J'ai tenu parole, Dieu en soit loué ! Enfin tout fut conclu & le mariage célébré avec solennité. Cōpère Frantz cōtribua pour 6 florins aux frais du doctorat de son gendre. A part cette somme, jamais personne n'a rien payé pour mon fils ; Messieurs n'accordèrent même pas à Félix la gratification qu'ils ont l'habitude de donner à chaque nouveau *Doctor*, *Magister* ou *Baccalaurus*. Peut-être Dieu l'a-t-il ainsi voulu, afin que mon fils n'eût d'obligations à personne & qu'on ne pût lui reprocher d'avoir coûté de l'argent à qui que ce soit.

Mon fils & sa femme Madeleine habitèrent avec moi trois ans, au bout desquels ils désirèrent demeurer seuls, monter leur maison & travailler à leur propre fortune. Grâce à Dieu, ils ont réussi, cōme le témoigne leur position actuelle. Ainsi s'est réalisée la prédiction de feu Grynæus au baptême de Félix. Il serait superflu de parler au long du bonheur & de la prospérité domestiques dont mon fils jouit. A sa cōpagne & à lui

de reconnaître & de bénir la main qui leur a dispensé tous ces biens. Amen.

Quelques années plus tard la peste éclata; aucun âge n'était épargné. Dieu me frappa & ma femme après moi. Mais notre père qui est au ciel ne voulait pas encore nous retirer de cette terre. Qu'il nous accorde sa grâce pour l'avancement de son règne & le salut de nos âmes. Amen. Et je déclare à la louange de l'Eternel que, pēdāt toute la durée de la maladie, je n'ai point ressenti les mêmes affreuses douleurs que ma femme & bien d'autres personnes. J'en suis redevable à la cōpassion de Dieu; qu'il daigne nous préserver tous des peines éternelles pour l'amour de son fils Jésus-Christ. Amen, amen.

Or maintenant, cher Félix, je t'ai, selon ta demande, raconté toute ma vie, depuis ma naissance jusqu'à ce jour, autant du moins que je puis m'en souvenir après un si grand nombre d'années. Sans doute, ce récit n'est pas complet; comment aurais-je pu ne rien omettre? Outre les aventures périlleuses que j'ai consignées ici, nōbre de fois encore j'ai couru danger de mort soit dās les mōtagnes, soit sur l'eau (par exēple, sur le lac de Constance, sur celui de Lucerne & sur d'autres lacs, ainsi que sur le Rhin), soit en Pologne, en Hongrie, en Silésie, en Misnie, en Souabe, en Bavière. Quand je pense à tout cela, je me demande comment il se fait que je sois encore en vie & que je puisse après tant d'années marcher & agir, sans avoir jamais eu

le moindre membre rompu ni sérieusement atteint. Dieu avait chargé ses anges de me protéger.

Tu vois que, malgré des cōmencements bien rudes & une vie semée de périls, je suis arrivé à une positiō qui n'est pas dépourvue de bōheur ni de considération. Ma femme n'a rien reçu de sa famille & mes parents ne m'ont guère plus laissé; mais nous avons travaillé tous deux, l'Eternel a béni notre labeur & je possède aujourd'hui quatre immeubles dans la bonne ville de Bâle, un ménage respectable, plus un fonds de terre avec logemēt & dépendances, sans cōpter la maifō près de l'abattoir. Et quād je suis arrivé à Bâle, je ne savais seulement pas où trouver une cabane! Malgré l'obscurité de ma naissance, j'ai, par la bonté de Dieu, l'honneur de diriger depuis 31 ans, suivant mes capacités & sans l'assistance de l'Université, l'école supérieure de Bâle, de cette ville tant renommée; j'ai instruit les enfants de maintes respectables familles; nōbre de mes élèves sont devenus des *Doctores* & des hommes savants; d'autres, appartenant à la noblesse, possèdent aujourd'hui & régissent terres & gens; beaucoup siègent dans les tribunaux & les conseils. J'ai toujours eu chez moi quantité de pensionnaires, distingués par leur naissance & par leur caractère, qui tous me témoignēt, ainsi que leurs proches, la plus grande considération. La louable ville de Zurich & la célèbre ville de Berne m'ont dōné le vin d'hon-

neur; d'autres cités m'ont fait exprimer leur estime par la bouche d'honorables & doctes hommes. Straßbourg m'a envoyé une députation de onze *Doctores*, parce que j'avais aidé dans le commencement de ses *studia* feu mon cher frère *Simo Lithonius*, *secundæ classis præceptor*. A Sion, la ville m'a présenté le vin d'honneur accôpagné de ces paroles pronôcées par le châtelain : « La cité de Sion offre ce vin d'honneur à notre cher compatriote Thomas Platter, le père des enfants du Valais. » Parlerai-je de toi, cher Félix, de la prospérité, de l'estime dont tu jouis? Par la bôté de l'Éternel, voilà des années que tu vis content avec ta chère femme & que ton nom est connu des princes & des seigneurs, des nobles & des roturiers. Mon cher fils, considère ton bonheur, garde-toi de l'attribuer à ton mérite, mais rends à Dieu louange & gloire ta vie durant, afin de gagner la vie éternelle. Amen.

*

Ecrit le 12^e jour de *Februarius*, anno 1572, par THOMAS PLATTER, lequel accomplira sa 73^e année à la Quadragésime prochaine, savoir le 17 *Februarius* 1573. Dieu me dône une pieuse fin, par Jésus-Christ. AMEN.

* *
*



